

N° 53

# L'ami de Rezé

*Décembre 2007 / Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé / participation : 5 €*

---

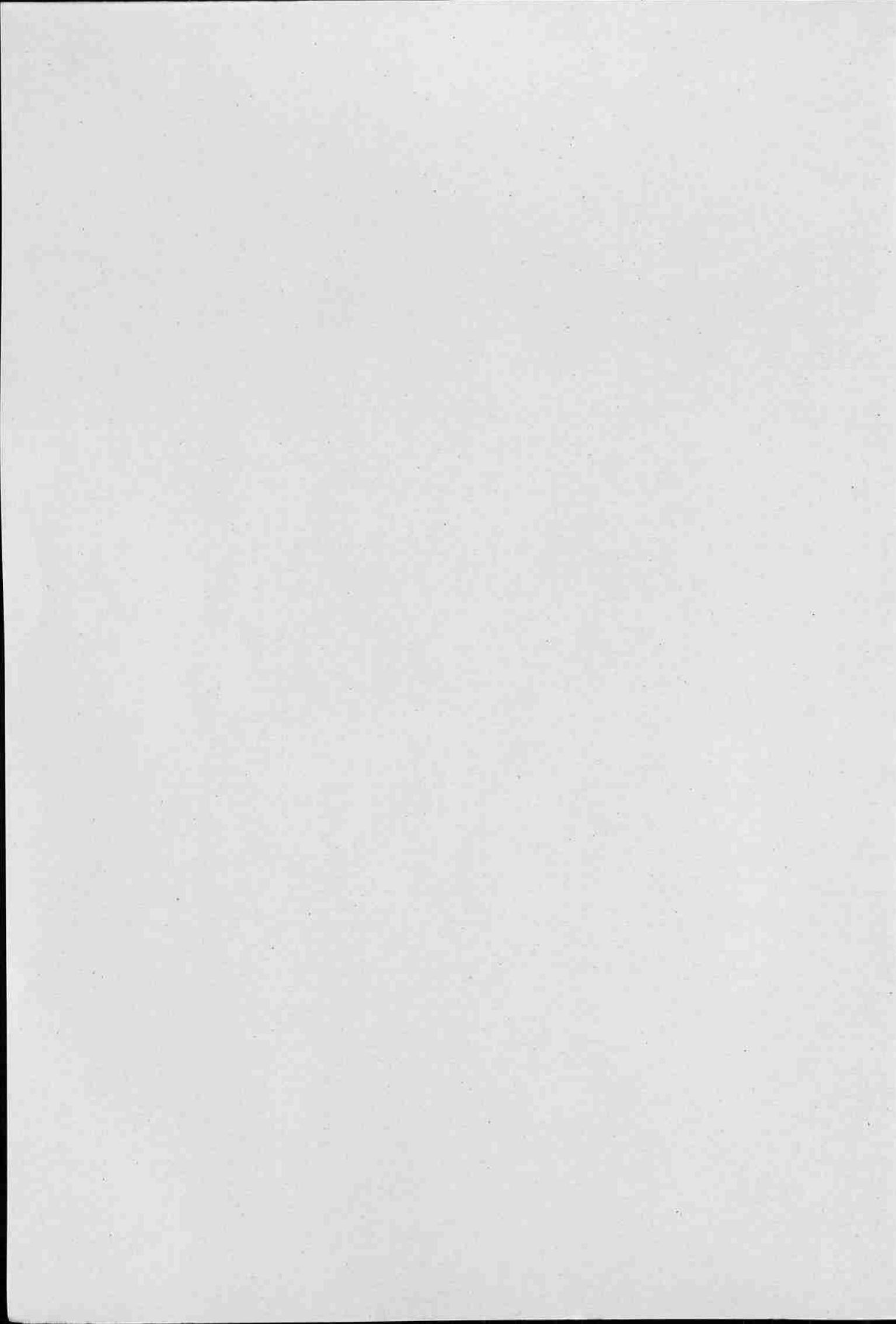
## **Souvenirs de l'abbé Henri Ploquin (1943-1945)**



**Résistant et déporté  
Aumônier du maquis de Saffré**

---

**Numéro spécial**



## Le mot du Président

Henri Ploquin est né à Rezé en 1904 et fut ordonné prêtre en 1930. D'abord vicaire au Pouliguen, il occupait un poste similaire à Bouvron lorsque survint la guerre.

Patriote convaincu, il s'opposa, dès le début, à la politique de Vichy et à la collaboration avec l'occupant.

A la mi-décembre 1943, il rejoignit les rangs de la Résistance et commença à regrouper autour de lui les jeunes gens de sa paroisse touchés par les réquisitions pour le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) en Allemagne.

Les jeunes qu'il recruta devaient prêter serment de participer à main armée à la libération de la France, en soutien au débarquement allié à venir. En attendant, ils procéderaient à des sabotages et se prépareraient à la lutte.

Quelques jours après le débarquement, le 17 juin 1944, le groupe de Bouvron rejoignit le maquis en formation dans la forêt de Saffré. Onze jours plus tard, l'armée d'occupation, aidée par des supplétifs français, investissait les lieux après une résistance meurtrière. Les Allemands firent, en plus, 35 prisonniers dont l'abbé Ploquin.

Amenés à Nantes, ils y furent jugés par un tribunal militaire le 29 juin 1944. Trente d'entre eux furent condamnés à mort. 27 furent exécutés le jour même dans le parc de la Bouvardière en Saint-Herblain, 3 autres, dont l'abbé Ploquin, échappèrent à cette première fusillade, mais les deux compagnons du prêtre furent abattus peu après, l'ecclésiastique étant déporté en Allemagne. Les cinq autres jeunes n'appartenaient pas à la Résistance et furent relâchés.

Le prêtre alla de prison en prison. Il était à celle de Brandenburg-Görden, le 27 avril 1945, lorsque l'armée soviétique l'investit. Libéré, comme tous ses co-détenus, il regagna, non sans de multiples détours, le pays natal.

De tout cela, l'abbé Henri Ploquin a témoigné à travers un récit précis et du plus grand intérêt resté inédit. Il précisait, à propos de ses souvenirs : « Je les ai écrits pour moi... »

Aujourd'hui, le temps a passé et notre amie Gisèle Le Coq, née Ploquin, nièce de l'abbé, a bien voulu confier le manuscrit à l'Association des Amis de Rezé, dont elle est une des fondatrices.

Nous l'en remercions vivement, car c'est un document exceptionnel.

Le conseil d'administration a jugé qu'il méritait largement d'être publié dans le cadre d'un numéro spécial de notre bulletin.

Nous sommes certains que nos amis trouveront à sa lecture un intérêt majeur.

Le président, Michel Kervarec

Thompson - 1911

The first of the Thompsons was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

He was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

He was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

He was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

He was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

He was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

He was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

He was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

He was a man of great ability and energy, who had been successful in business and in the law. He was a man of high character and high standing in the community.

**Henri Ploquin**

**SOUVENIRS**



**Le Maquis**

**La Déportation**

**Le retour**



**1943-1944-1945**

1875

1875

1875

1875

## AVANT-PROPOS

J'ai commencé à écrire ces souvenirs dès mon retour en France au mois de juin 1945. Je les ai écrits **pour moi**, tels qu'ils me revenaient à l'esprit, avec des inexactitudes ou de grossières erreurs dues à mon manque d'informations ou à des informations qui se sont avérées totalement ou partiellement erronées depuis.

J'ai évité, autant que possible, les jugements sur certaines personnes, malgré – ou à cause de – les renseignements reçus depuis. Il est trop tôt après quinze ans pour établir un jugement définitif, bien que ma façon de voir n'ait pas varié.

Néanmoins, j'ai légèrement modifié, et un peu développé mon récit de 1945.

Tout incomplet qu'il soit, il est l'expression exacte des faits tels que je les ai vus **dans leur actualité**.

Quelques notes indiquent des renseignements ultérieurs.

H.P. – 1962



... that all these things are done ...  
... of the ...  
... of the ...

... of the ...  
... of the ...

... of the ...

... of the ...

...

...



## I - LE MAQUIS DE BOUVRON

---

Je suis vicaire à Bouvron depuis la fin de janvier 1940. J'ai connu la débâcle, le bombardement de Blain par la Luftwaffe le lundi 17 juin 1940, les troupes allemandes venant occuper la commune dès le 20 juin, les convois de prisonniers français dirigés sur le camp de Savenay, l'occupation intermittente ensuite jusqu'à mon départ pour le maquis de Saffré.

D'accord, dès le début, avec la Résistance française à l'envahisseur et à ceux qui collaboraient avec lui, je n'ai jamais caché mes opinions partagées d'ailleurs par mon curé, Mr l'abbé Choimet, et par la grande majorité des Bouvronnais.

Même les enfants du patronage du jeudi étaient "dans le coup". Une fois, nous allions, sous prétexte de jeux, compter le matériel allemand entreposé à Vilhouin ; une autre fois, nous faisons un bonhomme de neige, à l'effigie d'Hitler, qui était ensuite démolie à coups de pierres ; d'autres fois, c'était, dans la campagne, la récolte des tracts lancés pendant la nuit par les avions de la R.A.F. ; une autre fois, encore, en plein jour, nous avons coupé et emporté soixante mètres de la ligne téléphonique reliant les postes allemands de Blain, Bouvron et Campbon.

Diffusion des tracts alliés, des nouvelles transmises par la B.B.C (*les Français parlent aux Français*), dissimulation des armes de chasse et de tir, allusions fréquentes dans les sermons, tout cela entretenait une ambiance et un moral de non-conformisme, un esprit de Résistance bien défini. Mais il n'existait absolument aucun groupement de Résistance organisé, faute d'instructions précises et par suite d'une méfiance bien naturelle des racontars qui pouvaient aller aux oreilles des occupants. A qui se fier?.....

C'est du **24 octobre 1943** que date la formation des premiers groupes maquis en Loire-Inférieure et sensiblement dans le même temps dans la région blinoise.

Un certain "Yacco", dit également "Patrick", se donne comme le chef départemental maquis. Il n'est pas possible de savoir par qui il est mandaté.

Il organise des groupes de Résistance à Notre-Dame-des-Landes avec François Lollichon, industriel-laitier, et à Fay-de-Bretagne avec Lucien Corgnet, horloger. Ce dernier me signale à Yacco qui vient me relancer à Bouvron. Il s'agit d'avoir sous la main un petit groupe de jeunes gens dévoués et prêts à tous les coups de main pour marquer la résistance à l'occupant. Ils seront recrutés d'abord parmi ceux qui sont menacés d'un départ pour l'Allemagne pour le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire). Le groupe comprendra au maximum une ou deux "mains", la main comptant cinq hommes.

"Yacco" (qui se nomme en réalité Briac Le Diouron), accompagné d'un agent de liaison nommé Yannick (Michel Guiriec, de Nantes) et de Lucien Corgnet, chef du maquis de Fay-de-Bretagne, vient me trouver un soir vers le 15 décembre 1943. La fondation du maquis de Bouvron est aussitôt décidée.

Dès le lendemain, je me mets en campagne pour recruter les jeunes gens. Je vais à coup sûr, car il s'agit de bien garder le secret. Certains acceptent d'emblée ; d'autres hésitent devant les risques possibles que je ne leur cache pas ; pour d'autres, ce sont les parents qui font des difficultés. Mais tous ceux auxquels je m'adresse ont gardé le secret le plus strict, même après avoir refusé de me suivre.

Le maquis se trouve donc constitué comme il suit :

Chef de groupe : "Surcouf" (c'est moi)

Sous chef : "Jean-Bart" (René Bohéas, de la Gauthrais)

Membres : Jean Caux, du bourg ; Georges Guichard, du bourg ; René Chotard, du bourg ; Albert Chotard, du Grand-Ruault ; François Martin, de Guérande en Bouvron ; Norbert Relandeau, du Pont-Gloë ; Pierre Maillard, de Sordéac ; Bruno Bertali, dit "Bruno Braud", de la Meurthe-et-Moselle, réfugié chez François Mordel, au Bezou.

Les gars prennent tous l'engagement d'honneur de participer à main armée à la libération du territoire, lors d'un débarquement allié en France. En attendant, on va procéder à leur instruction militaire.

Mais, il se produit un coup dur : "Yacco", recherché par les Boches, nous dit-on, disparaît de la circulation. (1)

Vers la fin de janvier 1944, "Yannick" m'annonce l'arrivée d'un nouveau chef départemental maquis, le lieutenant Dorset. Une réunion a lieu un soir au patronage Saint-Sauveur de Bouvron, réunion commune avec le maquis de Fay-de-Bretagne. Le lieutenant prend la parole pour expliquer ce qu'il attend de nous et nous promet de l'armement ...qu'on ne verra jamais. Et nous ne saurons jamais rien de l'identité de ce lieutenant qui fut arrêté par les Allemands peu de temps après.

Le maquis de Bouvron s'organise cependant : réunions chaque semaine, au patronage, dans le vestiaire de l'A.S. Bouvronnaise, sur le terrain de sports, dans le garage du corbillard, etc. On y fait un peu d'école du soldat sans armes, un peu de topographie et de camouflage sur le terrain. On risque une fois un exercice de nuit. Il faut pourtant être prudent pour éviter les dénonciations.

On nous apprend en février que le lieutenant Dorset a été arrêté. Nous sommes donc encore sans chef. Les visites de "Yannick" sont rares. Cependant, un jeudi, il apporte une mitraillette au groupe de Fay-de-Bretagne qui doit en étudier le maniement et nous la passer ensuite. Je ramène un jour cette mitraillette dans ma musette (une Stenn) et j'en montre le fonctionnement à mes gars. Nous recevons ensuite l'ordre de la descendre à Nantes, car "Yannick", devenu "Patrick" lui aussi, se dit chargé par Jean-François (et c'était vrai !) des fonctions de chef départemental et procède à la visite des groupes et à leur instruction d'armes.

Je vais donc porter moi-même, par le car, la précieuse mitraillette à une adresse indiquée allée des Tanneurs à Nantes où je la remets à une jeune fille inconnue.

J'étais accompagné de René Bohéas et de François Martin. Pas l'ombre d'une alerte en cours de route !...

La mitraillette va voyager. "Yannick" l'emène à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, puis à Nort-sur-Erdre. Le groupe maquis de Nort-sur-Erdre, par son chef "Cambronne", me fait dire de passer la prendre. Comme nous en avons besoin pour un coup de main sur un dépôt d'explosifs à Campbon, René Bohéas va la chercher à Nort, mais il ne la ramène pas et nous ne la reverrons plus : elle circule entre les groupes de Notre-Dame-des Landes, de Fay-de-Bretagne, de Blain et Campbon.

Vers la fin avril, je reprends contact avec "Yacco", qui se cache à Notre-Dame-des-Landes, à la scierie Guillard. "Yacco" prétend avoir dépités les Allemands, déjoué leur surveillance, et déclare qu'il reprend ses fonctions de chef départemental maquis à la place de "Yannick" qui disparaît à son tour. (2)

Ces changements de chefs sont désastreux et nous ne sommes pas plus armés qu'au premier jour. Nous avons cessé nos réunions hebdomadaires pour ne pas attirer l'attention, et ce n'est pas notre groupe qui a fait le coup de main sur les explosifs à Campbon.

Au mois de mai, nous sommes cependant mêlés plus au moins à diverses expéditions punitives contre des "kollaborateurs", expéditions décidées par d'autres groupes.

C'est Gerbaud, cultivateur à la Gaudronnais, qui est obligé de se lever une nuit et de mettre lui-même le feu à une importante liasse de billets de banque, produit de son "marché noir" avec les Allemands.

C'est Rocca, de Gavalais, poursuivi pour marché noir et bénéfices frauduleux. Je n'ai jamais eu de précisions sur cette affaire.

C'est Langlois, de Bout-de-Bois, attaqué et ligoté par un commando de maquisards qui amènent à Bouvron le coffre-fort démenagé par la fenêtre. Le dit coffre-fort, défoncé dans des circonstances humoristiques, ne livre que 5000 francs et des papiers sans importance !....

---

(1) En réalité, l'activité de Yacco paraissant douteuse, le chef régional maquis "Jean-François, actuellement Maître Henri Bonnet, avocat à la Cour de Rennes et député, demeurant à Lanvollon (C.du.N) lui avait retiré son commandement et donné ordre de disparaître. Je le tiens de Maître Bonnet lui-même. Nous l'ignorions.

---

(2) En réalité, "Yacco" a appris l'arrestation de Jean-François à Rennes. Cette arrestation lui permet de revenir en activité en soutenant sa prétendue filature allemande qu'il aurait déjouée!...Il va donc agir désormais sans contrôle, comme s'il était réellement mandaté. Il nous était à ce moment impossible de le savoir.

Le dimanche 14 mai, j'entre en scène à mon tour. Je réunis le groupe maquis à la sacristie, avant la messe. Nous y décidons deux choses. D'abord, il faut empêcher le groupe de Notre-Dame-des-Landes, qui nous a avertis, de faire un coup de main contre la laiterie de Bouvron (rivalité professionnelle ?), parce que le directeur de la laiterie, un Hollandais nommé monsieur Huitema, a fait beaucoup pour empêcher bien des jeunes gens de partir au S.T.O. Il était question de faire sauter la longue cheminée de briques pour qu'elle s'abatte sur les bâtiments. Nous prenons nettement le parti de monsieur Huitema, sans qu'il sans doute, et le coup de main n'aura pas lieu.

La deuxième décision concerne une opération contre l'atelier Di Giulio qui se trouve à Vilhouin. Cet atelier, évacué de Saint Nazaire, répare des accumulateurs et diverses autres pièces pour les sous-marins de la Kriegsmarine basés à Saint Nazaire. A plusieurs reprises, on a vu des marins allemands, matelots et officiers, y venir. En ce moment, il y a quatre autocars allemands en réparation : c'est intéressant pour nous. Nous décidons d'aller en détruire les moteurs. Le coup est décidé pour mardi soir 16 mai. Réunion près du cimetière, à la sortie du bourg, à 22 heures. On prend d'abord de l'acide azotique à la laiterie Huitema qui nous doit bien ça, ce qui est fait le lundi par Jean Caux. Il ne peut en prendre qu'un litre. Heureusement, René Bohéas apporte de chez lui quatre litres d'acide sulfurique. Le projet est de dévisser les bougies des moteurs et de verser dans les cylindres l'acide qui les rongera.

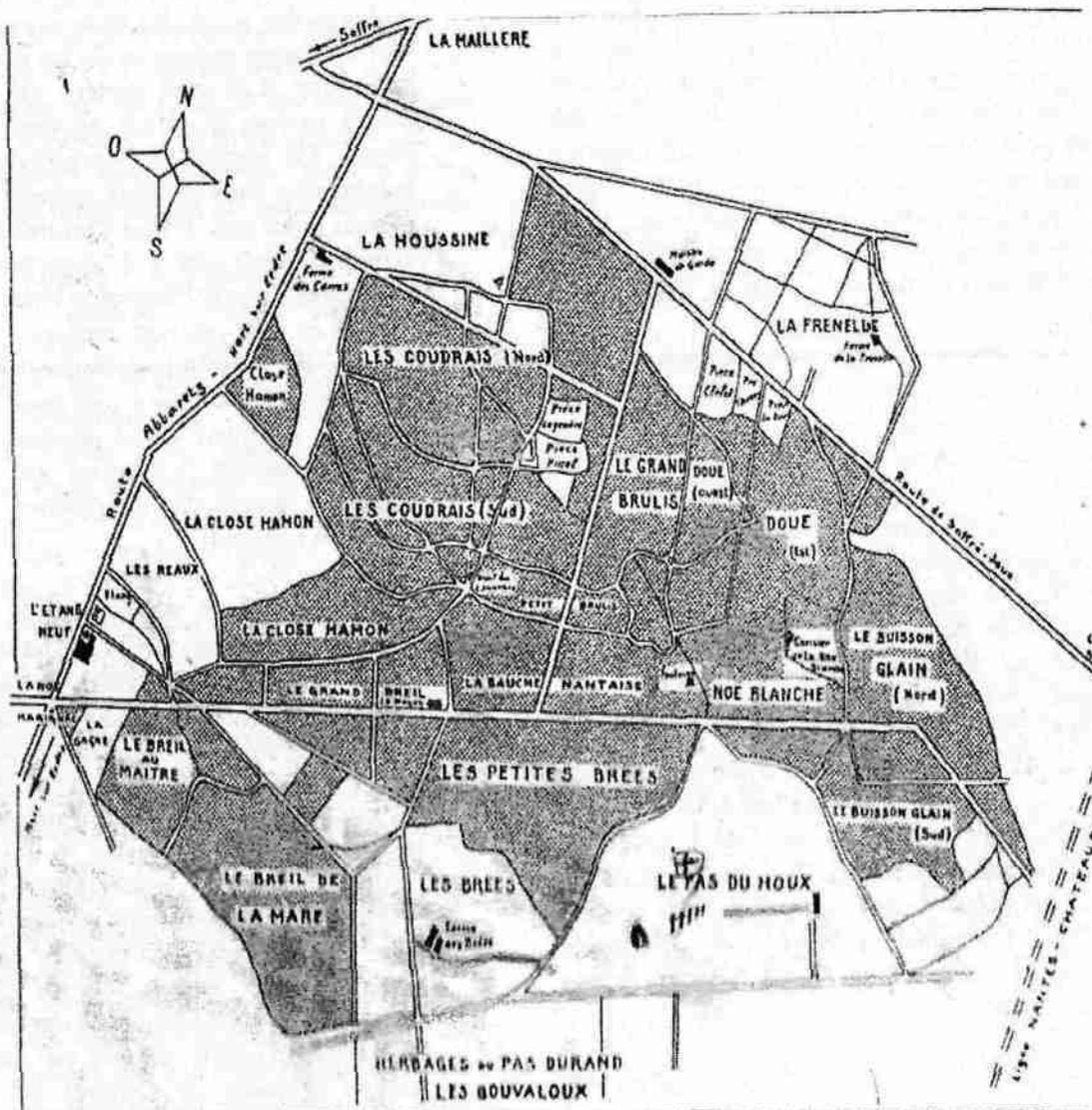
Mardi soir 16 mai — A 22 heures, je sors de la cure en chaussons sans fermer les portes qui grincent. Au lieu de rendez-vous, il n'y a que cinq gars : René Bohéas, Jean Caux, François Martin, Pierre Maillard et Albert Chotard. Les autres sont empêchés. Je leur souhaite bonne chance et je rentre à la cure, car je suis trop repérable avec ma soutane et ils ne veulent pas de moi.

A Vilhouin, les gars constatent qu'il n'y a plus de moteurs dans les autocars. Dommage !... René décide d'entrer dans l'atelier et brise une fenêtre pour aller ouvrir la porte de l'intérieur. Là, il y a quatre moteurs électriques : l'un sert pour la recharge des accus, les trois autres actionnent les tours. Chaque moteur avale un demi-litre d'acide sulfurique. Les gars sortent en emportant des pièces neuves qui iront au fond d'une carrière noyée. En sortant, ils aperçoivent une grande bétonneuse avec un fort moteur électrique. Ce moteur avait soif. Il boit d'un trait un litre d'acide azotique. Il est 23h30. L'acide pourra ronger les bobinages jusqu'à 7 heures le lendemain matin.

Les gars rentrent chez eux sans encombre malgré les patrouilles boches du bourg. Le lendemain, les moteurs sont tous inutilisables et le travail se trouve arrêté pendant 15 jours. C'est un beau résultat. Le secret est bien gardé et personne encore ne soupçonne l'existence du maquis à Bouvron.

Et voici le débarquement allié dans le Calvados le 6 juin 1944. Nous attendions des ordres de mission que nous ne recevons pas. Je passe mon temps à bicyclette d'un groupe à l'autre, ou chez mes gars. Toujours rien.

Enfin, le mercredi 14 juin, "Richelieu", qui est Lucien Corgnet, chef du maquis de Fay-de-Bretagne, me transmet de la part de "Yacco" l'ordre de réunir mes gars pour prendre définitivement le maquis. Mais le lendemain, alors que j'ai prévenu tous mes gars pour qu'ils avertissent leur famille, on me fait savoir par "Pierrot" (Pierre Marionneau, gendarme à Blain et maquisard) qu'il ne faut pas partir de suite, comme la radio de Londres l'a recommandé. "Yacco" n'a pas tenu compte de ces ordres venus de la France libre. Comme le secret de notre groupe est ébruité, j'insiste pour partir quand même et l'ordre de route nous est donné pour le samedi 17 juin. J'en averti mon curé la veille au souper. Il ne se doutait de rien, mais il comprend très bien la situation et ne s'oppose pas à mon départ.



### La Forêt de Saffré

Plan dressé par L. Herbert, expert à Châteaubriant (15 fév. 1945).

Entre la ferme des Brées et celle du Pas-du-Houx : la bouillie d'ajones où furent massacrés les Quatre des Touches un peu à droite, les Tombes des XIII Victimes.

⊕ Le monument actuel.

## II - LE MAQUIS DE SAFFRE

Le rassemblement pour le départ a été fixé à 10 heures dans le cinéma en construction près de Bellevue. Pierre Relandeau, Nazairien réfugié chez son beau-frère Pierre Juhel au Pont-Gloë, est venu accompagner son camarade et renouvelle ses conseils de prudence. Ne rejoignent pas : René Bohéas, autorisé à rester chez lui, Pierre Maillard, Jean Caux et Georges Guichard qui a demandé un délai. Par contre, Alfred Mercier, dit "Jim la Danse", clochard professionnel et boiteux, se joint à nous. Nous partons à bicyclette avec tous nos bagages : musettes, quarts et gamelles achetés à Campbon par "Richelieu", couteaux à cran d'arrêt achetés à Pont-Château sur avis de Bretagne, du groupe "Cambronne" de Nort-sur-Erdre. Nous avons aussi des vivres et de la boisson. Les Bouvronnais ont été généreux pour leurs maquisards.

Vers midi, après la traversée de Nort-sur-Erdre, nous trouvons à l'endroit convenu les deux agents de liaison qui doivent nous conduire au camp. Nous nous séparons en deux groupes, pour moins attirer l'attention, alors que toute la ville de Nort et les Allemands qui s'y trouvent nous ont vu passer, nous et les autres groupes !... Prudence prévoyante de "Yacco" !...

Le premier groupe arrive au camp directement. Pour le second, dont je fais partie, l'agent de liaison ne connaît pas la route et c'est moi qui le guide, d'après ce que je suppose, car je n'ai pas de renseignements et ne connais pas du tout les lieux où nous sommes. Nous nous dirigeons vers la forêt de Saffré, supposée propice au rassemblement. Nous campons en forêt où nous n'avons vu ni entendu personne, et nous déjeunons tranquillement en pique-nique. Après déjeuner, en cherchant à nous orienter, nous découvrons que nous avons campé à 150 mètres d'une sentinelle qui ne nous avait même pas repérés. Je me présente. On me donne le mot de passe et la direction à prendre pour arriver au P.C... Nous trouvons que le camp n'est pas très bien protégé et que l'organisation semble précaire. Mais ce n'est rien encore !...

Je retrouve au P.C. installé dans la ferme des Brées, à la limite sud de la forêt de Saffré, mon vieux camarade Constant Aubry, garde-chasse et éleveur de moutons dans la forêt, et propriétaire (ou gérant) de la dite ferme

des Brées. Il se nomme le "Capitaine O-U". Il m'explique que l'état-major est installé au rez-de-chaussée de la ferme, avec les fermiers monsieur et madame Chevau et leurs enfants. Dans le grenier au-dessus est logé le groupe armé du maquis désigné sous le nom de "la Volante", et composé d'une douzaine d'hommes armés de pistolets et mitraillettes et motorisés (motos, voitures, camionnettes).

A part Aubry, il ne semble pas qu'il y ait quelqu'un pour commander et organiser : chacun donne son avis et le suit à sa guise. Nous nous installons en forêt, à 300 mètres de là, où déjà d'autres groupes s'installent aussi. Rapidement nous construisons et aménageons une hutte de branchages. Il y a déjà tout autour des huttes de toutes formes et de toutes dimensions, depuis la hutte individuelle jusqu'à celle qui abrite les 15 ou 20 hommes d'un même patelin. L'ambiance semble comporter chez les gars une certaine déconvenue, bien que certains plaisantent.

Notre groupe est désigné par le P.C. pour prendre la garde de minuit à trois heures. Remarquable, cette organisation de la garde du camp !... Il y a trois postes de garde dont le plus éloigné est à 200 mètres et qui sont tous trois placés de façon à être surpris le plus rapidement possible en cas d'attaque. Les guetteurs n'ont qu'une vue très limitée, et un attaquant qui sait s'y prendre peut très bien les réduire au silence avant qu'ils n'aient eu le temps de se rendre compte de l'attaque. Nous l'avons déjà bien vu à notre pique-nique de midi. De plus, l'armement fait défaut. Les trois postes de garde comportent chacun deux hommes. Un poste a un vieux fusil Gras sans cartouches. Les deux autres postes ont un fusil-mitrailleur de l'armée française, également sans cartouches au début, puis avec un seul chargeur ensuite. Moi, chef de poste, j'ai une mitraillette avec deux chargeurs de 30 balles.

Après la relève, le dimanche matin, je pars à Saffré pour y dire la messe. Au retour, j'aide les gars à construire les huttes ou à les terminer. "Jim" couche seul. Les autres ont deux huttes. Je m'installe avec François Martin et Norbert Relandeau. Albert Chotard, son frère René et Bruno Bertali occupent la dernière.

Ce dimanche a vu le premier événement significatif de l'insécurité du camp et du manque d'organisation. Je ne crois pas que les gars aient

quitté le camp pour aller boire aux environs comme on l'a dit, mais d'autres groupes ont rejoint sans se soucier d'être vus, toute la journée. Mais il y a eu plus grave.

Comme de coutume, le dimanche, les habitants des environs viennent se promener dans la forêt de Saffré. Ils ont la surprise de se heurter à des jeunes gens armés qui les empêchent de passer. Et les questions de se multiplier. « *Qu'est-ce que vous faites-là ?* » – « *Etes-vous des groupes de résistance ?* » – « *Etes-vous nombreux ?...* » – « *Y-a-t-il longtemps que vous êtes là ?* » – « *On pourrait pas passer pour voir ?* » – « *On ne dira rien aux Boches !* » – « *D'où c'est que vous venez ?* » – etc...

Deux femmes se montrent plus entreprenantes. Elles prétendent connaître quelqu'un qui leur a dit de venir. Elles insistent pour voir le chef. Je suis au P.C. quand un planton vient nous dire que le poste ne peut pas les éloigner ni se débarrasser d'elles. Comme cette insistance paraît bizarre, l'un des chefs donne l'ordre de les amener au P.C. et de les interroger. Je reste là bavarder avec le commandant du camp qu'on vient de me présenter et que je connais de nom sans l'avoir encore rencontré : c'est le premier-maître fusilier marin Félicien Glajean, un gars de Port-Navalo, marié à Trentemoult avec une mienne amie d'enfance et voisine. Félicien Glajean, qui était "bidel" sur "l'Océan", s'est regimbé contre l'armistice et la poignée de main de Montoire. Il a été débarqué et envoyé à l'école des Mousses ... sur le lac du Bourget (ou d'Annecy). Parti ensuite au maquis du Vercors, il avait été désigné par les chefs de la Résistance pour venir prendre la direction du maquis de Saffré, puisque "Yacco" était indésirable. Il est donc, en théorie et à ce moment, le seul vrai chef du maquis.

C'est devant lui, et moi, et quelques autres qu'on amène les deux femmes. L'une peut avoir 35 ans, l'autre est beaucoup plus jeune. Le père Leray, notre cuistot, doyen d'âge du maquis, et Nortais d'origine, les reconnaît pour des filles faciles de Nort-sur-Erdre, maîtresses d'officiers allemands. Donc méfiance !...

L'interrogatoire ne donne rien. Les deux femmes sont simplement en promenade. Elles voulaient voir si elles connaissaient quelqu'un quand elles ont vu qu'il n'y avait qu'un groupement de jeunes gens en forêt. Elles n'avaient pas entendu parler de ce groupement. Evidemment, on n'en croit pas un mot, mais que faire de ces deux femmes ? Si on les laisse aller,

les Allemands seront renseignés dès ce soir. On ne peut tout de même pas les fusiller comme quelqu'un le propose : c'est un peu sommaire. On décide de les garder jusqu'au lendemain avant de prendre une décision. Le père Leray fait la cuisine dans un petit bâtiment face à la ferme des Brées ; c'est là qu'il couche au rez-de-chaussée. Au dessus, il y a un grenier inoccupé avec une seule ouverture, la fenêtre, à laquelle on accède par une échelle extérieure placée devant la porte de la cuisine. Nous confions les deux femmes à la garde du père Leray. Madame Cheveau leur donne serviettes, couvertures et seau hygiénique. Elles montent au grenier et l'on retire l'échelle. Elles ne seront pas maltraitées, mais elles ne pourront pas s'échapper pendant la nuit.

Le dimanche soir, je reprends la garde avec mon groupe, de 21 heures à minuit. Il fait froid, et à la relève, nous avalons une bonne rasade d'eau-de-vie, ce qui m'empêche d'aller dire ma messe.

Dans la soirée du lundi, on relâche les deux femmes à la tombée de la nuit. Il était impossible de les garder plus longtemps au camp : nous avons autre chose à faire. Mais certains qu'elles allaient tout raconter à leurs Allemands, nous tenons à trois une réunion importante sur la conduite à tenir. Les trois officiers sont : le commandant du camp, commandant "Philippe" (Félicien Glajean) ; "Hervé", officier de liaison (Yves Lavoquer, de Nantes) ; et moi-même. Inutile de dire que nous n'avons pas encore vu "Yacco" au camp.

De cette réunion et de nos échanges de vue, il résulte que le camp doit être dissous immédiatement pour cause d'insécurité. Notre secret est ébruité, et nous n'avons pas assez d'armes pour faire face à une attaque. Nous en faisons part à Constant Aubry qui arrive et nous décidons d'avertir les gars aussitôt. Aubry récupère toutes les armes et va les cacher sous la litière d'une bergerie écartée dans les pâturages des Gouvalloux. Et sous l'orage qui commence, les premiers groupes qui ont compris s'éloignent. Ceux qui ne partent pas ce soir abandonnent les huttes noyées par l'orage et viennent pour la nuit dans le grenier à foin de la ferme des Brées. C'est là que je m'endors parmi ces gars.

Le mardi matin 20 juin, je ne dis pas ma messe car nous repartons pour Bouvron. Je ne veux pas attirer l'attention en roulant avec les gars et je décide de partir seul pour Grandchamp-des-Fontaines dont je connais le curé. Le curé, monsieur l'abbé Rialland, veut bien me garder à déjeuner, mais pas à coucher

ville de  
ARCHIVES  
REZÉ

de peur d'ennuis avec l'Evêché, car il loge à la cure la sœur d'un vicaire général. Je me garde bien de lui dire ce que je pense et je rentre le soir à Bouvron en passant par Notre-Dame-des-Landes.

A l'heure du souper, j'ai déjà appris que les gars, arrivés ce matin, ont bavardé dans les cafés avant de rentrer chez eux et que tout le bourg est au courant de notre équipée. Heureusement qu'il n'y a plus de Boches dans le patelin ! A ce moment, une estafette motocycliste envoyée par "Yacco", réapparut au camp après notre départ, nous demande, sur son ordre, car il se prétend le commandant-organisateur du camp, de rentrer au camp le plutôt possible !... Il n'a encore rien compris à la situation, ou bien il comprend trop bien ... dans son intérêt futur.

Nous ignorons ces rivalités de commandement et nous n'avons aucun moyen de contrôler les dires des officiers. Mais les ordres de "Yacco" nous semblent intempestifs. Ordres et contre-ordres... Que faire ? Je décide 24 heures de repos. Nous repartirons jeudi.

Le lendemain, mercredi, je suis assailli de demandes au sujet du maquis. Des jeunes viennent me demander de les emmener. Je fais le tableau plutôt sévère pour éprouver les bonnes volontés. Sept nouveaux se font inscrire. Il est temps de repartir, autrement j'emmènerais toute la paroisse !...

Le jeudi 22 juin, à 8h30, nous nous rassemblons à la carrière de Vilhouin qui nous servait de piscine de natation. Nous sommes **quinze**. Il y a d'abord **six** du premier départ : "Surcouf" le chef (c'est moi) ; René Chotard, boulanger, du bourg ; Albert Chotard, cultivateur, frère du précédent, du Grand-Ruault ; François Martin, séminariste, de Guérande en Bouvron ; Norbert Relandeu, sans travail, du Pont Gloë ; et Bruno Bertali, dit "Bruno Braud", d'Auboué (Meurthe-et-Moselle). Il y a ensuite **deux** anciens du groupe de Bouvron qui rejoignent : Jean Caux, maître d'hôtel, du bourg ; et Georges Guichard, boulanger, du bourg. Il y a encore les **sept** nouveaux inscrits : Marcel Charpentier, de Saint-Nazaire ; Marcel Fily, de Saint-Nazaire ; Anselme Lelan de Saint-Nazaire ; Joseph David, de Saint-Nazaire, Alain Jahény, de la Bertauderie ; Eugène Lucas, de la Guillardais ; et Guy Belliard, le plus jeune, de Quilly, qui a été amené par sa fiancée !...

Il ne reste donc à Bouvron que "Jean-Bart", (René Bohéas), cultivateur, de la Gautrais ; et Pierre Maillard, cultivateur, de Sordéac. Le

premier assurera la liaison ; le deuxième n'a pas donné signe de vie.

Il y en aura un **seizième**, car "Jim-la-Danse", (Alfred Mercier) rejoindra à midi avec un vélo qu'il aura piqué dans la matinée à un certain Declercq, connu comme collaborateur des Allemands. (1)

Nous gagnons le camp en deux groupes, par deux itinéraires distincts, et sans passer par Nort-sur-Erdre. Dès notre arrivée, les gars sont distribués dans des groupes et des compagnies différentes. René Chotard et Georges Guichard sont à la boulangerie et, quand ils sont de service, un jour sur deux, on constate que le pain est mieux fait : les Bouvronnais sont consciencieux. Moi, je suis affecté à l'état-major en qualité d'aumônier. Malheureusement, je ne puis pas célébrer la messe au camp, faute d'autorisation épiscopale. Je dis la messe chaque matin à Abbaretz, sauf le dimanche que je passe tout entier chez l'abbé Fréhel, curé de Notre-Dame-des-Langueurs.

Dès notre arrivée nous apprenons un nouvel exploit de "Yacco", qui en dit long sur son sens militaire et sur son sens des réalités.

Deux gars, sortis avec une camionnette du maquis, restent sur la grand'route, près de Langueurs, près du village de la Lirée, en panne d'essence. Ils laissent le véhicule sur le bas-côté de la route et reviennent à pied chercher un bidon d'essence au camp, à 2 km environ. Quand ils reviennent avec leur essence, ils voient deux feldgendarmes à collier de cuivre qui examinent la camionnette. Leur moto est accotée à la banquette un peu plus loin. Ne sachant que faire, ils ne se font pas voir et reviennent au camp pour rendre compte de la situation. C'est alors que "Yacco" rentre en scène. Il équipe l'autre camionnette avec un groupe de la "Volante" armé de mitraillettes et de pistolets automatiques et il y prend place. Ils vont vers le véhicule en panne. Les deux feldgendarmes sont toujours là à pied près de la voiture. "Yacco" pouvait se dire : « *C'est la guerre ; tant pis pour eux ; allons-y* » et il passait en les mitraillant à bout portant. Non ! Il dit aux gars : « *Camouflez-vous* », et aux feldgendarmes : « *Haut les mains* » en montrant sa mitraillette.

(1) Tous ces gars reviendront sains et saufs à Bouvron et autres lieux après l'attaque du maquis. La plupart d'entre eux feront partie des bataillons F.F.I. sur le front de la poche de Saint-Nazaire, soit au sud, soit au nord de la Loire. Un seul, Jim-la-Danse, sera égorgé par un camarade de Fay-de-Bretagne prétextant d'un ordre reçu. J'ai témoigné en faveur de Jim au Tribunal militaire de Rennes, dix ans plus tard !...

Riposte immédiate des feldgendarmes qui tirent les premiers, mais sans atteindre la camionnette. Les gars tirent à leur tour et les feldgendarmes s'enfuient en franchissant la haie et en plongeant dans un champ de blé sur pied. Les gars tiraillent un peu, puis chantent victoire, s'emparent de la moto, se coiffent des calots des feldgendarmes, font le plein de la première camionnette et reviennent triomphalement au camp avec les trois véhicules pour faire admirer leur première prise de guerre.

Ils arrivent au camp au moment même où j'arrive de Bouvron avec mon groupe et me mettent au courant de l'affaire. "Yacco" est surpris de n'être pas félicité et de se voir poser des questions élémentaires : « *Que sont devenus les feldgendarmes ?* » La réponse est ahurissante de naïveté : « *L'un a sûrement son compte et l'autre est grièvement blessé, car il a saigné en traversant la haie* ». – « *Avez-vous cherché les corps dans le champ de blé ?* » – « *Pas question, il fallait revenir tout de suite* ».

On a de la peine à faire admettre à "Yacco" que l'affaire ne sera pas terminée si les cadavres ne sont pas enlevés par nous avant que les Allemands ne les trouvent. Il décide de renvoyer la "Volante" aux recherches. Mais leurs déclarations au retour sont très graves. Le soi-disant mort est allé jusqu'à La Meilleraye pour téléphoner à ses chefs de la feldgendarmérie de Châteaubriant. Quant au blessé, qui s'était seulement écorché en plongeant à travers la haie, car ni l'un ni l'autre n'avaient été touchés par le tir, il téléphonait lui aussi de beaucoup plus près, au bourg de Notre-Dame-des-Langueurs, où le curé l'a vu. Seule chose en notre faveur, il n'y avait aucune indication sur la camionnette dont la plaque était fautive. Cette action brillante sera reprochée à Nantes aux gars arrêtés après l'attaque du maquis, car les Allemands ont retrouvé la moto des feldgendarmes parmi les motos et voitures du maquis !...

"Yacco" ne sera pas au maquis le jour de l'attaque. Maintenant on l'appelle "Commandant"...

Le lundi 26 juin, le capitaine Maurice Guimbal, capitaine-adjutant-major, va à l'Evêché de Nantes pour demander un aumônier pour le maquis. Guimbal est de tendance protestante. Il voit monsieur le chanoine Guiho, vicaire général, qui lui dit qu'il ne faut pas

compter en avoir. Guimbal insiste et cite d'autres maquis qui en ont, par exemple les maquis des landes de Lanvaux, St Marcel, St Congard, Malestroit, qui ont des trappistes de Tymaueuc. Monsieur Guiho répond que les maquisards n'ont qu'à rentrer chez eux s'ils veulent faire de la religion !... Pour moi, monsieur Guiho dit à Guimbal : « *Dissuadez-le de rester* ». Je ne puis donc dire la messe au camp, mais j'ai le droit de confesser et j'en use abondamment le lundi et le mardi.

Le mardi 27 juin, nous retrouvons les officiers du D.M.R. (délégués militaires à la Résistance) qui étaient disparus à la suite des combats (18 juin 44) du maquis de Saint-Marcel, Malestroit, Villeneuve, Saint-Congard. Ils sont amenés, en uniforme militaire des Forces Françaises Libres, par Pierre Marionneau l'ex-gendarme de Blain, devenu capitaine, et Jean-Pierre Dautel, sculpteur, de Saint Géréon... Il y a deux commandants français, un sous-lieutenant français et un capitaine américain. Comme nous avons déjà recueilli cinq aviateurs anglais et deux aviateurs américains abattus lors des bombardements de Nantes, le camp prend une allure internationale et plus militaire. Monsieur le curé de Notre-Dame-des-Langueurs, ancien professeur d'anglais au petit séminaire, vient faire l'interprète.

Le soir même, le commandant Olivier, du D.M.R., chef de la délégation militaire, me prend à part pour une longue conversation à l'écart sur le petit chemin qui relie les Brées aux Gouvalloux. Il me demande en conscience tous les renseignements que je peux avoir et toutes mes impressions concernant "Yacco", parce qu'il sait, de source certaine, que le dit "Yacco" a bavardé et qu'on lui reproche aussi des dépenses inconsidérées et hors de rapport avec ses ressources. Il a ordre de le faire disparaître s'il refuse de céder. Cela confirme mes soupçons au sujet de la conduite de "Yacco". Nous ne sommes pas en sécurité au camp de Saffré : je l'ai toujours dit.

Ce soir là, le service de garde est modifié. Je vais me coucher comme d'habitude à la ferme de l'Etang-Neuf, qu'on appelle le Château, chez madame Aubry, la mère de Constant. Le temps est calme et rien ne fait présager l'orage qui s'approche.

### III - LA JOURNEE DU 28 JUIN 1944

---

J'ai bien dormi et je m'éveille comme de coutume à 5h30. J'entends des voix au rez-de-chaussée au lieu du calme habituel et, tout à coup, quelques rafales de mitrailleuse dans la forêt. Que se passe-t-il ? Je me lève et j'aperçois des uniformes vert-de-gris qui se glissent en forêt le long des haies. Les Boches !... Je fais une toilette sommaire et m'habille en vitesse. Je sors dans le couloir où je trouve le commandant "Philippe", qui couche aussi au Château. Il me dit : « *Ca y est, nous sommes faits comme des rats !...* » Je lui réponds : « *Bah ! A la grâce de Dieu !* ». Il descend, car nous avons compris que la maison est occupée par les Boches. Je rentre dans ma chambre, où je fais semblant de dire mon bréviaire en cherchant un plan à suivre ou une attitude à prendre. Les coups de feu se succèdent en forêt !...

Quelques instants plus tard, un officier allemand, revolver au poing, entre dans ma chambre et m'ordonne de descendre. Je feins l'ignorance et demande des explications, mais c'est en vain : il faut obéir et rapidement.

Je descends ; je vois madame Aubry mère dans sa cuisine et je suis emmené au bout des communs où se trouvent déjà Pierre Aubry, le frère de Constant, domicilié lui aussi à l'Etang-Neuf, le commandant "Philippe" en short kaki, le lieutenant "Tracteur", dit aussi "Dubois", officier du maquis. Ils sont sous la garde d'un soldat allemand. Nous faisons semblant de nous voir pour la première fois et nous nous racontons des histoires pour nous expliquer mutuellement, sans rire, notre présence à l'Etang-Neuf, comme si cette scène avait été concertée précédemment. Pour moi, je suis en vacances chez des amis, et je ne comprends rien à ce qui arrive. Peut-être que ce sont des manœuvres de l'armée allemande ? etc ...

Au bout d'un quart d'heure, j'ai réussi à faire disparaître mon couteau à cran d'arrêt sans attirer l'attention du gardien. L'officier allemand sort de la maison : je vais le trouver pour lui demander l'autorisation d'aller dire ma messe à Abbaretz, avec l'intention de m'échapper rapidement de ce guêpier. Il ne fait pas d'objections et m'autorise à partir. Je rentre aussitôt à la maison où il n'y a personne. Je jette

au feu quelques papiers compromettants que j'ai sur moi. Je ne remonte pas dans ma chambre où j'abandonne ma mallette et tout son contenu, mon bréviaire, et de nombreux paquets de cigarettes anglaises et américaines. Puis je vais chercher mon vélo et je pars tranquillement devant de nombreux Allemands, en homme qui n'a rien à se reprocher et qui est indifférent à ce déploiement de forces le long de la route.

Mais un kilomètre plus loin, un soldat me barre la route : « *Halt ! Papier !* » Je n'ai évidemment pas de papiers sur moi. Aussitôt mon vélo m'est arraché et jeté dans une camionnette où l'on me fait monter aussi et ... en route en sens inverse.

En passant à l'Etang-Neuf, arrêt pour embarquer "Philippe" et "Tracteur", et nous partons jusqu'à Nort-sur-Erdre. Je m'arrange pour faire voir ma soutane à l'arrière de la camionnette et des gens de Nort m'ont dit depuis, m'avoir remarqué ce matin-là. A Nort, arrêt, puis demi-tour. Nous revenons à l'Etang-Neuf et nous nous arrêtons près d'un camion où se trouvent, aux mains des Allemands, un domestique de ferme des environs qui vient d'être arrêté à son travail et qui n'est pas du maquis, Louis Valotaire ; et deux des aviateurs du maquis, un Anglais (flight-lieutenant), Eddie Warmington, et un Américain (O'Connell). Les Allemands nous demandent notre nationalité : ils nous prennent sans doute pour des parachutistes déguisés puisqu'ils en ont déjà deux.

Après une station assez longue au bord de la route, on nous embarque dans le camion après nous avoir lié les mains derrière le dos, très serré, avec des cordonnets assez minces qui rentrent dans la peau. Les mains s'engourdissent rapidement. Les soldats allemands nous aident à monter et à descendre puisque nous ne pouvons pas nous servir de nos mains. Un petit canon est attaché en remorque, à l'arrière du camion et nous sert de marchepieds. Il ne servira pas à autre chose pendant toute la matinée.

Le camion nous promène en forêt, sur la lisière, dans les champs, dans les chemins. Nous sommes terriblement secoués, mais nous



**Les fermes du Pas-du-Houx**

(Cliché et photo A. Théau, Nort-sur-Erdre.)



**La ferme des Brées après le combat**

(Cliché et photo A. Théau, Nort-sur-Erdre.)

affectons de prendre la chose en plaisantant, à cause des Boches. De temps en temps, on nous fait descendre et on nous oblige à nous coucher dans le fossé. A chaque fois nous nous demandons si ce n'est pas pour une exécution sommaire !... Ne pouvant pas relever ma soutane avec mes mains liées, j'ai beaucoup de peine à me remettre debout, ce qui fait rire les Chleuhs...

Nous arrivons vers midi, peut-être, à la ferme du Pas-du-Houx, où se trouvait cantonnée une compagnie du maquis et où se trouvait la boulangerie. Le pailler brûle près de la maison. Dans la cour, à même le sol, sont rassemblés les objets et les vêtements abandonnés par les gars au moment de l'attaque. Le combat est maintenant fini et les soldats lancent des fusées pour le ralliement.

Nous n'avons rien vu de ce combat qui a duré toute la matinée, mais seulement entendu le bruit des armes automatiques, des fusils et des éclatements de grenades. Il ne semble pas que les petits canons amenés par les Boches, genre canon de 37, aient servi. Les troupes assaillantes me semblaient composées de "S.S.", avec des feldgendarmes et des civils de la gestapo. J'ai su depuis qu'il s'agissait d'unités d'infanterie de marine cantonnées à Basse-Indre, et accompagnées de miliciens français. Les miliciens n'ont pas été vus au combat, mais ils sont intervenus après pour insulter les prisonniers quand il n'y avait plus de risques à courir ; quand on est lâche, c'est normal.

A notre arrivée dans la cour de la ferme, on délie les mains du commandant "Philippe" et les miennes, et on nous oblige à faire d'énormes ballots en entassant dans des couvertures les objets et vêtements épars sur le sol. Puis il faut charger un lourd ballot sur le dos et partir jusqu'à la ferme des Brées, distante de près d'un kilomètre. Il faut marcher par les sentiers et escalader les talus sans s'arrêter. Je marche devant, escorté par un jeune soldat qui me gratifie généreusement de coups de canon de fusil dans les côtes en disant à tout instant : « *Loss ! Loss ! Schnell ! Schnell !* » Ce qui veut dire, paraît-il, car je ne sais pas l'allemand : « *Allons ! Vite !* » J'ai entendu cette formule bien des fois depuis.

En passant un talus, j'aperçois sur ma gauche trois ou quatre corps de maquisards morts. Ils sont recouverts d'une couverture qui cache leur figure. Je ne puis donc savoir si je les connais.

En arrivant aux Brées, on me fait déposer mon ballot dans le petit pré qui se trouve devant la ferme, près de la cuisine du père Leray. Je prends place le long de la haie, assis par terre, parmi les prisonniers déjà rassemblés là. Je reconnais Henri Jouneau, de Blain, et Lucien Corgnet, chef du groupe de Fay-de-Bretagne. Devant nous se trouvent six soldats, la mitraillette ou le fusil braqué sur nous. Derrière la haie, il y a d'autres soldats que j'entends parler.

Le commandant "Philippe", le lieutenant "Tracteur", et les deux aviateurs sont placés au milieu du pré. C'est là que vient s'asseoir aussi madame Pierre Aubry qui arrive un peu plus tard, elle aussi prisonnière. Nous allons rester ainsi jusqu'au soir, assis ou couchés sur l'herbe, sans nourriture ni boisson en plein soleil...

Pendant ce temps, les Boches pillent la ferme, mangent notre pain blanc, nos conserves, nos provisions, boivent notre vin. Puis ils tuent les lapins et font la chasse aux volailles qu'ils tuent à coups de bâton. Ils ont l'air de bien s'amuser...

Vers 18 heures, un camion arrive devant la ferme ; on nous y fait monter. Comme je m'apprête à monter, un Allemand en civil m'arrête et me fouille avec une dextérité toute professionnelle. Il ne me laisse que mon mouchoir. Tout le reste, portefeuille, argent, porte-monnaie, couteau de poche, est raflé. Le chapelet, brisé en morceaux, est jeté au loin. Bande de voleurs !...

Le camion s'ébranle à travers la forêt. Nous sommes debout, pressés les uns contre les autres. Madame Pierre Aubry est avec nous. Nous sommes une quinzaine, le reste viendra plus tard et aura auparavant le plaisir tout relatif de voir les miliciens et d'entendre leurs insultes et leurs menaces.

Nous devons regarder dans le sens de la marche. Défense de se retourner. Derrière nous sont quatre ou cinq soldats, mitraillette braquée, prêts à tirer à la moindre tentative de révolte. On nous a prévenus...

Nous arrivons vers 19 heures peut-être à la prison Lafayette. J'ai reconnu le palais de justice par un trou de la bâche et je l'ai signalé à mon voisin le capitaine aviateur anglais en lui disant : « *God bless us* ». (Dieu nous bénisse !), formule qu'il m'a rappelée depuis (1)

(1) Eddie Warmington est revenu me voir plusieurs fois depuis la guerre. Il m'a fait part de la naissance de ses enfants et m'envoie ses vœux régulièrement chaque pour Noël

Le camion entre dans la cour de la prison. On nous fait descendre et nous passons au greffe pour l'inscription au registre d'écrou et pour la fouille. Pour moi, qui viens d'être fouillé au camp, je n'ai plus que ma montre-bracelet et, autour du cou, une chaînette en or avec une médaille de la Sainte Vierge en fix.

Personne ne regarde à mon cou, mais je dois déposer ma montre-bracelet dans une enveloppe que je dois signer, sans comprendre ce qu'on y a inscrit, à part mon nom. (2)

Madame Aubry est emmenée par une gardienne allemande nommée Rosa. Je vois Rosa la pousser avec violence dans l'escalier, avec l'intention évidente de la faire tomber. Une brute dans son genre, elle aussi, comme beaucoup de ses compatriotes.

Pour nous, nous sommes mis ensemble dans une cellule sans chaises, ni tables, ni paillasses, ni couvertures. Comme l'heure de la soupe est passée, nous sommes autorisés à dormir à jeun. **Nous n'avons rien pris, ni nourriture, ni boisson, depuis le souper de la veille.**

- (2) Je croyais bien ma montre définitivement perdue. A mon retour en France, je suis allé voir au greffe de la prison où je n'ai rien trouvé. Mais sur une information imprévue, je l'ai retrouvée dans son enveloppe dans le cabinet du Préfet de Loire-Inférieure, le 6 août 1945. Sur l'enveloppe, il y a "1 montre, pas d'argent". La montre fonctionne toujours.

Quand la deuxième série de prisonniers du maquis est arrivée aussi et mise dans notre cellule, on s'installe pour dormir. Il y a deux blessés qui souffrent beaucoup : Charles Picard, qui a eu 18 ans hier, et qui est atteint à la colonne vertébrale, il est originaire d'Hirson (Aisne) ; et Henri Macault, de La Cornuaille (Maine-et-Loire), âgé de 21 ans, et blessé à la poitrine d'une balle ressortie sous l'aisselle droite. Les Boches leur promettent des soins qu'ils ne donneront jamais et un médecin qu'on ne verra pas. Ils souffriront ainsi toute la nuit et toute la journée du lendemain, jusqu'à leur exécution.

Lucien Corgnet se couche dans un angle, à même le ciment. Je me couche près de lui, la tête sur son côté. Le commandant "Philippe", vêtu très légèrement, se couche près de moi sur ma soutane. Les autres se serrent le plus possible pour avoir moins froid, car le ciment n'est pas chaud et nous n'avons rien mangé de la journée. Pour moi, en particulier, j'ai été réveillé à plusieurs reprises par le froid. On pourrait s'étonner plutôt d'avoir pu dormir un peu quand même...



#### IV - LA JOURNEE DU 29 JUIN 1944

Désormais les heures ne sont qu'approximatives, car je n'ai nul moyen de savoir l'heure, si ce n'est le soleil quand il paraît.

La matinée se passe dans le calme. Nous avons le jus le matin et environ une demi-livre de pain, mais notre jeûne de la veille nous a coupé l'appétit. Vers midi, c'est la soupe, accompagnée de nouilles et de fromage blanc : repas convenable vu la situation.

Dès le début de l'après-midi ? on vient nous chercher, sauf le commandant "Philippe", déjà repéré, qui reste seul en cellule. On nous aligne le nez au mur dans le hall, au bout de l'escalier d'entrée. Nous passons dans un bureau pour un nouveau contrôle d'identité, puis un membre de la Gestapo, en civil, vient nous chercher un par un pour l'interrogatoire. Il met d'abord les menottes au prisonnier, puis tape à la machine la partie de la déposition qui lui semble intéressante, ou bien ses propres réflexions ; il fait signer et il enlève les menottes pour recommencer avec le suivant.

Cet homme de la Gestapo, dont j'ignorais bien sûr l'identité, était paraît-il, le Herr Doktor Werner Ruppert, avocat à la cour d'appel de Bonn, en Rhénanie. Il sera ce soir au tribunal qui nous condamnera. Sauf erreur, il a repris, après la victoire de mai 1945, sa situation d'avocat à Bonn. Poursuivi comme criminel de guerre, il aurait, d'après les journaux, été couvert par les Anglais qui en aurait fait un agent double ! Je n'ai rien su de plus ...

Donc Ruppert me regarde un moment sans rien dire quand je comparais devant lui. Il joue avec une paire de menottes, puis, dans un français excellent, il interroge : « *Je ne vous les mets pas ?* » Je hausse les épaules sans rien dire et je tends les mains. Mais il ramasse ses menottes dans un tiroir en souriant et commence l'interrogatoire. Il me fait préciser mon identité et me demande ce que je faisais à Saffré. Je raconte que j'étais en vacances chez des amis, mais ça ne prend pas, car il sort une feuille de papier que je reconnais immédiatement : c'est la liste des effectifs du maquis où mon nom figure parmi les autres. Je pense, puisque la vraie liste a été détruite par le responsable au moment de

l'attaque, qu'il s'agit d'un brouillon trouvé par les Allemands dans une corbeille à papiers au P.C de la ferme des Brées.



Alors je change de tactique.

« Ayant appris qu'il y avait quelques jeunes gens réfractaires au S.T.O. cachés dans la forêt, je suis allé les voir et ils m'ont invité à déjeuner.

*Pour avoir le nombre des rations, ils ont pris mon nom ».*

- « *Croyez-vous qu'il était nécessaire pour cela d'inscrire ici que vous êtes spécialiste radio ?* »

Evidemment, ma position n'est plus tenable, bien que je n'avoue aucune participation avec les maquisards. Alors, on va jouer plus franc jeu, sur les grands principes, dont les questions et les réponses suivantes vont donner, en résumé, un aperçu suffisant autant que je puis m'en souvenir à mon retour de déportation, et je crois que je n'oublierai jamais cette conversation.

- « *Vous auriez dû faire connaître l'existence de ces réfractaires soit aux gendarmes français, soit aux autorités allemandes .* »

- « *Est-ce que vous croyez que les prêtres catholiques français sont des dénonciateurs ?... D'ailleurs ces jeunes gens n'étaient nullement coupables au regard de la loi française.* »

- « *Ils n'obéissaient pas aux ordres de travail pour l'Etat français.* »

- « *Ils n'avaient pas à obéir à l'autorité allemande qui ordonnait ce travail.* »

- « *C'est le maréchal Pétain, chef de l'Etat, qui a donné ces ordres .* »

- « *Le maréchal Pétain n'est pas le chef de l'Etat parce qu'il n'est pas libre de faire ce qu'il veut.* »

- « *A votre avis, c'est donc de Gaulle qui est le chef de l'Etat ?* »

- « *Non .* »

- « *Pourquoi ?* »

- « *Parce que le chef de l'Etat, en France, n'est choisi ni par lui-même, ni par des étrangers, mais par l'élection libre prévue par la loi.* »

- « *Qui donc, en ce moment, est le chef de l'Etat en France ?* »

- « *C'est Hitler. Vous le savez aussi bien que moi.* »

- « *Pourquoi les jeunes gens ont-ils refusé de travailler pour l'Etat français ?* »

- « *Ils n'avaient pas à travailler pour l'ennemi en Allemagne .* »

- « *Nous ne sommes plus les ennemis de la France puisque nous avons signé l'armistice. Nous ne sommes plus en guerre contre la France.* »

- « *L'armistice n'est pas la paix. D'ailleurs, vous occupez toujours mon pays. Vous gardez nos soldats prisonniers ; vous déportez tous les jours des Français ; vous en fusillez. Il est donc juste que nous vous considérions toujours comme des ennemis.* »

- « *Vous trouvez cela normal ?* »

- « *Ecoutez, monsieur, je ne vous connais pas, mais vous semblez, à quelques années près, être de mon âge. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler d'une certaine occupation française en Rhénanie en 1919 ?* »

- (Pas de réponse. Ruppert me regarde attentivement).

- « *Est-ce que vous n'avez pas entendu dire que certaines sentinelles françaises, qui gardaient les ponts du Rhin, ont été retrouvées au fil de l'eau du côté de la frontière hollandaise ?* »

- (Toujours pas de réponse. Je continue).

- « *Ne pensez-vous pas que les patriotes allemands avaient bien agi en luttant de tous leurs moyens contre l'occupant français ?* »

- (Ruppert me regarde toujours).

- « *Ne vous étonnez pas si les patriotes français font de même, maintenant que les rôles sont inversés.* »

Ruppert n'a pas répondu un seul mot à tout ce que j'ai dit. Qu'a t'il écrit sur sa machine à écrire, de temps à autre ? Il tape encore quelques lignes, puis il me pose les dernières questions :

- « *Considérez-vous les Anglais comme vos alliés ?* »

- « *Certainement !* »

- « *Croyez-vous que les Anglais gagneront la guerre ?* »

- « *Les Anglais et tous leurs alliés, oui, certainement !* »

- « *Je vous remercie.* »

Mon interrogatoire dure en tout une vingtaine de minutes, tandis que celui de mes camarades est beaucoup plus court. Ruppert me lit mes déclarations, du moins certaines de mes déclarations, qu'il a tapé à la machine, me demande si c'est exact et me demande de signer. Je constate que c'est écrit en allemand, je lui dis que ma signature est sans valeur au bas d'un texte que je ne comprends pas, mais je signe et je rejoins les autres dans le hall.

Les interrogatoires terminés, on nous ramène dans la cellule où je raconte au commandant ce que j'ai dit. Il m'encourage aussitôt par ces bonnes paroles : « *Vous avez dit tout ce qu'il fallait pour être fusillé !* » Je lui réponds que je n'ai pas l'habitude de parler autrement que je pense. Si les Boches ne sont pas content, tant pis.

Vers 17 heures, on vient nous chercher de nouveau, mais il y a changement de méthode. Dans le couloir, on nous attache deux par deux avec des ficelles qui nous serrent le poignet. Je suis attaché par le poignet droit à Pierre Lefranc,

de Nantes, qui n'a pas encore 19 ans. Nous sortons dans la cour.

On nous fait monter dans deux camionnettes bâchées qui attendent dans la cour de la prison. Je suis dans la première. Le commandant Philippe est resté seul dans la cellule. Il aura d'autres aventures. Je ne le reverrai que onze mois après, à Trentemoult, après mon retour d'Allemagne.

Les camionnettes sortent de la prison. Nous essayons de voir le trajet suivi par les fentes de la bâche car il nous est interdit de nous retourner. Il y a des soldats armés avec nous. Je reconnais la route de Vannes, Beauséjour, le Chêne Vert où nous tournons à gauche. Je ne sais plus où je suis, mais je reconnaîtrai le chemin plus tard si je m'en tire. Mais comme nous sommes à peu près certains qu'on va nous fusiller, je demande aux camarades de dire leur acte de contrition et je leur donne l'absolution.

Nous nous arrêtons dans une propriété, près d'un château dont j'ignore le nom à ce moment-là. C'est la **Bouvardière**, propriété de la Banque d'Algérie. Nous entrons dans une grande pièce donnant sur le parc par trois grandes portes-fenêtres. Nous avons vu en passant des cercueils qui nous attendent et des soldats en armes qui feront sans doute le peloton d'exécution ...

Dans cette salle, il y a trois tables disposées en fer à cheval, et des bancs. Comme les bancs sont en nombre insuffisant, car nous sommes 35 prisonniers, le premier rang reste debout. On ne défait pas nos liens et je me trouve le premier à gauche au premier rang, après une sorte de classement alphabétique où les P sont pris pour des B, classement auquel les Allemands renoncent vite. Ce qui fait que le premier rang restera seul debout pendant toute la séance. Sur les bancs, les gars se lèvent pour répondre à l'appel de leur nom, puis s'assoient de nouveau après avoir parlé.

(Voir le plan du tribunal)

A partir de ce moment va se dérouler un simulacre de jugement dont tous les actes ont été arrangés à l'avance et dont le résultat est déjà connu. Le ministère public, chargé de l'accusation (un colonel), prend soin de nous en avertir dès notre entrée dans la salle, avant même l'ouverture de la séance, avant que les juges soient là. Il parlera allemand pendant toute la séance, mais là il parle en français : « Vous êtes tous considérés comme des francs-tireurs et cette accusation entraîne la peine de mort. »

S'il est besoin d'ajouter d'autres preuves de préméditation, il y a là les cercueils déjà arrivés ; il y a l'aumônier catholique allemand qui, dès trois heures de l'après-midi, est allé à l'église Sainte-Croix demander au curé, monsieur le chanoine Luneau, une trentaine d'hosties consacrées pour communier des mourants ; il y a la répartition des condamnations à mort qui s'est reproduite plusieurs fois avec les mêmes nombres : 27+3 dont 1 gracié, notamment au Pré-Pigeon d'Angers. L'intervention en ma faveur près de la kommandantur dont a fait état monsieur le chanoine Guiho, vicaire général, est arrivée beaucoup trop tard et n'a probablement rien changé à ce qui était décidé. Moi, j'ai personnellement une autre opinion sur mon sort, opinion que j'exposerai plus loin.

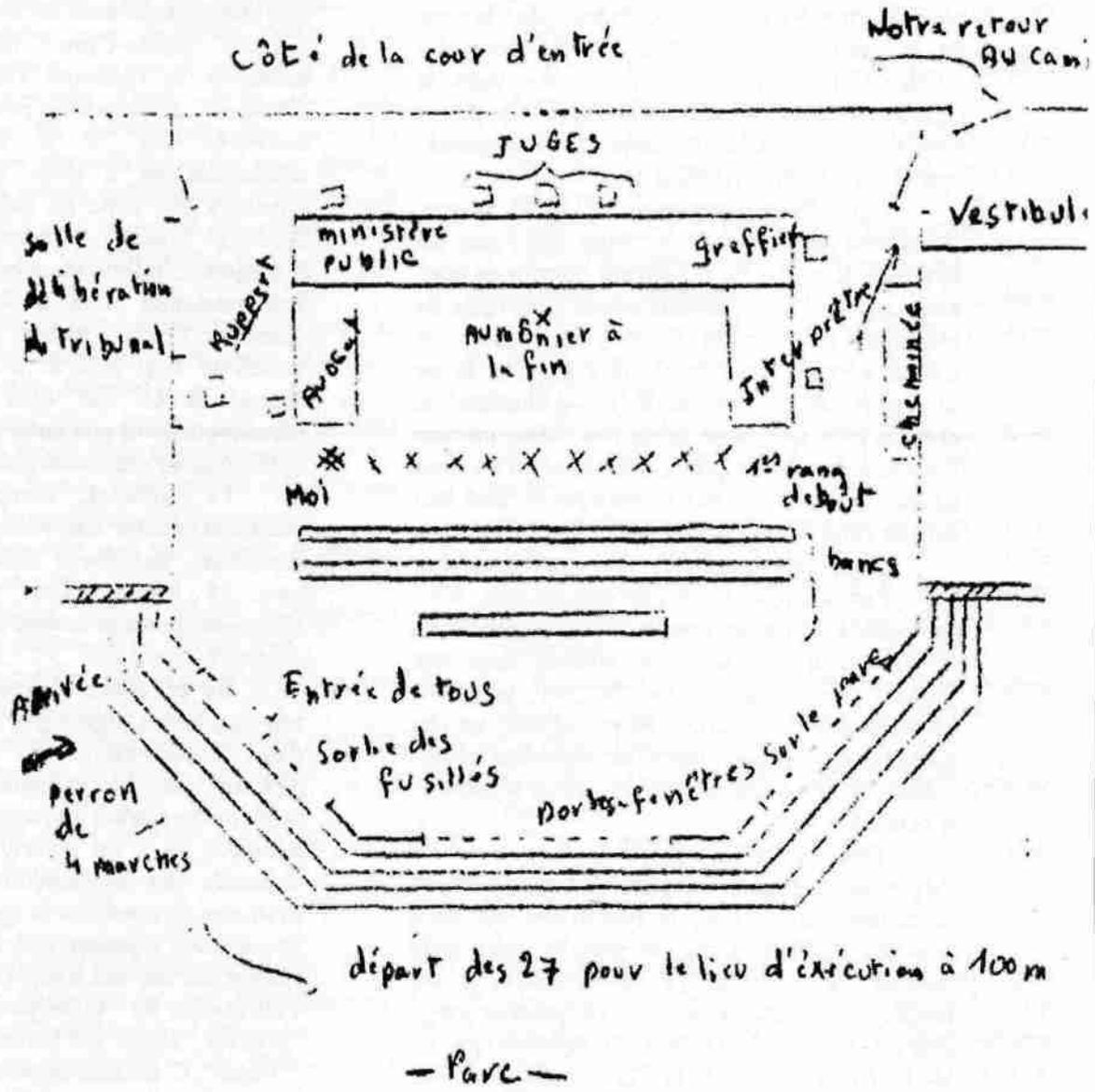
Le tribunal, composé d'un colonel-président (doktor Hanschmann) et de deux juges assesseurs, également officiers, fait son entrée vers 18 heures. Tous prêtent serment en allemand, la main tendue sur un livre, avant de s'asseoir.

Le président lit ensuite en allemand les interrogatoires signés par chacun d'entre nous dans l'après-midi. Il procède par ordre alphabétique. Le capitaine interprète placé à notre droite traduit en français au fur à mesure et demande si c'est exact. A quelques-uns, il demande des explications ou des précisions. Pour moi, je confirme ce que j'ai dit à Ruppert et le président n'insiste pas. Petite discussion avec l'interprète sur ma traduction du mot " vicaire ", l'allemand ne prévoyant qu'un seul mot, " Pfarrer ", qui se traduit habituellement par " Curé ". C'est sans importance.

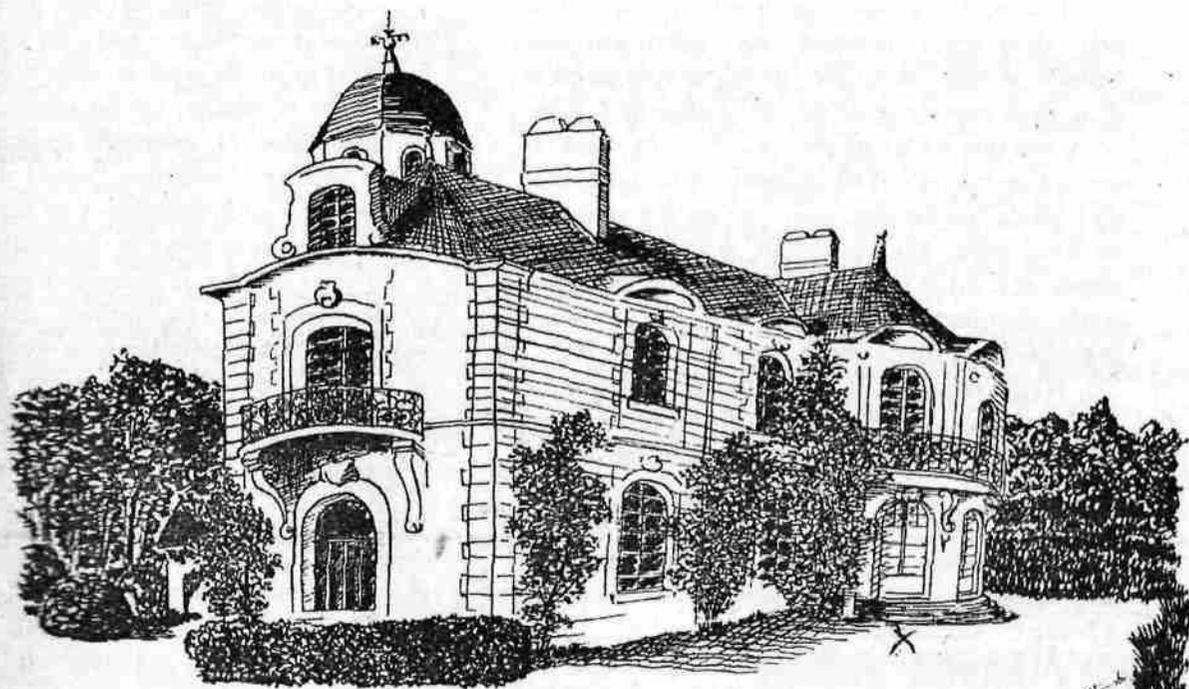
J'ai souvenir de l'interrogatoire de Henri Jouneau, instituteur libre à l'école Saint-Michel de Nort-Sur-Erdre, qui n'a pas tout à fait 20 ans. Il revendique nettement le général de Gaulle pour son chef et dit son regret de n'avoir pu rejoindre les Forces Françaises Combattantes débarquées en Normandie au début du mois. Il épate le tribunal par son cran.

Après les interrogatoires, c'est le réquisitoire du ministère public, puis la plaidoirie de l'avocat, le tout en allemand.

Le ministère public conclut en français comme à notre arrivée : « Vous êtes tous également convaincus d'être des francs-tireurs ou complices des francs-tireurs, c'est pourquoi je requiers également contre vous tous la peine de mort. »

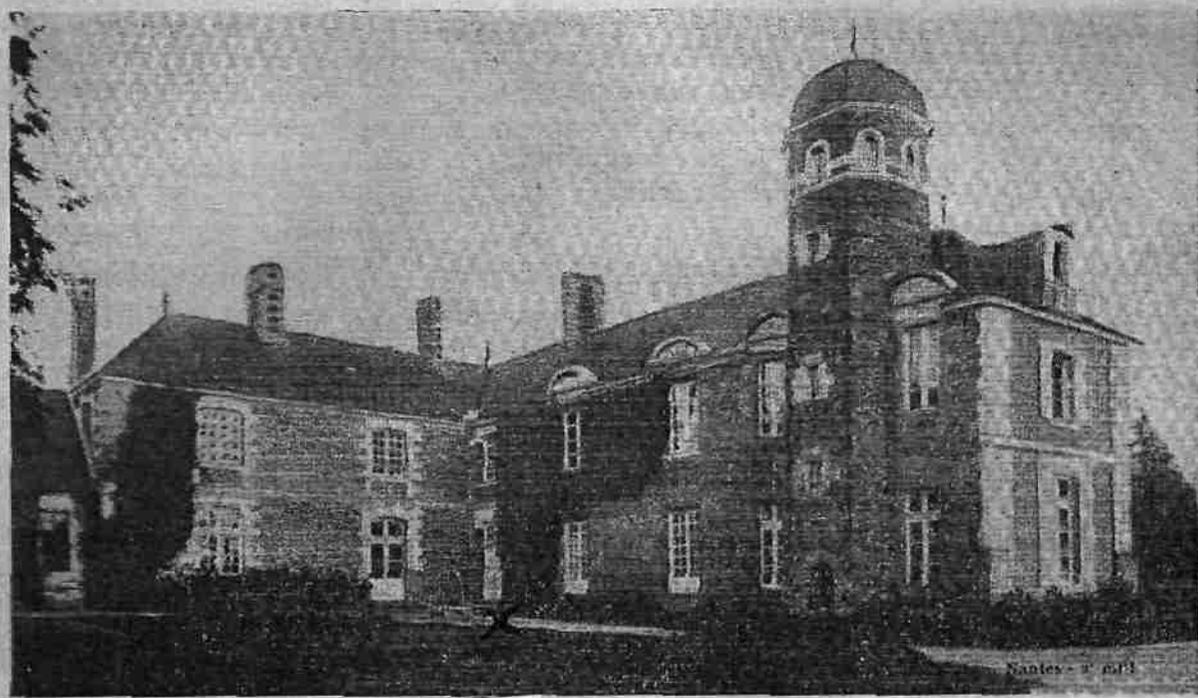


Plan de la salle de tribunal de la 518<sup>ème</sup> kommandantur  
 au château de la Bouvardière



Façade sur le parc : les portes-fenêtres en rotonde au rez-de-chaussée sont celles de la salle d'audience : les XXVII condamnés à mort sont sortis, à 22 heures 50, par celle de gauche. X

**LE CHATEAU DE LA BOUVARDIÈRE (commune de Saint-Herblain)**



Façade sur la cour d'honneur

(X) porte par laquelle les huit prisonniers sont sortis après le départ des gars pour l'exécution  
(Cliché Chapeau - Nantes)

L'avocat allemand, qui n'est que caporal, a pris des notes pendant les interrogatoires. Comme je suis debout près de lui, je vois ce qu'il écrit, mais comme je ne sais pas l'allemand, je ne peux lire que les noms propres. A ce moment, il me fait un clin d'œil en cachette en m'indiquant, du bout de son crayon, mon nom qu'il a souligné de deux traits, ainsi que deux autres noms. Les autres, et c'est le plus grand nombre, n'ont aucun signe. Je comprendrai l'explication de ces signes seulement au prononcé de la sentence

Ni le réquisitoire, ni la plaidoirie ne nous sont traduits, ni la déposition d'une demi-heure faite par Ruppert qui est venu en cours d'audience s'asseoir derrière l'avocat.

A ce moment, quand Ruppert se tait, le tribunal se retire, soi-disant pour délibérer. Cette suspension d'audience dure trois quarts d'heure !... Comédie !...

A la reprise d'audience, le président lit quelque chose en allemand, puis il prononce les sentences en français :

*« Sont condamnés à mort, avec sentence immédiatement exécutoire, et confiscation des biens au profit du fisc : Pety Jean, Babonneau Joseph, Bivaud Joseph, Colard Joseph, Corgnet Lucien, Durand Georges, Gabaret Alcide, Garçon Jean, Gicquiaud Armand, Gougeon Cyprien, Hollner Roger, Houguet Marcel, Jouneau Henri, Lanen Robert, Laurent Georges, Lefranc Pierre, Leho Louis, Macault Henri, Moreau Henri, Picard Charles, Pouty Jean, Ragot André, Retière Joseph, Richard Henri, Rigolet Jean, Templé Alexandre et Tiger Paul. »*

*« Sont condamnés à mort avec exécution soumise à l'assentiment du ministre français de Paris (sic) : Legendre Marcel, Ploquin Henri et Templé Jean. »*

*« Sont ajournés pour supplément d'enquête : Sauderais, Fourny, Taras, Tattevin et Valotaire. »* (Ces derniers étaient étrangers au maquis et ne se trouvaient pas sur la fameuse liste des effectifs trouvée au P.C. des Brées)

A la lecture de la sentence, il n'y a pas un geste, pas un cri, pas une parole chez les prisonniers : on s'y attendait. Pour moi, à l'énoncé de mon nom, je ressens un petit pincement de cœur, mais c'est très bref. Je crois que tous les camarades, comme moi d'ailleurs, ne réalisaient pas complètement ce que signifiait cette phrase : *« Vous êtes condamnés à mort. »* Et puis, suivant la formule, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir...

Ce calme surprend les Allemands et le président demande si quelqu'un a quelque chose à ajouter avant de lever la séance. Aussitôt, il y a un peu de brouhaha, car plusieurs veulent parler en même temps. L'interprète réclame le silence et le président recommence l'appel des noms dans l'ordre de l'interrogatoire. Les réponses varient peu et peuvent se résumer dans cette phrase : *« Je n'ai rien à ajouter, je maintiens mes déclarations et je demande un prêtre catholique pour mourir »*. Dès la deuxième ou troisième réponse, le président déclare qu'un prêtre est prévenu et qu'il viendra. Aux autres réponses identiques, il hausse les épaules. Visiblement, il est ennuyé de voir la séance se prolonger, car il est déjà 22 heures. Il y a plus de quatre heures que la séance dure. Il a d'ailleurs montré son impatience en rappelant violemment à l'ordre l'interprète qui nous laissait trop longuement nous expliquer. Il a hâte d'en finir avec ces maquisards détestés, ces terroristes !...

La séance est enfin levée et un autre officier allemand entre dans la salle. Il se place au milieu, devant la table du tribunal, et nous dit : *« Je suis prêtre catholique. Je ne peux pas vous confesser individuellement. Je vais vous donner une absolution générale. Faites un acte de regret de vos péchés. »*

Pendant que nous récitons tous à haute voix l'acte de contrition, il revêt l'étole violette et nous donne l'absolution, puis il ajoute : *« J'ai apporté le Saint-Sacrement et je puis vous donner la communion »*. Il me fait signe et je récite en latin le Confiteor que les autres récitent en même temps, en latin ou en français, à haute voix. L'aumônier a mis l'étole blanche et tire la custode contenant les hosties d'un petit sac de cuir posé sur la table *Misereatur... Indulgentiam...* etc... et c'est la communion en viatique. L'aumônier commence à sa gauche et finit le premier rang par moi. Nous sommes à genoux. Sans nous relever, nous avançons un peu pour qu'il communie le second rang, et ainsi de suite. Tous sans exception, même "les ajournés", communient. Puis l'aumônier s'en va. Nous lui disons bien haut : *« Merci monsieur l'aumônier. »* Il est 22 heures 30.

Ensuite on nous détache. Nous en profitons pour nous embrasser et nous faire nos adieux. Il y a quelques larmes. J'encourage les gars de mon mieux, c'est d'ailleurs facile car ils sont très courageux devant la mort. Ils me parlent de leurs familles et me demandent de prier pour eux.

Plusieurs me remettent quelques objets échappés à la fouille, une médaille, une pièce de monnaie, un bout de crayon, que sais-je ... « Monsieur l'abbé, vous donnerez ça à maman... Vous donnerez ça à ma fiancée... etc. » Je réponds : « Mes pauvres gars, je suis aussi condamné à mort et je ne suis pas sûr de m'en tirer. Aujourd'hui c'est vous. Demain, ce sera peut-être mon tour. » - « Non, monsieur l'abbé. Nous on va au ciel. Nous allons prier pour vous et vous ne serez pas fusillé. » ... Combien de fois, durant mes longues heures de solitude en cellule, j'ai pensé à cette parole dite avec tant de force !... Nous croyons à la Communion des Saints et à la réversibilité des mérites : c'est pourquoi je pense que ce sont leurs prières au ciel qui m'ont obtenu d'échapper au poteau d'exécution.

Je les ai tous embrassés et maintenant on nous sépare. Les 27 victimes sont attachées deux par deux. Jean Rigolet, le dernier, est attaché seul. Les huit, dont je suis, qui ne sont pas de l'exécution sont massés à l'autre bout de la salle, derrière la table du tribunal.

C'est alors que Lucien Corgnet, âgé de 26 ans, fondateur et chef, sous le nom de "Richelieu", du maquis de Fay-de-Bretagne, a cette parole magnifique : « Les gars, nous allons chanter la Marseillaise pour montrer que nous sommes Français, mais pas trop fort, pour que ça n'ait pas l'air d'une provocation ». Et il entonne la Marseillaise dans la salle au moment où on leur donne l'ordre de sortir. Tous reprennent le chant en chœur et sortent dans le parc. Il fait nuit. Les soldats ont allumé des lampes-tempête. Il pleut. Il est 22h50.

Nous sortons nous aussi du côté de la cour d'entrée et nous rejoignons la camionnette où nous montons. Dix minutes après, nous entendons une salve : ce sont les premiers qui tombent sous les balles allemandes, à 100 mètres de nous, dans le parc. Nous tombons à genoux et nous récitons le chapelet. Jean Templé pleure, car son frère Alexandre est parmi les victimes. J'entends ainsi sept salves, de 23h. à 23h43», et quelques coups de grâce. Ils ont été fusillés par séries de quatre, et non pas abattus à la mitrailleuse comme on l'a dit.

Aussitôt l'exécution, les soldats reviennent en riant et nous attachent. Je suis lié à Jean Templé et à Marcel Legendre. Les cinq autres sont attachés à une deuxième corde. La camionnette démarre. Je revois la route de Vannes luisante de pluie dans la lumière des phares, puis le boulevard Meunier-de-Querlon,

puis nous arrivons, toujours silencieux, à la prison Lafayette.

Après quelques instants d'attente, on nous fait entrer au greffe pour refaire toutes les formalités d'écrou, car nous sommes déjà rayés de la liste des vivants. Une pendule nous indique qu'il est minuit. Le greffier de service ne comptait plus sur notre retour. Il est réellement ennuyé ; le pauvre homme ! et il baille à cause de son sommeil interrompu.

Dans la cellule où l'on nous enferme tous les huit après nous avoir déliés, nous dormons quand même !...

**A LA CHAUVINIÈRE**  
**LE SACRIFICE**  
**des héros de SAFFRÉ**  
**est à nouveau**  
**magnifié**

Un émouvant hommage a été rendu, samedi, à la mémoire des 27 héros de la Résistance du maquis de Saffré, tombés sous les balles ennemies, à la Bouvardière. A l'issue d'une messe célébrée à N.-D. du Pont-du-Cens, le cortège, précédé des porteurs de gerbes et d'un détachement du 32<sup>e</sup> d'infanterie ; de MM. Vincent, préfet ; Gosselin, adjoint au maire ; le colonel Tony Albord, commandant la subdivision ; les capitaines Erard, Glagean et Gumbal ; MM. Noblet, Tardiveau, Morillon, Marionneau, Coché, Eraud, Gounard ; MM. Constant, Morice, Gautier, ces trois derniers représentant le C.D.L., se rendit au cimetière de la Chauvinière, où reposent les corps des 27 martyrs. Des mains pieuses déposèrent des fleurs sur les tertres, puis l'abbé Floquin, seul survivant du maquis de Saffré, évoqua l'admirable sacrifice des héros de ce maquis. Après lui, M. Gonnord, au nom du commandant Yacco et M. Vincent, prononcèrent des allocutions, rappelant le message de foi en les destinées de la Patrie que laissèrent ceux qui tombèrent sous les balles allemandes.

## 27 MAQUISARDS condamnés à mort et exécutés

Dans les derniers jours de Juin, des jeunes Français qui s'étaient groupés dans un camp du maquis près de SAFFRÉ en Loire-Inférieure et qui entretenaient des rapports avec les Anglo-Américains ont été arrêtés à la suite de combats.

30 d'entre eux ont été condamnés à mort par un tribunal de guerre pour avoir déployé une activité de Francs-Tireurs et 27 ont été immédiatement passés par les armes !

Les autres détenus seront susceptibles d'être très sévèrement punis.

## *Jeunes Français, prenez garde :*

Les lois internationales prescrivent : « Les Francs-Tireurs ne sont pas considérés comme des soldats d'une troupe régulière, l'arrestation de ceux-ci entraîne pour eux le peloton d'exécution. »

Les Anglo-Américains se moquent du sort des Francs-Tireurs et de celui de la France. Tous ces Jeunes Français ne sont que des instruments destinés à ménager le sang des fils d'Albion et à sauvegarder les intérêts de la puissance judeo-maçonnique.

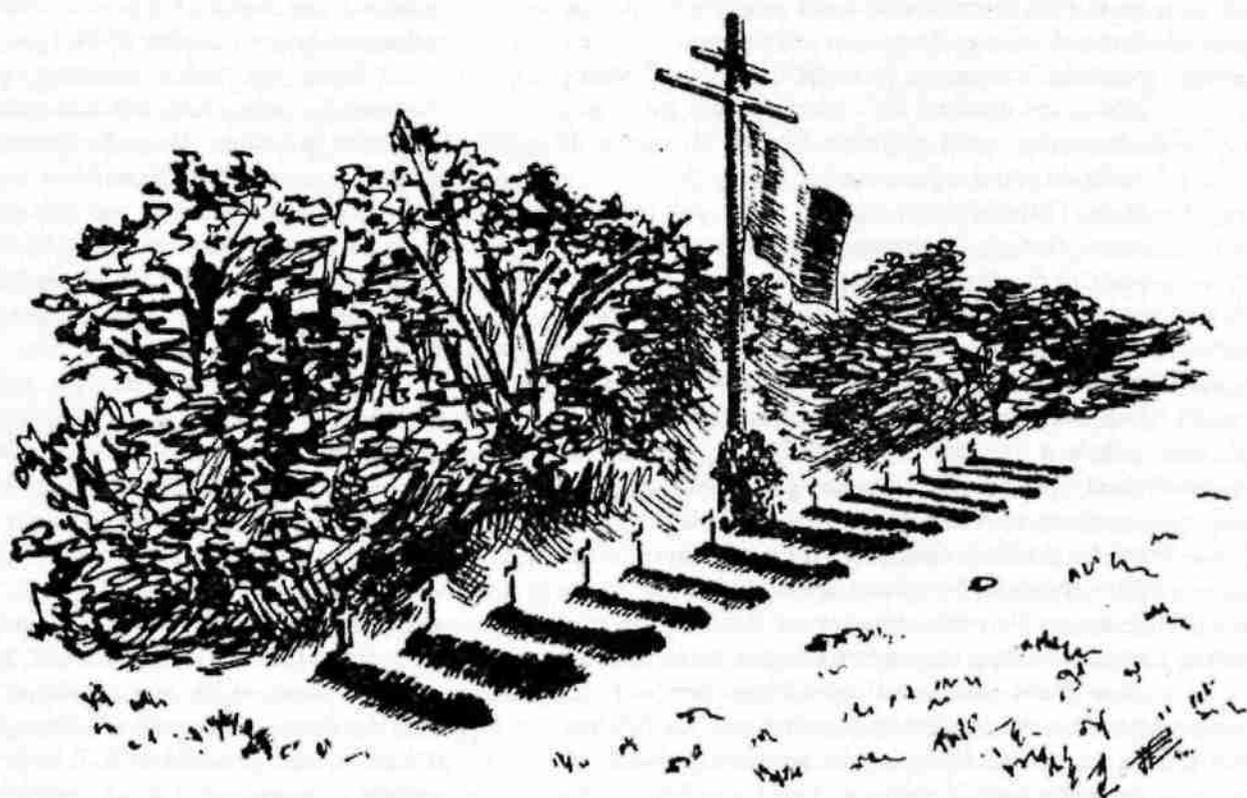
Les Anglo-Américains doivent, en effet, perdre la guerre.

La France, elle, veut vivre, vivre avec l'Europe Nouvelle.

**JEUNES FRANÇAIS** suivez l'appel du Maréchal qui vous dicte votre devoir, travaillez à ses côtés pour le relèvement de notre pays !



La butte tragique de la Bouvardière  
où furent fusillés les XXVII, le 29 juin 1944



Les treize tués ou massacrés au maquis de Saffré  
(Cérémonie du 27 août 1944)

## V - LA PRISON LAFAYETTE

Le lendemain qui est un vendredi, le règlement prévoit le lavage à grande eau des cellules. Nous lavons donc notre cellule, mais, quand c'est terminé, on me fait sortir ainsi que Jean Templé et Marcel Legendre, les trois condamnés à mort en sursis. Dans le couloir, on nous enchaîne différemment, autre preuve que notre sort définitif était bien fixé dès le début : Jean Templé et Marcel Legendre ont les fers aux pieds, moi j'ai les mains dans une paire de menottes. Ainsi enchaînés, on nous emmène tous les trois à la cellule 18 du rez-de-chaussée.

Dans cette cellule, il y a deux tabourets de bois, carrés, qui nous serviront tour à tour de chaises et de table, car il n'y a pas de table. Il y a aussi deux paillasses sur le sol cimenté !... Dans le coin à droite en entrant, il y a la vaisselle, c'est-à-dire une grande cuvette émaillée et deux plats creux dépareillés, puis trois assiettes creuses en faïence, trois cuillers en bois, deux quarts en fer et un pot à confiture en verre, une cruche en grès pour l'eau de toilette et de boisson. De l'autre côté, il y a un tout petit seau hygiénique mangé de rouille avec un couvercle en bois. Cet ensemble n'est pas très riche : on verra à s'organiser un peu mieux si c'est possible. Car nous pensons bien que l'avance alliée, qui descend du Cotentin après avoir pris Cherbourg, nous délivrera bientôt ici même. Il suffit de prendre patience !...

Notre première distraction est de lire les inscriptions qui se trouvent sur les murs et sur la porte. Les plus anciennes sont celles de tous les repris de justice, piliers de prison et gibiers de bague qui occupaient leurs loisirs à graver leur identité et le nombre de moissons d'années de leur condamnation. Nous constatons que notre cellule a été bien fréquentée !... Il y a, sur les murs, quelques dessins des prisonniers de droit commun représentant des "mecs de leur milieu" ou des femmes nues dans des poses suggestives. Jean Templé les gratte avec la boucle de sa ceinture. J'en fais autant avec la chaîne de mes menottes. Puis nous continuons notre lecture. Le plus grand nombre d'inscriptions provient des hommes et des femmes arrêtés par les Boches. Je ne me souviens plus des noms et des adresses des personnes à prévenir. Toute une famille des Deux-Sèvres, quatre hommes, tous condamnés à mort pour espionnage, a compté ses derniers

jours sur le mur. L'un d'eux a écrit de longs adieux désespérés à sa fiancée.

Ce n'est pas pour nous donner de la gaieté !... Il y a aussi des actes de foi et de confiance en la Providence, des invocations : Bon Saint-Joseph, protégez-nous - Cœur Sacré de Jésus, soyez notre secours...etc. Il y a aussi des croix, et Jean Templé en retrace une en l'agrandissant. Je l'achève en lui donnant une forme bien régulière et Jean Templé ajoute l'inscription : Sacré-Cœur de Jésus, protégez-nous.

Les autres inscriptions sont patriotiques : Mort aux Boches ... Vive de Gaulle ... Vive les Anglais, etc... Il y a aussi un calendrier, gravé avec une pointe, qui va jusqu'à la fin du mois d'août. Nous pensons que ce sera amplement suffisant pour nous, et ce sera vrai, mais hélas ! pas suivant ce que nous avions espéré.

Il y a encore des avis concernant les menus ou le service intérieur de la prison : les jours de visite et de colis, les jours de barbe et de cheveux, les jours de battage des couvertures, les jours de lavage des cellules, etc... Nous y ajoutons nos noms et adresses avec la date de notre arrestation : 28 juin 1944.

Dans les jours suivants, peut-être le lendemain, un sous-officier boche vient inspecter la cellule. Il tombe en arrêt devant la croix gravée par Jean Templé et nous demande qui a fait cela. On lui répond que ça y était déjà et on lui montre les murs couverts d'inscriptions et les croix qui existent par ci par là. Il n'insiste pas, mais ne paraît pas convaincu de notre sincérité.

Un de nos gardiens que nous appelons "Bouboule" paraît plus sympathique. Nous lui demandons une plus grande tinette pour nous trois et il nous autorise à changer la nôtre avec celle de la cellule voisine, où il n'y a personne. Nous avons donc maintenant une belle **poubelle**, à couvercle fermant juste, qui ne laissera pas passer trop de parfum, et qui sera suffisante pour nous trois. Comme le gardien est "bien tourné", nous lui demandons une troisième paillasse et une troisième couverture. Il nous répond qu'il n'a rien, mais, le lendemain, il nous apporte une grande couverture qui nous rendra bien service, car les nuits sont froides pour un début juillet. Nous ne verrons jamais la troisième paillasse.

Pour le coucher, nous plaçons les deux paillasses, accolées par leur plus long côté, parallèlement au mur du fond, sous la fenêtre.

Nous couchons la tête au mur sur une paillasse et le derrière sur l'autre paillasse. La grande couverture isole nos pieds du sol et se rabat dessus pour les couvrir. Les deux autres couvertures, les plus petites, servent à nous couvrir le reste du corps : Jean Templé a la plus petite, et l'autre sert pour Marcel Legendre et moi. Je couche au milieu avec mes chaussures pour oreiller. Jean est à droite, Marcel est à gauche. Leurs chaussures, enveloppées dans leur paletot, leur servent aussi d'oreiller.

Ca va comme ça : nous avons toujours bien dormi, sans puces ni autres bestioles désagréables. Nous avons même dormi presque chaque jour après le repas du midi, malgré la défense qui nous en était faite.

Une fois installés, nous avons organisé notre petite vie en attendant les événements. Après notre réveil, nous prenons nos chaussures, car pour le reste des vêtements, nous ne pouvons pas les quitter avec nos chaînes que nous gardons jours et nuits. Les camarades pourraient se mettre le torse nu pour la toilette, mais ne le font pas, car nous n'avons pas de savon et pas de serviette. Donc, pas de toilette. Jean Templé a trouvé un morceau de peigne échappé à la fouille. Il ne peut pas s'en servir à cause de sa chevelure très frisée et trop emmêlée. Je suis donc le seul à me coiffer et, tous les trois, nous sommes bientôt couverts de crasse.

Après le lever, nous rangeons les paillasses et les couvertures et nous nous tenons prêts pour l'arrivée du gardien qui ouvre la cellule. Aussitôt, Jean sort pour vider la poubelle-seau hygiénique, Marcel prend la cruche à eau et va la remplir, moi je prends un balai dans le couloir et je balaie la cellule, sauf le vendredi où nous devons faire le lavage à grande eau. C'est à cause de mes menottes que je reste au balayage, tandis que Jean et Marcel changent chaque jour de fonction pour la cruche et la tinette.

Après le balayage arrive le "jus". On reçoit en même temps la ration de pain pour la journée, environ 400 grammes. On mange, puis on fait la prière du matin en commun. Dans le courant de la matinée, récitation d'un premier chapelet sur les treize maillons de la chaîne de mes menottes, assis sur les paillasses pliées ou sur les tabourets.

Vers midi, déjeuner : soupe liquide, un plat de légumes ou de pâtes (avec de petits morceaux de viande en plus le mardi et le jeudi), un dessert fourni par le Secours national, et un quart de

bière, fourni également par le Secours national. Aussitôt la vaisselle lavée, nous disons, à genoux, un deuxième chapelet, puis nous faisons la sieste, bien que ce soit interdit.

Le reste de l'après-midi se passe en causeries jusqu'au souper qui ressemble au déjeuner, moins la bière et la viande, et quelquefois sans dessert.

Après le souper, troisième chapelet, assis, puis nous écoutons les chants et les conversations qui s'entendent, par la fenêtre, d'une cellule à l'autre. C'est parfois amusant, pas toujours édifiant, et les nouvelles extérieures sont très rares. Puis, quand nous sommes lassés, nous faisons notre lit en étalant les paillasses et les couvertures, nous faisons la prière du soir et nous nous couchons.

Une fois la semaine, un gardien vient visiter la cellule. Une fois la semaine également, nous sortons dans la cour pour nous faire raser. Je demande qu'on me coupe les cheveux, qui sont longs, mais en vain. Ca ne m'arrivera qu'à Rheinbach, en Rhénanie, au début de septembre : je pouvais presque faire des tresses.

Un jour, je ne sais plus pourquoi, Jean Templé est puni par un gardien qui le force à parcourir le couloir accroupi, en sautant, les mains tenant les jambes (saut de grenouille). C'est très fatigant, d'autant plus qu'il a les fers aux pieds, c'est-à-dire une chaîne longue de 50 centimètres reliant deux anneaux fixés aux chevilles. Marcel Legendre a aussi une chaîne semblable.

Le mercredi 5 juillet, un prisonnier belge qui sert la soupe me passe un crayon et un bout de papier par le trou du "judas". Il doit être libéré le lendemain et se charge de prévenir ma famille. J'écris donc sur le bout de papier le message suivant : *« Mon cher Papa. – Arrêté le 28 juin à Saffré – Prisonnier à Lafayette – Pas mal traité – Bon moral – Bien nourri – Prévenir madame Legendre, avenue des Vesprées, Vieux-Doulon, que son fils Marcel est avec moi en bonne santé, ainsi que Jacques Gille – Prévenir Mr A. Templé, la Meilleraye-de-Bretagne, que son fils Alexandre a été fusillé le jeudi 29 juin à la tombée de la nuit et que son fils Jean est ici avec moi en bonne santé – Ne pas chercher à nous voir – Sommes au secret – Glajean arrêté et parti à Paris. Je t'embrasse. – Henri (1) »*

Le prisonnier belge, libéré le lendemain, remettra fidèlement ce papier à mon père, à son bureau, rue Appert, à Nantes. Ce sera la seule fois, durant toute ma captivité, que je réussirai à écrire à ma famille.

Mon cher Papa - traité le 23 Juin  
 à Saffré - Prison de Lafayette  
 Pas mal traité - moral. Bien  
 Prévoine M. - nouveau  
 des Vespées, - avec  
 fils Marcel est - en bonne  
 sante, -  
 Gille. - Prévoine M. -  
 de Mailperaye - que son fils  
 Alexandre a été - le jeudi 23 Juin  
 à la tombée de la nuit et que son fils  
 Jean est ici avec moi, en bonne sante.  
 Ne pas - à nous voir -  
 Sommes au - Glajean arrêté et  
 parti à Paris. - au bras.

- (1) Ce papier, que mon père a conservé et que j'ai encore, demande des précisions : 1° Jacques Gille était un camarade de Marcel Legendre, détenu dans une cellule voisine de la nôtre.- 2° Je croyais que Glajean (le commandant "Philippe") était parti à Paris, mais c'était faux : on l'avait emmené à la prison du Pré-Pigeon à Angers. Il a réussi à s'évader au cours de son transfert en Allemagne

Le mercredi 12 juillet, deux gardiens apportent une valise pour Marcel Legendre. C'est sa mère, avertie par mes parents comme je l'avais indiqué, qui, contrairement à mon avis, a cherché à voir son fils. On ne l'a pas laissé entrer, mais on a accepté la valise. Devant nous, les gardiens l'ouvrent et en examinent le contenu : linge, pain, victuailles. Ils fendent le pain pour voir s'il n'y a rien de caché à l'intérieur. Ils remettent le tout, sans rien prélever. Séance tenante, Marcel change son tricot bleu et blanc de marin (il faisait partie de la Marine nationale) et passe une chemise propre. A cause de ses fers aux pieds, il ne peut pas changer de caleçon. Les gardiens emportent le tricot et le mouchoir sales dans la valise. Marcel partage gentiment ses provisions avec Jean et moi. Nos repas de ce mercredi sont donc bien améliorés. Il en est de même le lendemain jeudi.

Le jeudi 13 juillet, après déjeuner, nous faisons la sieste habituelle après le chapelet. Vers trois heures, j'entends un gardien à la porte. Vite, je réveille les deux gars qui n'ont que le temps de s'asseoir sur leurs paillasses. Le gardien, un sous-officier nommé Fritz, interroge : « *Schlaffen ?* » ce qui veut dire à peu près : « *Vous dormez ?* » Puis il fait signe aux deux gars de prendre leurs couvertures, puis leurs assiettes et quarts, et les provisions et le linge de Marcel. Nous ne disons pas un mot. Marcel me laisse deux ou trois prunes et une saucisse avec un morceau de pain. Ils me laissent la plus grande couverture et sortent avec le gardien en disant « *au revoir* ». J'écoute leurs pas dans le couloir. Ils sont conduits vers la gauche, trois ou quatre cellules plus loin, soit 15, 14 ou 13. J'entends la porte se refermer. Je plie les deux paillasses et je dis mon chapelet pour nous trois, ne sachant pas ce qui va advenir.

Une demi-heure plus tard environ, j'entends des pas dans le couloir et, devant ma cellule, j'entends Jean Templé et Marcel Legendre qui disent à haute voix, l'un après l'autre : « *Au revoir, monsieur l'abbé !* » Ils ont parlé d'une voix très calme. Je crie à travers la porte « *Au revoir, les gars !* » et je me demande où on les emmène quand, dix minutes plus tard, j'entends un coup de revolver, puis un deuxième, tirés probablement dans une cour de la prison, plutôt que dans un couloir. J'ai idée qu'on a abattu les deux gars, mais je n'ose y croire... Je prie...

Quelques instants avant la soupe, un gardien rentre. Il me remet le reste des provisions que Marcel a emportées en me disant : « *Pour*

*vous. Camarades plus besoin* ». Je cherche à avoir des explications : « *Camarades partis ?... Où partis ?* » Geste évasif du gardien qui ne comprend pas ou ne veut pas répondre. J'insiste : « *Partis Allemagne ?* » Il me fait non de la tête. Je fais le geste de mettre quelqu'un en joue en disant : « *Kapout ?* » Il fait un geste vague qui en laisse long à penser et il repart. Toute la soirée, je n'ose pas croire à la mort de mes deux amis, mais le lendemain, un autre gardien me rapporte le linge propre que Marcel avait reçu le mercredi. Celui-là sait un peu de français et, à ma question : « *Camarades partis Allemagne ?* »

I Il répond nettement non.

Je demande : « *Camarades fusillés ?* » Il me regarde longuement, puis il hausse les épaules et les bras en tournant la tête, d'un air de pitié infiniment triste. J'ai compris que les deux coups de feu entendus la veille étaient bien ceux qui avaient tués mes deux petits gars...

A mon retour d'Allemagne, j'ai su qu'ils avaient été tués d'une balle à la temple et enterrés par les Boches dans une allée du cimetière de Saint-Herblain, bien nivelée ensuite, sous la mention : Allemands inconnus !... L'avance alliée a permis au gardien d'identifier les corps dès le mois d'août suivant.

Le vendredi 14 juillet, jour de lavage de la cellule, le gardien la fait laver par un autre prisonnier et je n'ai qu'à regarder. Il enlève la paillasse et un tabouret. Je reste donc avec une paillasse, une couverture, un tabouret, deux plats, une assiette, une cuiller en bois et un quart. A midi, pendant que le gardien a le dos tourné, j'ai deux rations de viande, deux rations de fromage blanc. Le lendemain, jour de ma fête, la saint Henri, j'ai trois quarts de bière. Le prisonnier qui me sert est vraiment très chic avec moi, mais il ne dit pas un mot. Je ne sais même pas s'il est Français ou étranger.

La semaine suivante, le médecin militaire allemand vient voir si j'ai des poux ou des maladies vénériennes. J'en conclus que je suis du prochain départ pour l'Allemagne, ce qui me rassure au sujet de ma condamnation à mort, mais cependant ça ne me sourit guère, car j'avais espéré que l'avancée alliée nous empêcherait de quitter Nantes.

Je réussis à lier conversation par la fenêtre de ma cellule - sans nous voir - avec l'organiste de La Baule, nommé Pichon, qui se trouve dans une cellule voisine avec un marin-pêcheur de Concarneau nommé Codan ; cela me fait une distraction. Autrement, je réussis par hasard à

glisser un mot à des prisonniers que je croisais le matin quand je vais dans la cour vider la tinette. C'est ainsi que je parle au colonel Vitrat, de Blain, mort depuis en Allemagne. J'échange quelques mots avec l'oncle d'un séminariste de Bouvron, de Saint-Etienne-de-Montluc, arrêté pour avoir aidé des aviateurs alliés qui ont précisément été dirigés sur le maquis de Saffré. Mais il ne faut pas que nos gardiens s'aperçoivent de ces causeries, sous peine de punitions diverses. La fameuse Rosa, déjà rencontrée lors de mon arrivée à la prison, est souvent aussi dans notre quartier, bien que chargée seulement des femmes. Elle vient voir ostensiblement son "ami Fritz", le unteroffizier, notre gardien, et lui rapporte tout ce qu'elle voit, ce qui vaut à quelques prisonniers des brimades et des vexations.

Enfin, le vendredi 21 juillet, un gardien vient dès le matin, après le jus, voir quels sont les objets qui me restent. Il fait l'inventaire du linge de Marcel qui m'a été rapporté et me demande ce que je conserve. Je garde deux serviettes et un mouchoir. Je garde aussi les mouchoirs et autres objets qui m'ont été confiés, à la Bouvardière, par les camarades qui me faisaient leurs adieux avant la fusillade. Le reste est emmené par le gardien. Un peu plus tard, il m'apporte du pain et des conserves. Je comprends que je vais quitter la prison sans tarder, mais impossible de savoir pour quelle destination.

Après le repas de midi, servi à l'heure habituelle, un gardien vient me chercher et m'enlève mes menottes **que j'ai conservées jour et nuit pendant vingt deux jours**, puis il m'emmène dans un couloir où se trouvent déjà d'autres prisonniers que je ne connais pas. Pas un du maquis. Portant chacun son petit paquet, nous allons tous au greffe où certains se font voler leur tabac et leurs provisions de route par monsieur Nicolas, chef des gardiens de prison allemands.

Je n'ai jamais vu ce monsieur Nicolas, mais ceux qui m'entourent le connaissent et me disent

qu'il est Lorrain et qu'il était percepteur en Meurthe-et-Moselle avant la guerre. Ce n'est pas tout à fait exact. S'il est bien né en Lorraine, c'était avant la guerre 14-18, et il a toujours gardé la nationalité allemande, ce qui ne justifie pas sa brutalité envers les prisonniers français.

Après ces petites formalités, si profitables pour le gardien-chef, on fait l'appel. Je suis appelé le deuxième et aussitôt réuni au premier, dont je ne me rappelle plus le nom, par une paire de menottes fixée à mon poignet droit et à son poignet gauche. Il n'y a pas de chaîne, mais seulement une maille entre les deux bracelets. Derrière, vient Daguin, plus âgé que nous, Nantais, d'une profession non précisée, qui est enchaîné à Oscar Olléry, un Alsacien qui nous servira d'interprète. Puis vient Pichon, l'organiste de la Baule, avec un chauffeur d'autos parisien, René Linès. Ensuite deux jeunes, Robert Beauseigneur et Yvon Le Ludec. Les sept autres prisonniers ne sont pas enchaînés, faute de menottes, ou pour toute autre raison mystérieuse. Parmi eux se trouvent le marin pêcheur de Concarneau, Codan, déjà cité ; Emile Troffigué, garde-chasse de la Brière, de l'Immaculée de Saint-Nazaire, condamné pour détention d'armes ; Henri Paul, boucher à Saint-Malo-de-Guersac ; et Joseph Crétier, cantinier italien de Pornichet. Je ne sais plus le nom des autres. Nous sommes donc quinze partants au total.

Nous descendons le perron d'entrée et nous nous trouvons dans la cour devant un camion où je monte avec mon camarade. Les autres embarquent ensuite, puis quelques soldats armés de mousquetons ou de mitraillettes. Nous apprenons que nous allons prendre le train à la gare d'Orléans.

Il est à peu près 4 heures 30 ou 5 heures quand nous quittons cette prison Lafayette où je n'avais jamais pensé habiter ...

## VI - LES PRISONS FRANÇAISES

---

### 1- Le départ de Nantes

Notre camionnette arrive à la gare d'Orléans par la grille au-delà de la gare d'Anjou. Nous descendons et sommes conduits à un wagon de marchandises attelé à un train en formation, sur une voie de garage. Dans ce wagon, il y a huit bancs, larges et tout neuf ; qui constituent toute la garniture et l'ameublement. On s'installe : quatre bancs dans un bout du wagon et quatre dans l'autre. Les quatre vasistas, dûment grillagés, sont ouverts, mais l'une des portes à glissières est fermée et enchaînée.

Les quatre feldgendarmes qui doivent nous accompagner occupent la moitié arrière du wagon avec un banc pour chacun ; nous, nous nous entassons à quinze dans l'autre moitié, assis sur les bancs restants. Le wagon, en plein soleil, est surchauffé. Nous avons soif, et notre interprète alsacien, Oscar Olléry, réclame à boire au feldwebel qui nous dit que la Croix-Rouge française va venir. Or, rien ne vient. Le feldwebel va lui-même chercher les dames de la Croix-Rouge, qui se décident enfin à venir nous voir vers 19 heures, pour nous dire qu'elles n'ont ni bière, ni café, ni provisions à nous donner ! C'est la pagaille de l'organisation française ! Devant nos protestations et nos réclamations, elles consentent à nous apporter de l'eau fraîche pour nous désaltérer. **C'est tout ce que nous avons reçu des Français à Nantes.** Même nos gardiens ont trouvé que ces dames de la Croix-Rouge nantaise étaient par trop désinvoltes et trop peu charitables pour des compatriotes.

Ensuite, nous mangeons avec le pain et les conserves donnés à la prison, puis nous nous installons pour dormir. Assis sur les bancs, nous ne sommes guère à l'aise.

La nuit vient. Nous sommes toujours là. Le train s'ébranle seulement à 2 heures du matin, le samedi 22 juillet, en direction de Segré. Je reconnais au passage seulement la gare de Doulon. Nous arrivons à Segré à 7 heures environ.

### 2- A Segré

Nous nous arrêtons avant la gare, et nous restons placés sur voie de garage, en contrebas d'un haut talus, à 7 ou 800 mètres de la gare. Nous profitons de l'arrêt pour aller au W.C., dans le wagon qui nous suit : c'est un wagon-couloir occupé par des requis S.T.O., jeunes gens et jeunes filles mélangés, convoyés par quatre gendarmes français et un feldwebel allemand. Les cabinets sont à l'extrémité proche de notre wagon. Pour y aller, notre feldwebel nous enlève nos menottes et un des feldgendarmes nous accompagne et met son pied à caler la porte pour nous empêcher de la fermer. Il y a une exception pour moi seulement, et je puis m'enfermer. Plus besoin de faire toute la gymnastique nécessitée par mes menottes à la prison Lafayette !

Les employés de la gare viennent nous voir et demandent si nous avons besoin de quelque chose. Il paraît qu'il y a cinq trains immobiles devant nous et que nous ne sommes pas près de repartir. Nos gardiens nous commandent un repas pour le midi au buffet de la gare, repas qui doit être fourni par le Secours national, mais nous recevons tout de suite du pain et du café chaud. A midi, nous avons un repas chaud, abondant, servi dans notre wagon. Le soir aussi.

De plus, le chef des gendarmes français, monsieur Perrochaud, d'Herbignac, qui commande le wagon des requis, s'intéresse à nous et va prévenir la population de Sainte-Gemmes-d'Andigné qui nous apporte du ravitaillement ; vin, cidre, tabac, fruits, pain, etc. Nos gardiens, assez chics, autorisent le tout, sauf le vin, mais les gens ne peuvent approcher eux-mêmes, ni entrer en communication avec nous. C'est le gendarme français qui sert d'intermédiaire, ainsi que les gens du Secours national et de la gare qui essaient de nous favoriser le plus possible. C'est bien mieux qu'à Nantes.

Le lendemain, dimanche 23, le curé de Sainte-Gemmes a dû parler de nous en chaire, car ses paroissiens garnissent le remblai qui nous domine.

Il y a de nouveaux arrivages de ravitaillement quand, tout à coup, une alerte retentit. Aussitôt, tout le monde disparaît, mais pas nous !... Nos gardiens nous enferment sous cadenas dans notre wagon et vont se mettre à l'abri.

Nous crions pour qu'on nous ouvre, mais en vain. Et voici les bombardiers au-dessus de nous. Quelques bombes éclatent et nous secouent, bien qu'elles paraissent un peu éloignées. C'est ensuite un mitraillage soigné et nourri, mais qui ne dure pas très longtemps. Nous sommes couchés au fond du wagon, sous les bancs, ce qui ne fait cependant qu'une protection illusoire, mais nous n'avons pas mieux.

Quand les avions s'éloignent, nous nous relevons et nous regardons par les vasistas. Nos gardiens rappliquent couverts de terre et de ronces et nous avons le plaisir de nous moquer de leur frousse des avions : ils ne se fâchent pas.

Aussitôt, nous voyons arriver le chef de gare, monsieur Lescarmeur, qui accourt à vélo le long de la voie pour nous rassurer sur le résultat du bombardement : quelques dégâts insignifiants dans la ville, deux blessés légers, mais les cinq locomotives transformées en écumoire !... Et ce brave homme conclut que nous ne sommes pas prêts de repartir.

Dans l'après-midi, je me fais rappeler à l'ordre par le feldwebel ? qui m'a vu donner une poignée de main à un employé de gare en revenant des W.C. Il est vexé, et inquiet, de voir combien j'attire l'attention avec la soutane, et le curé de Sainte-Gemmes, qui vient après les vêpres, est impitoyablement refoulé. Seules les mirabelles qu'il nous apporte sont acceptées. Elles étaient délicieuses, vos mirabelles, monsieur le curé !...

La réclame faite à notre sujet porte ses fruits et le dimanche, midi et soir, puis le lundi 24, midi et soir, nous avons **deux** repas chauds. L'un est servi par le buffet de la gare sur l'ordre de nos gardiens, l'autre est servi **en plus** par le Secours national ou les particuliers de Sainte-Gemmes ou de Segré. Nos gardiens, qui vont manger à tour de rôle au buffet de la gare, se plaignent de voir que leur ration est moins abondante que la nôtre et crient au sabotage. Nous les calmons en leur offrant une bouteille d'Anjou sur les deux que le feldwebel a laissé passer avec deux bouteilles de vin ordinaire. C'est assez rigolo de voir que ce sont les prisonniers qui ravitaillent leurs gardiens.

Dans cet après-midi du dimanche, je demande et j'obtiens la permission de chanter des chansons qui nous font passer le temps. Puis Daguin nous fait quelques tours de prestidigitation au grand étonnement de nos Boches : tourniquet, bouchons sous les chapeaux, chasse aux cigarettes ...

Le lundi 24 se passe de la même façon. Nous avons même dessiné un échiquier sur le banc et je joue aux échecs avec Daguin. Nos pièces et nos pions ne sont que des bouts de papier où sont inscrites les indications nécessaires.

Le soir, après souper, nous avons l'ordre de nous préparer à partir. Nous abandonnons le train qui n'avance plus pour prendre une camionnette sur la place de la gare. Il fait nuit quand nous partons, à 11 heures du soir, en trébuchant contre les traverses et les rails. Les requis S.T.O. nous suivent avec leurs gendarmes.

Nous sommes entassés péniblement tous les quinze dans le plateau d'une camionnette découverte et on ajoute trois feldgendarmes et dix requis. Il est alors impossible de bouger. Pourtant mon compagnon de menottes, dont j'ai totalement oublié le nom, est pris d'un besoin pressant ... Il faut expliquer cela à un gardien, lequel gardien s'extirpe péniblement du camion pour aller prévenir le feldwebel ... qui donne l'autorisation d'aller faire la chose. Il faut un petit quart d'heure pour s'extraire de la camionnette tous les deux, car il est interdit de nous détacher. Le copain se demande s'il va tenir jusqu'au bout. On saute ensemble sur le sol et on va ensemble de l'autre côté de la place accompagnés d'un feldgendarme avec sa mitrailleuse braquée. Le camarade s'installe au pied d'un arbre après que je l'ai aidé à se déculotter et je lui tiens la main pendant l'opération puisque nous sommes toujours attachés à la même paire de menottes. Le gardien nous éclaire avec sa lampe électrique de peur d'une évasion !... Le tableau aurait ravi Rabelais ou Courteline ...

Nous réussissons ensuite à nous caser de nouveau dans la camionnette qui s'ébranle suivie du camion plus grand où se trouvent les requis.

### 3- Le Lion d'Angers

Le conducteur de notre camionnette, qui est équipée d'un gazogène, n'obéit pas de bon cœur aux Boches : il fait visiblement son

possible pour que ça ne marche pas. C'est la même chose d'ailleurs pour le camion.

Après des ralentis, des arrêts et des reprises, à 20 kilomètres de Segré environ, après Le Lion d'Angers, il s'arrête environ deux heures car le gazogène de son collègue du camion des requis ne veut plus rien savoir. Il doit y avoir besoin de réparations... Impossible d'aller plus loin... Cependant, tout marche quand les Allemands nous font revenir au Lion d'Angers où le maire est tiré de son lit pour nous loger. Il est peut-être quatre heures du matin.

Le maire du Lion d'Angers, monsieur Forestier, qui est aussi vétérinaire, nous fait entrer provisoirement dans un hôtel-restaurant rempli de S.S., qui, au réveil, nous regardent d'un sale œil. Le chef de la formation S.S. qui occupe le pays a été tué la veille, en voiture, sur la route, par des maquisards des environs. Ses hommes sont furieux et parlent de nous fusiller séance tenante. Le maire, et nos gardiens sans doute, réussissent à détourner leur attention et nous ne tardons pas à quitter l'hôtel, mais nous restons au Lion d'Angers en attendant que nos gazogènes soient réparés. Toute la journée, nous entendrons le canon qui tire sur les bois où sont les maquisards.

Le maire, qui est un excellent homme, un peu original, se met en quatre pour nous faire plaisir. Il nous emmène dans un garage vide où il fait dresser des tables et nous fait servir un repas chaud, dans des assiettes, avec des cuillers, fourchettes et couteaux ! Un vrai luxe !... Nous sommes servis par sa femme, madame Forestier, par des religieuses de l'hôpital et par des jeunes filles ou dames de bonne volonté. Toujours enchaîné à mon camarade, j'attire l'attention, mais il m'est impossible de parler car je suis trop surveillé.

Après le déjeuner, le maire nous conduit à l'école chrétienne des filles où nous nous couchons sur la paille et nous dormons aussitôt, car la nuit nous a fatigués. Nous nous réveillons pour prendre un souper chaud qu'on nous apporte sur place et nous partons, dans nos camions enfin réparés, vers sept heures du soir.

#### 4- Le Mans

Nous n'avons fait, malgré le temps passé, que peu de chemin en 24 heures puisqu'au Lion d'Angers nous ne sommes qu'à 14 kilomètres de Segré. Nous descendons vers Angers. Au passage, nous voyons l'aérodrome d'Avrillé

dont les pistes sont criblées de trous de bombes et dont les bâtiments paraissent bien endommagés. Nous traversons Angers sans nous arrêter. Nous voyageons toute la nuit en passant par La Flèche, et, le matin, quand le jour se lève, nous arrivons au Mans.

Nos camions s'arrêtent devant les Archives départementales, ancienne prison que les Boches ont rendue à son ancienne destination. En attendant qu'on s'occupe de nous, nous donnons nos adresses au chef des gendarmes français qui mènent les requis, monsieur Perrochaud. Il promet d'écrire. Sans doute qu'il n'a pas pu le faire ensuite...

Quand nous sommes descendus de la camionnette, le feldwebel nous enlève nos menottes, car sa mission est accomplie. Nous entrons et nous sommes mis en deux cellules : huit dans l'une, où je suis, et sept dans l'autre. Les S.T.O. de l'autre camion sont dirigés ailleurs et nous ne les reverrons plus.

Dans notre cellule, il y a une planche large de 70 centimètres, sur deux tréteaux, qui doit normalement servir de lit pour un. Nous y coucherons deux, Troffigué et moi. Les autres, Linès, Paul, Le Ludec, Beauseigneur, Crétier et un Parisien, vont coucher sur le ciment qui, pour l'instant est nu. Nous protestons énergiquement et le gardien arrive. C'est un maçon autrichien, catholique et anti-nazi. Il nous le fait comprendre bien qu'il ne parle pas le français. Il finit par autoriser deux d'entre nous, et c'est quatre qui partent, à aller chercher de la paille dans un tas qui se trouve à l'autre bout du hall sur lequel donne notre cellule. Malheureusement, cette paille est habitée, et nous ne tardons pas à découvrir des poux sur nos vêtements. Chaque jour, nous allons faire la chasse méthodique, pli par pli, couture par couture, dans tous nos vêtements, ce qui les empêche de trop se multiplier, mais nous en aurons jusqu'à Fresnes.

Par ailleurs, nous regardons par la fenêtre pour voir les autres prisonniers et les prisonnières à la promenade. Des femmes m'ont repéré et m'appellent quand le gardien s'est éloigné pour me demander de prier pour elles.

La nourriture est assez bonne, mais insuffisante. Nous liquidons les conserves que le maire du Lion d'Angers nous a données et nous avalons d'un coup toutes les pastilles vitaminées sans que cela nous fasse de l'effet.

Notre gardien, le maçon autrichien, s'intéresse à nous et vient nous voir, sans autre raison, de temps en temps.

Nous lui apprenons à ouvrir les boîtes de conserves sans clé ni ouvre-boîtes, rien qu'en usant le sertissage sur le ciment. Nous lui apprenons aussi à fabriquer le briquet économique du prisonnier, ce qui est un peu plus compliqué. Dans une boîte à pastilles, en fer-blanc, nous étuffons du linge brûlé qui servira d'amadou. Une pierre à briquet dans un talon de soulier, un éclat de verre pour produire une étincelle, et nous avons du feu à volonté. Notre maçon trouve que les Français sont très ingénieux.

Nous restons dans cette cellule depuis le **mercredi matin 26 juillet jusqu'au mercredi soir 2 août.**

Ce mercredi 2 août, dans l'après-midi, on nous fait sortir de nos cellules et nous retrouvons dans la cour nos quatre feldgendarmes qui nous remettent nos menottes et nous font monter dans une camionnette avec d'autres prisonniers. Un camion plein de prisonniers et de soldats allemands est là aussi et nous suivra.

Dans notre camionnette, ouverte derrière, mais bâchée dessus et sur les côtés, nous sommes assis sur le fond et tellement tassés qu'il nous est impossible de bouger les uns sans les autres, car nos jambes sont enchevêtrées pour occuper moins de place. Inutile de dire que nous sommes vite ankylosés et que, lorsque nous réussissons à remuer, nous constatons que nous avons des "fourmis" dans les membres.

Avec les arrêts nombreux, souvent par des routes détournées pour échapper à la surveillance de l'aviation alliée, nous n'arrivons à Fresnes que le lendemain matin, au grand jour, vers huit heures.

Tant qu'il fait jour, nous nous réjouissons de voir le long des routes de nombreux véhicules démolis et abandonnés. La retraite allemande n'est pas de tout repos, et nos gardiens ne crânent pas.

Pendant la nuit, nous nous arrêtons à Chartres au cours d'une alerte. Tout à coup, nous constatons que Pichon est évanoui près du gazogène. Il a subi un début d'asphyxie. Après avoir manifesté leur méfiance, les Boches consentent à ce qu'on le descende sur le trottoir pour lui faire des exercices respiratoires. Il revient à lui au bout d'une heure.

Pendant ce temps, nos gardiens ont les mitraillettes braquées sur lui, sans doute pour empêcher toute évasion!...

## 5- Fresnes

Le jeudi matin 2 août, à 8 heures, nous arrivons à la prison centrale de Fresnes. C'est un beau bâtiment d'où l'on ne doit pas sortir facilement. Quelques gars qui paraissent renseignés, peut-être par expérience personnelle, car quelques-uns sont là avec nous pour des motifs qui n'ont rien à voir avec la Résistance, nous font un certain tableau des difficultés d'évasion que je n'ai pas vérifiées. A les entendre, il y aurait à sortir d'abord de sa cellule, puis de son bâtiment. Après, il y aurait un mur de cinq mètres de haut, puis un fossé plein d'eau, puis un deuxième mur de cinq mètres comme le premier, puis un chemin de ronde où les chiens de police errent en liberté, puis un troisième mur aussi haut que les deux autres. Je ne donne pas ça comme des renseignements certains, et je crois qu'il y a eu des évasions de Fresnes par d'autres voies.

Quoiqu'il en soit, pour l'instant, nous pénétrons par les souricières jusqu'au greffe où nous sommes dûment enregistrés, puis dans une pièce où nous sommes fouillés, en vain d'ailleurs, puisque je n'ai plus rien que ma chaîne et ma médaille au cou qui échappent encore. On nous mène ensuite à la désinfection puisque nous sommes couverts de poux. Nous passons à la douche, et les vêtements à l'étuve. Nous n'avons pas un regret pour ces pauvres poux qui nous dévoraient depuis 8 jours. Et, pour moi, c'est le premier lavage depuis le 28 juin, date de mon arrestation. Quelques camarades du convoi ont été dirigés sur le fort de Villeneuve-Saint-Georges ; les autres sont répartis dans diverses cellules. Pour moi, je me trouve au cinquième étage de la première division, dans une cellule occupée déjà par deux Parisiens. L'un, nommé Mathieu, sera relâché dans trois ou quatre jours. L'autre, René Lagrue, est un jockey de la paroisse du Saint-Esprit, domicilié 62 avenue Michel Bizot, Paris 12<sup>ème</sup>, et condamné pour résistance. Il sera déporté quelques jours après moi.

René Lagrue m'explique le règlement de la prison. Grâce à lui, je peux écrire à un ami pour demander un colis. Cet ami, pharmacien à l'Île-Saint-Denis, et domicilié près de la porte des Ternes, ne recevra jamais ma lettre.

Dans cette cellule, Mathieu couche à l'endroit prévu pour le lit, sur des planches. Lagrue et moi, nous avons nos paillasses par terre. Près de la porte, à droite en rentrant, se trouve la cuvette des W.C. avec chasse d'eau.

Cette chasse d'eau nous sera d'une grande utilité, aussi bien pour l'eau de boisson que pour l'eau de lavage. Car il fait très chaud et nous trouvons ainsi le moyen de nous rafraîchir un peu. Tous les jours, nous inondons le parquet que nous épongeons ensuite avec des chiffons et la pelle à ordures.

Cette inondation a aussi pour but de noyer les puces, car notre cellule serait *confortable sans les puces ! Il y en a des milliers dans les paillasses et le parquet.* Quand nous nous réveillons après la sieste de l'après-midi, nos jambes nues sont couvertes de puces qui plongent dans les paillasses au premier mouvement. On en tue peut-être deux cents chacun par jour, sans compter celles que nous espérons avoir noyées par nos inondations quotidiennes ! Jamais, nulle part ailleurs, je n'en ai vu une telle quantité.

Outre la chasse aux puces, nous avons comme distractions *Radio-Fresnes* et le téléphone, puis la visite de l'aumônier allemand et la lecture.

*Radio-Fresnes*, ce sont les nouvelles, vraies ou fausses, hurlées chaque jour, en dépit des gardiens, par des prisonniers de la deuxième division, qui est le grand bâtiment, semblable au nôtre, que nous apercevons par notre fenêtre. Le téléphone, ce sont les moyens de communication avec les autres cellules, soit par le service d'eau, soit par les conduits d'aération. Les tuyaux du service d'eau transmettent les sons rythmés suivant divers codes dont le plus simple, bien qu'assez peu rapide, est le numéro d'ordre des lettres de l'alphabet : un coup pour A, deux coups pour B, trois coups pour C, etc.. Il y a aussi le rythme du code morse que je connais, mais la différence entre les longues et les brèves n'est pas facile. Il est possible de se parler aussi dans les conduits d'aération qui sont des trous ouverts dans les murs et communiquant avec les cellules inférieures (nous sommes à l'étage supérieur, le cinquième ...). Par ces conduits, il est même possible d'échanger des livres si nous avons une ficelle assez grande. Ça nous est arrivé.

Des livres, nous en avons, apportés par l'aumônier allemand de la prison, monsieur l'abbé Franz Stock. Il parle bien le français, car il a été étudiant à l'Institut catholique de Paris.

Il me donne un livre de l'Imitation de Jésus-Christ qui me sera enlevé à Rheinbach. Je me confesse à lui et il me donne la communion dans une cellule voisine qui lui sert de chapelle.

Non loin de là se trouve la cellule où est enfermé l'abbé Hénocque, aumônier de la Légion d'honneur. Mes compagnons de cellules se confessent également et communient. Nous pourrions communier une autre fois.

Le jeudi 10 août, on vient me prévenir de mon départ avec la formule habituelle. Le gardien ouvre la porte et dit seulement : *« Ploquin, transport »* et il referme la porte. Le temps de rassembler mes quelques objets, de faire mes adieux à René Lagrue, car l'autre est déjà parti, et, dix minutes plus tard, je quitte ma cellule pour le grand départ en Allemagne.

J'avais compté rester beaucoup plus longtemps à Fresnes. D'après les nouvelles qui filtraient malgré tout, nous savions que les Alliés avançaient rapidement sur Paris, venant de Normandie. Il nous paraissait impossible que les Boches nous emmènent en Allemagne, étant donné la difficulté des transports et l'intensité des bombardements des voies ferrées et des *mitraillages des routes par les avions.* Notre voyage depuis Nantes avait été instructif à ce sujet.

Et cependant, en quittant ma cellule, je vois des détenus presque à toutes les portes, munis de quelques objets personnels. Il s'agit d'un grand "transport". Où nous mène-t-on ?

Je descends de mon cinquième étage et m'aligne au rez-de-chaussée avec une grosse troupe de prisonniers. Le bruit court qu'on évacue la prison devant l'avance alliée. C'est d'ailleurs vrai.

Nous passons d'abord à la visite médicale pour voir si nous n'avons pas de maladies contagieuses, puis on nous parque par petits groupes dans des cellules où tout manque et où l'on oublie de nous apporter à manger à l'heure habituelle. Nous aurons un peu de pain vers trois heures !...

En attendant, je fais la connaissance avec mes nouveaux compagnons qui ne me semblent guère intéressants : des communistes qui n'ont même plus le courage de leur opinion, des "marché noir", etc.

Pour passer le temps, nous parlons, par les fenêtres, avec ceux des cellules voisines. Toutes les nouvelles sont optimistes.

On sent que la guerre est près de finir dans quelques semaines... Quand les Alliés seront à Paris, les Allemands capituleront !... (On a vu le contraire, hélas, avec la continuation de la

guerre neuf mois encore.) Mais tout cela entretient le moral au beau fixe malgré les ennuis et la souffrance.

Vers 3 heures 30 ou 4 heures de l'après-midi, on nous fait sortir de nos cellules et nous nous alignons dans le grand couloir d'entrée après avoir passé au greffe pour les formalités de levée d'écrou. *Toujours formalistes, ces messieurs !...*

Dans les "boxes" d'isolement du greffe, les fameuses "souricières"; j'ai pu parler à des prisonniers de guerre anglais qui me donnent les dernières nouvelles de la guerre, combien réconfortantes : arrivée des Alliés à Chartres où nous étions il y a huit jours, prise de Rennes, de Laval, etc. et même le débarquement en Provence qui n'aura lieu en fait que quelques jours plus tard.

Dans notre couloir, je me trouve placé près d'un officier de marine en uniforme, portant la croix de la Légion d'honneur sur sa veste et la croix du Mérite maritime pendue au cou par

une ficelle parce que les Boches lui ont arraché le ruban. C'est un lieutenant de vaisseau de l'aéronavale, pilote de chasse, condamné à mort pour espionnage, et dont la peine de mort a été, comme la mienne, commuée en travaux forcés à perpétuité. Il dit habiter Angoulême, rampe des Prisons et se nommer Maurice Chillou de Saint-Albert, duc de Montmorency-Luxembourg, prince de Quintin, prince de la Trémouille, prince de Talmont-Vendée, et j'en oublie !... Au demeurant, c'est un charmant garçon, moins compliqué que son nom. Il porte un bas de femme, en soie, en guise de foulard, autour du cou. Renseignements pris depuis au château de Serrant, propriété de la duchesse de la Trémouille, il n'y aurait personne de ce nom dans la famille !... Bluff ?

Mais c'est le moment du départ. On nous donne à chacun un colis de cinq kilos, offert par la Croix-Rouge française, dans une boîte de carton et nous quittons Fresnes définitivement.

## VII - LA DEPORTATION

---

Dehors, nous trouvons des voitures particulières, avec chauffeurs, qui sont mises à notre disposition : ce sont les fourgons cellulaires, autrement dits "paniers à salade" : une porte à l'arrière, un couloir central et des cellules individuelles à droite et à gauche de ce couloir. Les premiers montés emplissent les cellules latérales, à raison de quatre dans une cellule faite pour un. Les autres s'empilent dans le couloir central qui n'a pas un mètre de large. Comme je monte le dernier, je me trouve près de l'unique carreau, d'ailleurs grillagé, de la porte de fermeture, ce qui me permettra de visiter la capitale que je ne connais pas encore. Nous partons en effet vers Paris par la Croix-de-Berny où j'aperçois le stade du Métro, et par la route d'Orléans. Les gens regardent le défilé de nos fourgons avec indifférence : ils doivent en voir passer ainsi bien souvent ...

Nous passons la porte d'Orléans. Je vois le Lion de Belfort. Nous suivons ensuite les grands boulevards du sud au nord sans que je reconnaisse grand'chose, et nous arrivons à la gare de l'Est. Il y a là, déjà, des prisonniers et des prisonnières venant des autres prisons de Paris. Nous attendons les événements pendant que les badauds s'attroupent à bonne distance pour nous regarder. Les Allemands ne réagissent pas.

Un certain temps après, nous passons sur le quai de la gare et nous sommes surpris de voir qu'on nous embarque dans des wagons de voyageurs, au lieu des wagons de marchandises attendus. Mais notre joie sera de courte durée et, avant la fin du voyage, nous aurons regretté les wagons à bestiaux.

Nous sommes empilés dans notre wagon à raison de dix par compartiment. J'ai la chance, toute relative, d'être dans le compartiment du bout qui compte neuf places au lieu de huit : nous serons donc un peu moins serrés que les autres.

Voici la composition de notre compartiment. Sur la banquette du fond, il y a d'abord un ancien quartier-maître torpilleur dont je ne me rappelle le nom ; à

sa gauche est le capitaine-aviateur Pimon, membre du 2<sup>ème</sup> bureau, pilote de chasse, qui a été condamné à mort et atrocement torturé par les Boches ; après, toujours vers la gauche, moi ; à ma gauche se trouve le lieutenant de vaisseau dont j'ai déjà parlé ; ensuite, c'est Henri Guyomarc'h, un Alsacien au nom breton, marié à Tours, condamné, nous dit-il, à trois ans de prison pour propos anti-Allemands ; puis au bout de la banquette, il y a un gosse engagé au 1<sup>er</sup> régiment de France de Pétain, et assez vantard. En face de lui, sur l'autre banquette, il y a un unijambiste d'Arras, syphilitique et communiste, mais qui ne dira pas grand'chose ; à sa gauche est un excellent homme, ingénieur à cinq galons de la Marine nationale, directeur de l'artillerie navale, père d'une nombreuse famille, domicilié au Mans : je regrette beaucoup de ne plus savoir son nom. Il lit sa messe chaque jour dans son missel et m'emprunte mon Imitation de Jésus-Christ. Nous aurons des conversations fort intéressantes. A côté de lui se trouve un jeune qui n'a pas laissé de traces dans mes souvenirs ; puis, au bout de la banquette, près du couloir, se trouve l'Alsacien Oscar Olléry avec qui j'avais déjà voyagé depuis Nantes.

Dans les compartiments voisins, on trouve entre autres : le comte de Duras de Durfort, frère du lieutenant de vaisseau Maurice Chillou de Saint-Albert qui lui attribue ces titres, et pilote civil à Air-France ; le colonel Abbadie, commandant l'école de gendarmerie de Mamers ; le commissaire en second de Nantes, avec huit inspecteurs de police, dont Jean Vairé, le rameur du Cercle de l'Aviron de Nantes que je retrouverai aux ponts de Thouaré ; le capitaine de gendarmerie Royer, commandant la subdivision de Saumur avec huit de ses gendarmes dont Marcel L'Herbette, de la brigade de Montreuil-Bellay, tous condamnés à mort comme les policiers et les aviateurs ; Daguin, Pichon, Troffigué et les autres compagnons de voyage qui avaient été incarcérés à Fresnes. Il y a aussi dix femmes âgées dans le compartiment qui touche les W.C. au

milieu du wagon. De l'autre côté des W.C., se trouvent les Boches, nos gardiens, au nombre de six ou huit.

Il a bien fallu faire connaissance avec nos gardiens et, pour les distinguer les uns des autres, nous les avons baptisés. Le feldwebel est nommé "Krossmann", nom qu'il avait déjà à Fresnes. Un grand escogriffe, boiteux et bègue, l'air idiot, est nommé "Fernandel", à cause de sa *ressemblance avec l'acteur de cinéma* : c'est un coléreux qui s'emporte d'autant plus facilement qu'il ne comprend pas grand'chose. Un petit gars, à figure vicieuse, l'air fuyant derrière ses lunettes, à l'allure d'espion, est surnommé le "faux-jeton". Un petit jeune, d'allure sympathique, vrai Gavroche, toujours en quête d'une farce à jouer, est, dans le civil, boucher à Baden-Baden : nous lui donnons le nom de sa profession. J'ai oublié le nom des autres, parmi lesquels un vieux qui nous faisait des confidences en cachette sur l'avance des Alliés et la fin prochaine de la guerre par la défaite de l'Allemagne.

Nous nous sommes donc installés le moins mal possible dans notre compartiment. Les paquets sont au-dessus de nos têtes dans le porte-bagages. Un Allemand se met en faction dans le couloir et les portières sont fermées à clé et plombées pour éviter les évasions. Cependant on ne s'en fait pas, car nous sommes bien assis et plus confortablement que dans les wagons de marchandises. Et puis nous pensons que le voyage ne sera pas long. Or, nous sommes au jeudi 10 août et nous n'arriverons à Karlsruhe que le vendredi 18 août, après un voyage extrêmement pénible.

En effet, pendant huit jours, nous resterons **assis jour et nuit**, serrés les uns contre les autres, sans possibilité d'étendre les jambes, avec défense absolue de se mettre debout. Nous n'avons même pas la ressource de nous promener dans le couloir en allant aux W.C., car nous avons le droit d'aller faire nos besoins **seulement quand nos gardiens nous le permettent**, en principe le matin au réveil et vers midi quand nous sommes installés à manger. Le reste du temps, **il faut se retenir**, d'où rétention d'urine, constipation, douleurs dans le bas-ventre et miction douloureuse

après de longs efforts quand nous avons la permission d'uriner.

Pour comble de bonheur, il fera **très chaud** pendant ces huit jours, et mes vêtements, y compris ma soutane, seront trempés de sueur. Et cependant, la ration d'eau ne sera que de trois ou même **deux quarts d'eau par jour** ! Et comme nous avons surtout, dans nos colis de la Croix-Rouge, de la nourriture sèche ou sucrée, nous avons beaucoup souffert de la soif !...

Tout cela réunit : immobilité, ankylose, soif, alimentation sucrée, constipation et rétention d'urine, a eu pour résultat de nous faire enfler les jambes de façon énorme. Pour ma part, j'avais les chevilles et le bas des jambes aussi gros que le mollet. Le pied et le genou étaient aussi enflés. On pouvait enfoncer le doigt d'un centimètre et demi à deux centimètres dans l'œdème, et la dépression ainsi formée mettait plusieurs minutes à disparaître. Ce n'était pas douloureux, mais bien gênant.

Nous quittons la **gare de l'Est**, autant que je m'en souviens, vers la tombée de la nuit, après avoir cassé la croûte en attendant. Nous nous installons pour dormir, mais bientôt le train s'arrête dans un lieu où se croisent des voies nombreuses. Ne sachant pas où nous sommes, nous nous endormons.

Le lendemain matin, nous constatons que le train n'a pas bougé. Nous sommes stationnés à la gare régulatrice de **Pantin**, au milieu des voies de garage, en face des grands bâtiments de l'école de boulangerie. Nous y avons passé toute la journée en plein soleil, avec pour distraction, la vue sur le canal de l'Ourcq où nous voyons des gens se baigner ! Veinards !...

Après vingt quatre heures de stationnement, nous repartons à la nuit, très lentement, avec des arrêts tous les deux ou trois kilomètres, car le train est très long et n'a qu'une seule locomotive qui reprend son souffle à la moindre pente.

En tête de train, près de la locomotive, et certainement pour la protéger contre les attaques des pilotes de la R.A.F., se trouvent trois wagons de prisonniers de guerre américains, marqués sur le toit d'énormes lettres blanches P.O.W. (Prisoners of War, ce qui signifie prisonniers de guerre). Ensuite viennent de nombreux wagons de matériel volé en

France, et spécialement des machines à coudre. Il y a ensuite quelques wagons de volontaires pour l'Allemagne qui fuient la France où ça devient mauvais pour eux. Parmi eux, il y a des "francistes" de Marcel Bucard, avec leur chemise bleue. Encore d'autres wagons de matériel, puis, juste avant notre wagon, un wagon rempli de femmes déportées. Après notre wagon, il y a de la troupe, puis encore du matériel avec les lettres P.O.W. sur le toit, alors qu'il n'y a pas d'autres prisonniers de guerre. Cela fait un très long convoi, comme nous avons pu le constater pendant l'arrêt de La Ferté-Gaucher.

Dans la matinée du samedi 12 août, une lettre est jetée par la portière à un passage à niveau où des gens sont attroupés et nous acclament. Cette lettre vient du wagon des femmes qui nous précède, mais "Krossmann" croit que c'est de notre wagon et même que c'est un de notre compartiment qui est coupable. Il demande que le coupable se dénonce, et comme tout le monde proteste, il met les menottes à tout le wagon. Je commence à en avoir l'habitude. Je suis donc enchaîné au lieutenant de vaisseau prince de Talmont : c'est assez drôle !... A midi, nous refusons de manger si on n'enlève pas les menottes, et "Krossmann" est obligé de s'exécuter. La punition n'a pas été longue.

Nous arrivons dans l'après-midi à **Coulommiers**, à 60 kilomètres seulement de Paris, et le train s'arrête en gare car il y a une alerte. De fait, nous voyons quatre ou cinq bombardiers en piqué qui attaquent l'aérodrome à moins d'un kilomètre. Nous voyons les bombes tomber à la première passe. Les avions remontent dans la fumée des explosions puis font une deuxième passe à la mitrailleuse ou au canon. Ils remontent et recommencent ainsi plusieurs fois, d'un mouvement réglé comme pour un meeting aérien que nous admirons. Mais, voici qu'un avion pique sur nous et nous mitraille. Instruits par l'expérience, nous plongeons entre les banquettes (par quel mystère de compression, je me le demande !) et nous écoutons les balles qui ricochent sur le ballast. Mais l'avion voit sans doute les P.O.W. et il remonte en nous laissant tranquilles. L'alerte passée, le train repart très lentement au moment où le soir

tombe. Nous calculons que nous avons fait exactement 1250 mètres à l'heure depuis Paris, soit 66 kilomètres en 48 heures : c'est un nouveau record pour les chemins de fer !...

Le lendemain matin, dimanche 13 août, nous arrivons à **La Ferté-Gaucher**. Nous avons mis toute la nuit pour faire 18 kilomètres ! Là, le train est coupé en deux et garé sur deux voies parallèles, quoique non voisines. Nous pensons que notre locomotive n'en peut plus et que l'on va former deux trains puis repartir. Mais nous constatons bientôt, à divers signes, que l'arrêt va se prolonger.

En face de nous, se trouvent les trois wagons des prisonniers de guerre américains. Ce sont des wagons à bestiaux bien fermés, sauf deux petites fenêtres grillagées par où nous les apercevons. Ils nous font des signes d'amitié malgré leurs gardiens et les nôtres qui sont descendus sur les voies. Chaque jour, pendant notre arrêt, on les fera sortir un quart d'heure pour faire leur besoin le long du wagon sous la surveillance des Allemands mitraillettes braquées. Ils sont moins bien traités que nous semble-t-il ?

Dès la matinée, la chaleur est très forte dans notre wagon garé en plein soleil, aussi nous accueillons avec enthousiasme les volontaires du *Secours national* de La Ferté-Gaucher, des jeunes filles et quelques hommes, qui obtiennent l'autorisation de dresser des tables le long de nos wagons et de nous servir à manger et à boire dans des assiettes et des verres.

Je ne me rappelle plus les menus qui nous ont été servis à ces tables, midi et soir, pendant nos trois jours de stationnement, mais il y avait de la viande, chose rare pour nous. Il y avait surtout de la citronnade et de l'orangeade à volonté, et j'ai bu énormément, ainsi que mes compagnons car nous étions dévorés par la soif.

Tous ces gens qui nous servaient auraient bien voulu entrer en conversation avec nous, mais la surveillance était trop rigoureuse et nous étions obligés de manger en silence. Une infirmière a visité nos pieds si enflés, mais le seul remède qu'il nous fallait, c'était la liberté qu'elle ne pouvait nous donner.

Le lundi 14 août, sous une garde imposante, nous quittons le wagon, le torse

nu, pour aller prendre une douche froide sous la prise d'eau pour les locomotives.

Je n'ai sur moi qu'une culotte de football, noire, et ma chaîne en or avec ma médaille autour du cou. Les Boches font des réflexions en me montrant du doigt, mais je m'en moque éperdument. Cette douche nous fera un très grand bien : propreté, rafraîchissement, et surtout détente.

Le lendemain, mardi 15 août, fête de l'Assomption, nous sommes toujours là au même endroit. Mais, dans la nuit précédente, neuf prisonniers américains se sont évadés du wagon en face de nous en perçant le toit. Malgré les rafales de mitraillettes, que nous avons entendues, ils réussissent à s'échapper, à la grande fureur des Boches. C'est la conversation de toute la matinée, avec les commentaires sur l'avancée alliée.

Dans l'après-midi, le curé du patelin essaie de venir nous voir mais on ne le laisse pas passer. Le soir, nous apprenons que les Américains entourent Paris et ne sont qu'à 30 kilomètres de nous. Ce n'est pas exact, mais nous n'en savons rien et nous nous réjouissons. A chaque instant, nous espérons voir déboucher les blindés alliés qui nous délivreront. Les Boches sont très inquiets ...

Depuis trois jours, nous n'avons plus de locomotive. Un train passe et s'arrête cinq minutes et beaucoup d'Allemands de notre train y montent pour fuir plus vite, ainsi que les "francistes" à chemise bleue.

Une locomotive arrive enfin, au grand soulagement de nos gardiens, et assemble les deux tronçons de train. Notre souper n'a pas lieu à table le long du train, mais on nous sert dans les wagons. Nous emportons quelques provisions, nous buvons un dernier coup de citronnade, et toute l'équipe des volontaires qui nous a servis avec tant de dévouement se met au garde-à-vous et chante : « *Ce n'est qu'un au-revoir mes frères, ce n'est qu'un au-revoir...* » Nous sommes très émus et nous leur crions : « *Au revoir et merci !* » Nous avons été fort bien traités pendant ces trois jours.

Le voyage reprend lentement, avec des arrêts nombreux et de nombreux zigzags. Les voies sont détériorées. Nous voyons les débris d'un train chargé de tanks qui a sauté sous les bombes de la R.A.F. Un

des tanks était resté sur la voie et la voie elle-même était endommagée. C'est, semble-t-il, ce qui a causé notre arrêt prolongé à La Ferté-Gaucher.

Le lendemain matin, mercredi 16 août, nous assistons de notre train à un combat d'avions de chasse. Un avion tombe en flamme et le pilote descend en parachute. C'est un Boche et nous le faisons remarquer à notre gardien qui a un geste impuissant et désabusé.

Nous arrivons à **Châlons-sur-Marne**, où notre train s'arrête en gare vers midi. Nous apercevons une bonne sœur avec des orphelines chargées de récipients divers. Nous pensons qu'elles donnent du ravitaillement et nous les appelons. Hélas ! Nous ne sommes pas attendus et tout a été distribué. Cependant la bonne sœur nous dit de prendre patience et elle revient bientôt portant avec une grande fille un plein seau de nouilles fumantes. Elle nous le passe par la portière. Eclats de rire ! Nous n'avons qu'une cuiller et pas d'assiettes ! Qu'à cela ne tienne : le premier, le jeune du 1<sup>er</sup> régiment de Pétain, prend le seau sur ses genoux, avale rapidement 7 ou 8 cuillerées et passe le seau à son voisin qui en fait autant. Le prince de Talmont me le passe, après avoir mangé, je le passe au capitaine Pimon. Le seau fait ainsi le tour du compartiment et l'on recommence jusqu'à ce qu'il soit vide. Nous avons bien ri. La pauvre bonne sœur était toute confuse, mais elle avait fait de son mieux et nous l'avons bien remerciée.

Dans la nuit du 16 au 17 août, il y a un orage très violent. Nous sommes environnés d'éclairs et le tonnerre fait un roulement continu. La pluie tombe à torrents. Le train stoppe. Cinq autres prisonniers américains en profitent pour se sauver comme leurs camarades. On entend les mitraillettes des gardiens, mais nous apprendrons au matin que les évadés restent introuvables.

Au matin, nous passons à **Vitry-le-François**, puis, un peu avant midi, nous nous arrêtons à **Bar-le-Duc**. Il fait plus frais que les jours précédents à la suite de l'orage de la nuit dernière. Néanmoins, nous voyons des Boches de notre train profiter de l'arrêt le long du canal de la Marne au Rhin pour

faire un peu de natation. Ils n'ont pas l'air d'avoir bien chaud.

Dans l'après-midi, nouvel arrêt à **Commercy**, mais personne ne pense à venir nous faire goûter les fameuses madeleines du pays.

Vers le soir, nous entrons à **Metz** dont la gare a été très sérieusement bombardée par les Alliés. C'est sur une voie unique, à peine consolidée, dans un chaos indescriptible, que nous entrons tout doucement dans la gare. Nous avons tout le temps pour contempler les dégâts. Les voies sont bouleversées. Des trous béants s'ouvrent jusqu'au fond des passages souterrains, avant la gare, près de **Le Sablon**. A côté, nous voyons des locomotives renversées, éventrées, coupées en deux, ou les roues en l'air ; des wagons enchevêtrés les uns dans les autres ; des hangars effondrés ; un demi wagon perché sur le toit d'un entrepôt ; la rotonde des locomotives saccagée, avec des machines coupées en deux ou repliées par les explosions. Et toutes les maisons avoisinantes nous paraissent presque intactes ! C'est du beau travail !... Nos gardiens font des mines d'enterrement et nous, nous accentuons notre joie pour les narguer.

Cette gare devait être très belle en temps de paix. Nous la traversons et sommes parqués sur une voie de garage à la sortie. A la nuit, nous sommes toujours là, mais nous repartons au moment où nous allions nous endormir.

Deux d'entre nous, pour être plus à l'aise et pour laisser plus de place sur les banquettes, et parmi eux le lieutenant de vaisseau si bien titré, vont se coucher sur la bouillotte entre les banquettes. Malheureusement, un pot de Malto-Fruit, à consistance mielleuse, évadé d'un de nos colis de Croix-Rouge, s'est renversé sous les banquettes et le miel artificiel s'est si bien étalé que les vêtements des deux dormeurs sont englués : ce qui nous vaut une belle séance de rigolade au réveil. Car nous avons pu dormir quand même à cause

de la fatigue qui est très grande et de l'ankylose qui nous gagne de plus en plus. Nous pourrions dormir sur des tessons de bouteilles ou la tête en bas ou sur la pointe d'un clocher : rien ne nous étonne plus.

Le train, allégé à Metz, ou nanti d'une machine plus forte, file à bonne allure toute la nuit. Nous passons le fameux tunnel de Saverne sans nous en apercevoir et nous nous arrêtons en gare de **Saverne**, baptisée par les Boches : "Zabern". Toutes les inscriptions sont en allemand car nous avons, paraît-il, passé la frontière qui a été acceptée par Vichy sur l'ordre d'Hitler. Ça nous fait mal au cœur de voir cette germanisation hâtive de l'Alsace, sans aucun traité, suivant la loi du plus fort. Mais cette loi va changer prochainement, nous l'espérons.

Au matin, à **Strasbourg**, nous avons la même impression de tristesse, d'autant plus qu'il y a un brouillard très épais qui nous empêche d'apercevoir la célèbre cathédrale et les cigognes, s'il en reste encore à cette date.

Nous passons la vraie frontière, le Rhin, après un court arrêt. Il y a toujours beaucoup de brouillard et nous ne voyons du Rhin qu'un courant d'eau rapide et sale tout près de nous, sous le pont. Le brouillard se dissipera peu à peu dans la matinée.

Nous sommes donc en Allemagne et nous constatons que les voies ferrées sont meilleures qu'en France et moins encombrées. Malgré les fortifications de la ligne Siegfried que nous ne pouvons pas voir malgré nos recherches, le pays semble dans la paix la plus profonde et nos gardiens respirent enfin. Ils ont l'air de triompher après avoir eu tellement peur de nous perdre en route. Le petit boucher de **Baden-Baden** descend du wagon dans son patelin où nous arrêtons un instant. Il a une permission de convalescence car il a été blessé en France.

Nous arrivons à **Karlsruhe** vers 11 heures, ce vendredi matin 18 août, après huit jours d'un voyage qui fut extrêmement pénible, malgré notre moral toujours élevé.

## VIII - LES PREMIERES PRISONS RHENANES

---

### 1 - Karlsruhe

Sur le quai de la gare, bien abîmé par les bombardements, nous voyons pour la première fois les "schupos" ou policiers allemands, avec leur ridicule coiffure à deux visières perchée au sommet du crâne comme un pot de fleurs renversé. Ce sont eux qui nous prennent en charge et nous abandonnons notre escorte de soldats.

Les schupos nous conduisent dans les sous-sols de la gare d'où nous sortons par un escalier, puis un couloir étroit qui débouche dans une voiture cellulaire. Nous sommes assez peu nombreux car la plupart de nos compagnons restent dans le train qui continue vers une autre destination. Ceux qui sont descendus à Karlsruhe ne vont pas tous dans la même prison : une dizaine va dans une petite prison ; tous les autres, une trentaine, dont je suis, va loger à la grande prison bâtie sur un plan circulaire et qu'on appelle pour cela la prison ronde. Comme je suis dans le couloir, et près de la porte, comme à Paris, je puis admirer le paysage et constater que les bombes n'ont pas épargné la ville.

Dès notre arrivée à la prison, ce sont les formalités d'écrou : état-civil, profession, motif de la condamnation, durée de la peine, etc., puis nous passons aux douches, ce qui nous fait grand bien. Après les douches, nous sommes dispersés dans diverses cellules.

Je me trouve logé dans une cellule étroite, deux mètres sur quatre, avec un lit, trois paillasses par terre, une table, un tabouret et les W.C.... Avec moi sont réunis Oscar Olléry l'Alsacien, le capitaine de gendarmerie Royer, de Saumur, et le gendarme Marcel L'Herbette, de Montreuil-Bellay.

On nous apporte à manger : une soupe et des choux-pommes aromatisés au cumin. Ah ! ce cumin que nous reverrons dans presque tous les plats et même dans le pain, comme j'ai du mal à m'y habituer ! Oscar retrouve un condiment habituel mais les gendarmes font comme moi, la grimace au début. Mais, heureuse compensation, le

résultat de ces soupes, de ces choux et de ce cumin est étonnement laxatif et nous nous succédons sur le trône sans arrêt, avec forces politesses comico-cérémonieuses. Cette purgation un peu brutale nous fera cependant du bien en nettoyant l'organisme fatigué par toutes les misères du voyage, et en résorbant l'enflure.

Nous faisons notre prière tous les quatre ensemble et nous pouvons enfin nous allonger pour dormir, roulés dans une couverture après nous être déshabillés. C'est un vrai bonheur !... Et nous dormons tous les quatre comme des loirs, malgré quelques stations au W.C. durant la nuit.

Le lendemain, samedi 19 août, on nous fait faire notre premier travail. Il s'agit de plier des cartonnages pour des emballages industriels ou commerciaux. Ce n'est pas compliqué, ça nous distrait et nous bavardons longuement pendant ce temps. Mes compagnons, condamnés à mort comme moi, sont très intéressants. Ils reviendront tous les trois sains et saufs en France après la fin de la guerre et j'aurai même l'occasion de marier Oscar devenu veuf.

Dans la journée, quelqu'un vient nous demander si nous sommes catholiques ou évangélistes (protestants) en vue des offices religieux du lendemain dimanche. Nous sommes tous catholiques.

Le dimanche 20 août, c'est, ici, la solennité de l'Assomption. La fête de l'Assomption, qui n'est pas d'obligation en Allemagne, est en effet reportée au dimanche suivant. Nous ne l'avons guère fêtée à La Ferté-Gaucher mais nous allons nous rattraper. D'assez bonne heure le matin, on vient nous chercher. Malheureusement, ils ne prennent que le capitaine Royer et moi : les deux autres doivent rester dans la cellule, on ne sait pas pourquoi.

Comme j'avais demandé hier à voir l'aumônier, la sacristine vient me chercher dans le rang et me fait placer près de la porte de la sacristie, tandis que les autres prisonniers sont alignés dans le couloir, le long de la chapelle. Je remarque, parmi eux,

un bénédictin déjà âgé : je crois que c'est un Allemand.

L'aumônier arrive : c'est un vicaire de la ville qui vient chaque dimanche dire la messe à la prison. Il ne sait pas le français, moi pas l'allemand, alors nous parlons latin en cherchant nos mots. Nous n'avons ni l'un ni l'autre l'habitude de parler en latin, mais nous arrivons à nous comprendre. Il est très aimable et persuadé de la fin prochaine de la guerre par la défaite d'Hitler. Il me serre les deux mains en me disant une parole de confiance : « *Tempora mutantur* », ce qui veut dire : « *les temps changent* ». Puis je vais rejoindre les autres dans la chapelle.

La chapelle est assez grande. L'autel est magnifiquement décoré de fleurs, ainsi que la statue de la Très Sainte Vierge. De chaque côté de l'autel, il y a deux grandes peintures assez belles : le retour de l'Enfant Prodigue et le Bon Samaritain.

Pendant la messe, chants de cantiques en allemand, accompagnés au grand orgue. Sermon en allemand qui se termine par une phrase en latin à mon adresse pour attirer sur nous la protection de la Reine de la Paix qui obtiendra bientôt notre liberté et notre retour dans la Patrie. Cette phrase m'a beaucoup ému : cet aumônier est vraiment très sympathique.

Bien que je ne sois pas à jeun, je communie, ainsi que le capitaine Royer ; c'est permis. C'est la première fois que j'assiste à la messe depuis mon arrestation et c'est la fête de la Sainte Vierge : joie toute la journée.

Le lundi 21 se passe sans histoire à plier des cartonnages et, mardi 22 août, c'est le départ après le bouillon de onze heures (au vrai sens du mot, heureusement !). Le capitaine Royer et le gendarme L'Herbette restent là, mais Oscar Ollery est encore du voyage.

Le "panier à salade" nous emmène à la gare puis nous prenons le train dans un wagon cellulaire qui n'est que la voiture cellulaire agrandie. Nous sommes une vingtaine. Je reconnais quelques camarades des voyages précédents. Je suis placé dans une grande cellule où nous sommes HUIT, si serrés qu'on ne peut pas bouger. Avant le départ du train, on me fait sortir car nous avons protesté très fort, pour me mettre dans une autre cellule plus petite où se trouve déjà un prisonnier. Il me semble que c'est un

Belge mais je n'en suis pas sûr. A nous deux, nous remplissons tout l'espace libre en restant debout, et il nous est impossible de nous asseoir côte à côte. L'un s'assoit sur le banc et l'autre essaye de s'accroupir à ses pieds, puis nous changeons. Il fait très chaud et je suis incommodé, bien que des prisonnières polonaises et tchèques, qui sont restées dans le couloir central, nous apportent de l'eau à boire en quantité suffisante. Au bout d'un certain temps, je manque de m'évanouir et un gardien, un schupo, me fait sortir pour me conduire à la portière du wagon après m'avoir aspergé la figure et le cou avec de l'eau. L'air de la marche me remet d'aplomb. Je regarde le paysage qui est assez joli. Mais, au bout d'une demi-heure, le gardien me fait réintégrer ma cellule. Enfin ça va mieux. Dans la soirée, nous arrivons à Francfort-sur-le-Main.

## 2 - Francfort-sur-le-Main

A Francfort, grande réception à la gare : une armée de schupos nous attend avec des chiens de police tenus en laisse. On nous fait traverser quelques voies, puis un bureau où nous sommes comptés et on nous entasse ensuite dans une pièce sans fenêtre, au plafond à moitié démolé par les bombes, et on pousse les derniers arrivés pour pouvoir fermer la porte qui est une porte pleine sans ouverture. Cette dernière opération n'est pas facile et ne se fait pas sans cris. Quand la porte est fermée, nous sommes dans l'obscurité et il nous est impossible de remuer autre chose que la tête : une épingle ne tomberait pas à terre !... Il faut croire que le corps humain est compressible à volonté !...

Mais nous ne restons pas longtemps, heureusement, dans cette situation. Au bout de trois quarts d'heure, on nous fait sortir à la lumière et à l'air. Des sortes de cars découverts, à bancs transversaux, nous attendent. Nous montons et nous avons le plaisir d'une promenade à travers la ville ; ce qui nous permet d'admirer la casse produite un peu partout par les bombardements alliés. La gare elle-même, une gare splendide, est plus qu'à moitié détruite.

Nous arrivons ainsi dans une ancienne pension de jeunes filles où nous sommes

parqués dans l'escalier, du rez-de-chaussée au troisième étage, en attendant les formalités administratives. Il commence à se faire tard et ça n'avance pas. C'est tout notre dossier qu'ils refont consciencieusement : état-civil, peine, motif de la condamnation, etc. Voyez bureaucratie !...

Après deux heures d'attente au moins, il fait complètement nuit. Nous avons bu, mais pas mangé. On se décide à nous envoyer coucher dans la synagogue qui se trouve à côté, à 25 mètres. C'est la première fois que je mets les pieds dans un établissement de ce genre. Il a été désaffecté et transformé en dortoir avec des rangées de couchettes superposées. Je m'installe et m'endors très vite malgré le va-et-vient des nouveaux arrivants ou des partants.

Le matin, réveil de très bonne heure : il fait à peine jour. Nous avons peut-être dormi quatre heures. On nous distribue le jus avec du pain. Nous faisons rapidement une *toilette sommaire et nous repartons en tramways électriques, par petits groupes, jusqu'à la gare. Là, nous retrouvons nos schupos et leurs chiens. La consigne passe dans nos rangs : sourire et gaieté. Et nous nous amusons comme des touristes en balade derrière leurs guides. Les Allemands, qui attendaient le train sur le quai de la gare, sont complètement sidérés de nous voir si joyeux. Les schupos ne disent rien et ne réagissent pas. Nous remontons dans les wagons cellulaires et c'est le départ pour Coblenche.*

### 3 - Coblenche

Notre voyage est assez court et nous arrivons bien avant l'heure du déjeuner. La ville, qui paraît assez étendue, est ceinturée d'une trentaine de ballons de barrages. La ville a été bombardée, aussi, bien que nous ne pouvons pas nous en rendre compte en allant à la prison. Ce trajet, assez court aussi, se fait en " panier à salade ".

La prison a été écornée par les bombes et la maison d'en face est éventrée du haut en bas. Les gardiens, en me voyant, sont pleins de prévenances pour un prêtre catholique et ils me donnent une cellule pour moi tout seul. Résultat pratique, je ne puis ni parler ni avoir des nouvelles, mais ça me repose un peu. La nourriture est assez abondante et bien préparée : il n'y a pas lieu de se plaindre. J'ai

un lit de fer, deux couvertures, et, pour la première fois, je vois des punaises courir en longues files sur le lit. Je n'avais jamais vu de ces bestioles là : ça m'intéresse et ça complète mes notions d'histoire naturelle... Il est probable qu'elles m'ont mordu la nuit, mais sans m'empêcher de dormir, et sans laisser de traces. Mon avis, tout personnel, est que ça vaut mieux que les puces de Fresnes ou les poux du Mans.

Pendant la nuit, il y a alerte et un gardien vient me faire lever. Nous descendons dans les caves-abris, ce qui me permet de faire la causette avec des Polonais et des Belges qui racontent les dernières nouvelles ou les derniers bobards.

Le lendemain, qui est donc le jeudi 24 août, nous reprenons dans la matinée le " panier à salade ", puis le wagon cellulaire et nous voilà partis le long du Rhin. Le paysage est superbe et nous admirons au passage la fameuse ville d'eaux Bad-Godesberg, avec ses places fleuries et plantées de palmiers, ce qui me rappelle La Baule.

### 4 - Bonn

Nous arrivons vers midi à Bonn où nous sommes un petit groupe d'une trentaine à descendre. Les schupos qui nous attendent n'ont pas l'air féroce. Il y a même une voiture pour les éclopés. Ceux qui sont valides, et c'est mon cas, s'en vont à pied : 20 minutes de promenade dans cette ancienne sous-préfecture du département éphémère de Rhin et Moselle. La ville est belle et ne semble pas touchée par les bombes. Les gens nous regardent curieusement. Je suis au premier rang, en soutane, et je suis évidemment très remarqué. Pour une fois, nous n'avons pas les menottes réglementaires !...

La prison, très vieille, est archi-pleine. Je suis casé, avec Oscar Olléry, dans une cellule du sous-sol où se trouvent déjà deux Belges dont l'un est pépiniériste des environs de Gand, bourgmestre de son patelin dont je ne me rappelle pas le nom. Ce Belge se nomme Hubert Van Outryve. Il était le premier compagnon de Léon Degrelle pour la fondation du " rexisme ", mais il l'a bien vite abandonné à cause de la déviation progressive de ce système. C'est un charmant garçon.

Dans l'après-midi, j'inscris une formule patriotique, avec mon doigt, dans la poussière qui recouvre les vitres du vasistas. Autrement, rien à signaler. Nous passons une bonne nuit sans insectes, et le lendemain matin, 25 août, c'est un nouveau départ pour une autre destination qui, paraît-il, sera définitive.

Cette fois, entre la prison et la gare, on nous met les menottes. Je suis enchaîné avec

Henri Guyomarc'h, l'Alsacien-breton-tourangeau, que j'ai retrouvé. Nous nous installons sur les banquettes d'un train de voyageurs, sous la garde de quelques vieux schupos débonnaires et nous voilà partis pour Rheinbach en demandant des détails sur la prison où nous allons loger. Il paraît que nous y serons très bien : c'est, du moins, le point de vue des gardiens. Quelle sera l'opinion des prisonniers ?

## IX - LE ZUCHTHAUS DE RHEINBACH

---

Nous débarquons à la gare de Rheinbach et les schupos nous alignent sur le quai puis ils dirigent le convoi vers la prison. Nous laissons le village à gauche et nous traversons le passage à niveau en prenant la route qui conduit à notre destination. A 500 mètres environ, nous nous trouvons devant le Zuchthaus, ou maison de force ; autrement dit c'est le bagne avec ses travaux forcés.

En cours de route, nous avons aperçu les bagnards en tenue bleu marine avec bandes jaunes au pantalon et brassard jaune au bras droit. Quelqu'un nous dit que nous allons être habillés de cette façon mais nous ne voulons pas le croire puisque nous ne sommes pas des condamnés de "droit commun".

La prison va donc s'ouvrir pour nous recevoir et nous sommes dans une petite cour très ombragée, genre jardin anglais. Le bâtiment que nous voyons est tout neuf puisqu'il ne date que de 1936. Nous y entrons par une petite porte qui donne dans les sous-sols, puisque, paraît-il, la grande porte ne s'ouvre jamais.

Après avoir monté un escalier, nous nous trouvons une vingtaine dans le hall d'arrivée décoré d'un grand portrait de Bismarck et d'un autre chef militaire. Sur un guéridon, il y a une tête d'Hitler, grandeur nature, en bois sculpté et ciré, ce qui nous fait dire qu'on l'a décapité et mis dans un plateau comme la tête de Saint Jean-Baptiste. Or, ce que nous ne savions pas, c'est qu'on décapitait les condamnés à la hache, dans la prison, il y a seulement quelques mois ! Un frère de Ploërmel, directeur de l'école Saint Similien de Nantes, monsieur Jean-Baptiste Legeay a été décapité ainsi dans cette prison, il y a un an. Cela, nous ne le saurons pas durant notre séjour et c'est tant mieux, car le moral aurait été gravement atteint.

Nous passons dans le bureau du directeur de la prison, un civil, pour le contrôle de l'identité, puis nous redescendons dans le sous-sol pour la fouille, le déshabillage complet, la douche et l'équipement en bagnard. A la fouille, on me prend tout ce que j'avais pu conserver ou récupérer jusque là : crayon, carnet d'adresses de camarades,

peigne, mouchoir, imitations de Jésus-Christ, tous les souvenirs que m'avaient confiés les camarades fusillés et que j'avais réussi à conserver jusqu'ici dans mes divers déplacements depuis Nantes, et la chaîne en or avec la médaille du Scapulaire en oria que je porte au cou. Evidemment tous mes vêtements sont également confisqués : soutane, ceinture, faux-col, chemise, culotte, bas, et souliers. Je garde un chapelet caché.

Nu comme un ver, je passe dans la pièce voisine où un médecin français, prisonnier aussi me dit-il, me fait entrer dans une baignoire où il y a juste assez d'eau pour me laver les pieds. Il s'excuse de ne pouvoir me donner un bain complet. On cause un peu ; il me dit qu'il y a d'autres prêtres français et que le travail n'est pas dur. Il m'ausculte et me renvoie revêtu d'une chemise et d'un caleçon. Dans la première pièce où je reviens, on me donne le reste de ma tenue. Mon trousseau comprend: un pantalon bleu marine qui serait étroit s'il n'était pas élargi de chaque côté entre deux coutures, par une bande jaune large de cinq ou six centimètres (il n'y a pas de poche au pantalon) ; une veste bleu marine dont la manche droite a été coupée puis rallongée grâce à un brassard jaune de cinq ou six centimètres de haut ; un petit béret bleu marine comme les bérets de marins, mais sans ruban ; deux pièces de toile blanche triangulaires ; deux souliers neufs en caoutchouc moulé, mais sans lacet ; trois morceaux d'étoffe de couleur vague et d'usage inconnu ; une cuiller, une fourchette et un plat de faïence en forme de saladier ; une brosse à dents, du savon dentifrice en poudre et un savon de toilette. On me rend mon peigne, qui est celui de Jean Templé que j'ai conservé depuis Nantes. Le chapelet que j'ai dissimulé dans mon poing fermé, et que personne n'a vu, passe dans la seule poche de la veste. Quel dommage que je ne puisse récupérer chaîne et médaille ! Si j'avais su, j'aurais pu avant les dissimuler aussi sans trop de peine.

Je remonte dans le hall d'entrée avec mon barda. Les camarades rigolent de bon cœur en me voyant ainsi accoutré. Evidemment, ce n'est pas comme la soutane.

Mais ils continuent à m'appeler monsieur l'abbé.

On nous fait entrer dans une grande salle ou cellule commune où se trouvent déjà quelques prisonniers. Nous y serons 18 en tout. Parmi les prisonniers il y a les "Nantais" Olléry, Daguin, Pichon et moi ; Henri Guyomarc'h qui vient de Fresnes ; Hubert Van Outryve, le Belge rencontré à Bonn. Les autres me sont inconnus. Parmi eux il y a des Allemands, un Irlandais atteint de dysenterie, un vieux Luxembourgeois de langue allemande qui est un modèle d'égoïsme, et quelques autres dont je n'ai pas gardé le souvenir.

Ma première occupation est d'apprendre l'usage de mes bouts d'étoffe : les deux pièces de toile blanche triangulaires ce sont les chaussettes "russes" ; et les trois autres morceaux de couleur vague sont un mouchoir, une serviette de toilette et un essuie-vaisselle ! C'est très simple bien sûr, mais le tout était d'y penser ...

Maintenant, nous inspectons la pièce pour trouver notre lit. Il y en a 18, superposés trois par trois. Si l'on préfère, il y a six lits à trois étages. Voici d'ailleurs un plan approximatif de la cellule où les lettres P indiquent les placards où nous ramassons notre bien. Je couche au sommet du quatrième lit marqué d'une croix. A gauche, Guyomarc'h se trouve également au troisième étage, ce qui nous permet de nous isoler un peu pour causer ou pour prier. Dans l'espace libre entre lits et les fenêtres se trouvent trois tables en croix entourées de bancs et de tabourets. Les W.C. sont isolés par une cloison.

Le premier travail qu'on nous ordonne de faire est d'écrire notre biographie !... Alors ça !... Ça nous laisse perplexes... Que faut-il mettre ?... La vérité ou bien des blagues ?... Après discussions en commun, nous penchons pour une vérité atténuée et un récit très court. Tant pis pour les futurs historiens qui retrouveront peut-être nos papiers. Mais nous n'entendrons jamais parler de ces récits assez imprécis.

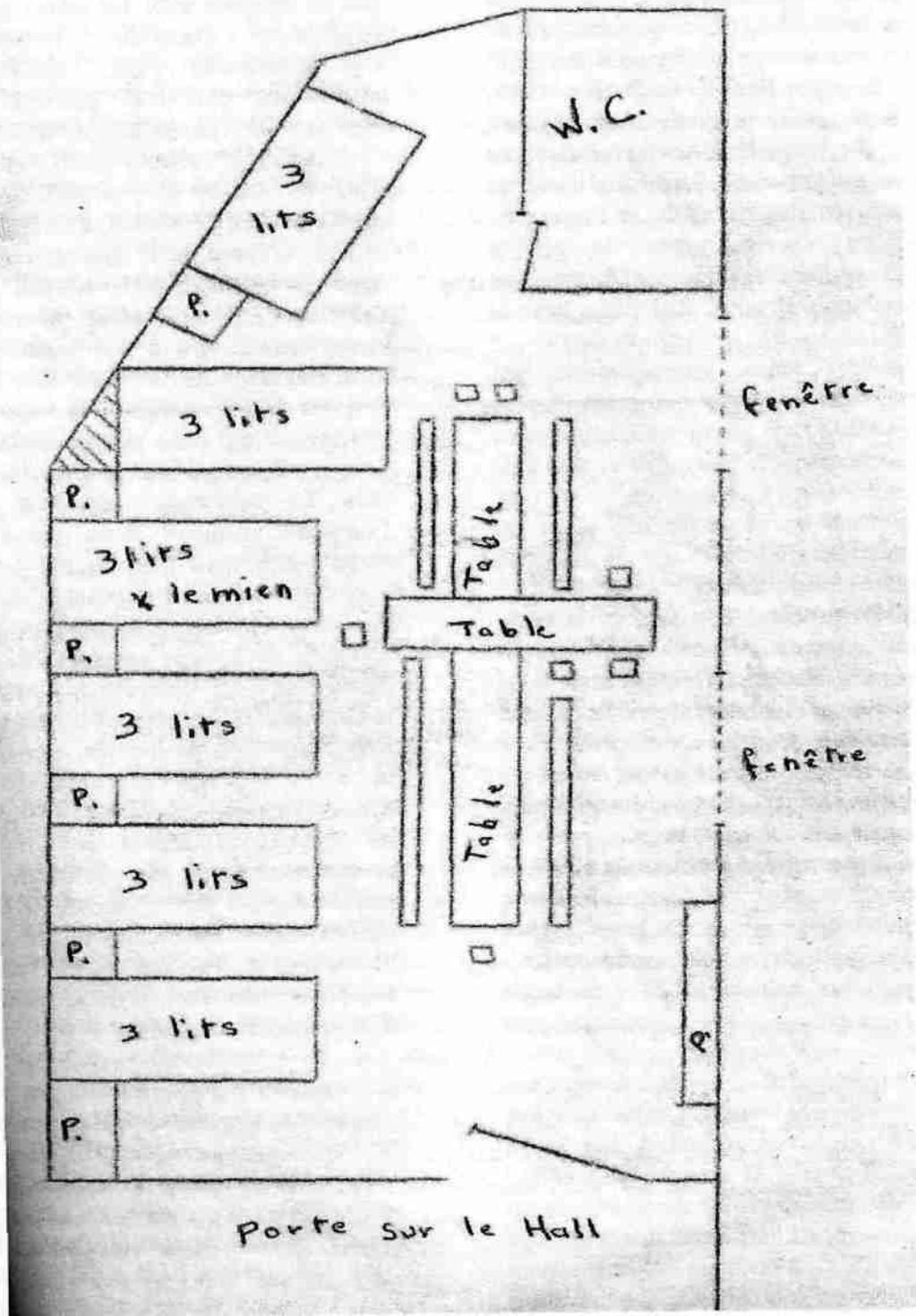
Le temps libre entre les repas (repas convenables), quand nous avons fait notre petit devoir de vacances, est consacré à jouer aux cartes ou aux échecs avec des cartes ou des jetons de notre fabrication.

Hubert Van Outryve m'a dessiné un jeu d'échecs humoristique que je n'ai pu malheureusement conserver. Nous n'avons pas de relations avec les autres prisonniers, Allemands, Flamands, Hollandais et Luxembourgeois, qui s'avèrent peu intéressants par leur platitude et leur obséquiosité vis à vis des gardiens.

Je vais rester dans cette cellule d'arrivée depuis le vendredi 25 jusqu'au mardi 29 août. Le samedi, c'est la journée des visites. D'abord nous faisons connaissance avec le gardien-chef Kreust, un bon catholique rhénan, assez bienveillant et compréhensif. Il fait une partie de dames avec Daguin et se fait battre avec le sourire. Pendant tout ce temps, il a laissé la porte ouverte, ce qui nous permet d'aller jeter un coup d'œil dans le hall. Il le voit mais ne dit rien. La deuxième visite est celle de l'aumônier allemand. Je me présente en lui parlant latin, mais il ne répond pas. Il parle allemand et se met à distribuer des médailles de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Je lui demande en français une médaille de Notre Dame de La Merci, protectrice des prisonniers. Il me répond en français qu'il n'en a plus mais promet des chapelets qu'on ne verra jamais. Heureusement que j'ai conservé le mien que j'avais trouvé je ne sais où après mon départ de Fresnes. Cet aumônier ne paraît pas très sympathique. Il semble esclave du règlement de la prison, comme un bon fonctionnaire sans initiatives. L'aumônier de Fresnes, l'abbé Stock, disait aux prisonniers français de se méfier de lui. (L'aumônier de l'Enfer)

Le lendemain, dimanche, nous n'entendons pas parler de la question religieuse et nous ne sortons pas de la cellule. Le lundi se passe également sans histoire. Mais le mardi matin, un gardien vient faire sortir neuf d'entre nous et nous disperse dans diverses cellules déjà occupées par d'autres.

Moi, je tombe dans une petite cellule faite, en temps normal, pour recevoir deux prisonniers. Il y a déjà trois Hollandais qui ne parlent pas le français. L'un d'eux, qui parle espéranto, sait quelques mots mais pas assez pour une conversation. Il y a aussi un prêtre du diocèse de Luxembourg, vicaire à Esch-sur-Alzette, dont j'ai oublié le nom. Lui parle bien le français, mais il travaille de nuit quand je travaille de jour ou inversement, ce



Plan approximatif de la cellule

Dessin H..Ploquin

qui fait que nous nous voyons très peu, sauf le dimanche où il n'y a pas de travail et où nous nous retrouvons tous les cinq, bien à l'étroit, dans notre cellule. Ce vicaire, jeune, est très aimable et me prête ses livres de piété, une théologie en français et un bréviaire. Par contre les Hollandais, membres du parti révolutionnaire hollandais, qui ont leur chant de parti sur l'air de la Marseillaise, ne sont guère intéressants.

Dès l'après-midi de ce mardi 29 août, je descends à l'atelier pour le travail. Il y a trois ateliers dans la prison, dénommés D.A.G.1, D.A.G.2 et D.A.G.3. Ces initiales, que l'on prononce **Dé-A-Gué** un, deux ou trois signifient Dynamit-Action-Gesellschaft, ce qui est la raison sociale et la marque de la fabrique de dynamite et d'explosifs de Troisdorff, près de Cologne. Cette fabrique a installé une succursale dans la prison où la main d'œuvre ne coûte pas cher. Mais, au moment où je me trouvais là, je doute fort du rendement du travail, en qualité comme en quantité.

Je vais travailler pendant tout mon séjour ici à la D.A.G.1 où l'on fabrique des détonateurs électriques pour les mines. Nous sommes dans une très grande salle où les prisonniers sont nombreux, peut-être une bonne centaine à la fois, comprenant environ un tiers de Français, un tiers d'Allemands et le reste composé surtout de Belges et de Hollandais.

Il y a un prêtre belge ; un curé du diocèse de Lille, monsieur l'abbé Vanderberghe; un prêtre jésuite de Nancy, le R.P. Valton. Dans les autres ateliers ou l'infirmerie, il y a d'autres prêtres, dont le R.P. Robert, oblat de Marie-Immaculée, et curé d'Epron, dans le Calvados et mon camarade de cellule, le vicaire luxembourgeois.

Les Allemands prisonniers étaient tous des condamnés de droit commun. Mon voisin le plus proche de l'atelier, à la table à côté de la mienne, était condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir assassiné le garde-champêtre de son village qui courtisait sa femme. Il y avait déjà 14 ans qu'il était au bagne !...

Je suis d'abord affecté à une large table circulaire, tournant autour d'un axe vertical. Nous sommes cinq autour de la table. Le premier est un mineur du Pas-de-Calais,

communiste par attitude plus que par conviction. C'est lui qui dirige le travail et actionne mécaniquement la rotation de la table. Il pose sur la table sans arrêt des tubes de carton dans des systèmes de fixation en fer. Le suivant, à ma gauche (car la table tourne dans le sens des aiguilles d'une montre), met dans chaque tube l'extrémité d'un fil de cuivre isolé portant une pastille de fulminate de mercure (le détonateur). Le troisième, qui est moi, fait la même chose que le deuxième. Nous avons un stock de détonateurs dans une caisse entre nous deux. Le quatrième remplit les tubes de carton de paraffine bouillante qui se refroidit et se solidifie très vite. Le cinquième, qui est un Belge de Jemmapes nommé Vital Hysmans, enlève les tubes de leur fixation et les met par paquet de vingt. Ces paquets sont pris par un docker bordelais nommé Roger Dartiguelongue, communiste lui aussi, mais sincère, qui travaille à une autre table, mais qui prend, comme nous d'ailleurs, largement le temps de causer. Le travail n'est pas dur et il est très rarement contrôlé par les contremaîtres civils allemands, ce qui permet le sabotage.

Je n'ai jamais compris, en effet, que les Allemands emploient de la main d'œuvre des pays ennemis pour la fabrication d'armes de guerre. Car ces détonateurs sont destinés à amorcer les mines de tous genres que les Allemands répartissent un peu partout pour retarder l'avance alliée. Or, la grande majorité de ces détonateurs que nous fabriquons ne détonnera jamais. C'est le soudeur qui approche son fer trop près de la pastille... qui s'enflamme... C'est un autre qui coupe les fils de cuivre en plusieurs endroits sous son revêtement... C'est un autre qui oublie de contrôler le passage du courant électrique et signale comme bons les détonateurs défectueux... C'est le sertissage qui est serré à côté...etc...etc. Dans la dernière semaine, j'ai fait le sertissage des cartouches de dynamites et, en seule journée, j'ai travaillé au contrôle électrique avec un gendarme français qui m'indiquait comment faire baisser le travail sans que les Allemands s'en doutent.

La seconde semaine, j'ai travaillé de nuit, ce qui était plus intéressant car nous avions un petit repas supplémentaire à minuit.

La nourriture est bonne, assez variée, suffisante en quantité. Le dimanche nous avons un supplément de dessert ; crème au chocolat et confiture. Dans les cellules, on nous donne de temps en temps des fruits, tomates, pommes ou prunes. Les repas sont tous pris à l'atelier, sauf le dimanche où il n'y a pas de travail.

Chaque matin, sur semaine, le travail est interrompu par une promenade d'une demi-heure, en silence, autour de l'atelier. Pour marcher plus facilement, je me suis fait des lacets de souliers avec du fil électrique.

Chaque samedi, mais par moitié seulement, les catholiques quittent le travail dans l'après-midi pour aller à confesse dans la chapelle de la prison, sous la conduite d'un gardien. Cela arrive donc un samedi sur deux. Nous prenons largement le temps, et pour l'examen de conscience, et pour la confession, et pour la pénitence, et pour aller et revenir entre l'atelier et la chapelle. Et tous les catholiques prisonniers deviennent pratiquement assidus...

Chaque dimanche, le travail est arrêté. Pour les catholiques, il y a dans la matinée, une messe basse, avec chants de cantiques : deux en allemand, un en français. L'aumônier fait un sermon en allemand et en français. La plupart des assistants communique avec dispense du jeûne eucharistique. Pour les évangélistes (protestants), il y a une célébration du culte dans cette même chapelle l'après-midi. Le reste de la journée se passe dans la cellule à causer, dormir, jouer aux cartes ou aux échecs avec des jeux de notre fabrication. Je bats régulièrement

aux échecs mes Hollandais, dont l'un est pourtant assez fort. Je ne joue pas aux cartes, ne connaissant pas du tout leur façon de jouer.

Chaque semaine, il y a douches obligatoires et plutôt rudimentaires. Il faut faire vite et on ne peut pas tout laver à chaque fois : une fois c'est la tête et l'autre les pieds. C'est l'eau qui manque. Alors si on prend le temps de se savonner, on n'a plus rien pour rincer. J'ai trouvé mieux plus tard à Brandebourg.

Comme nous pouvons parler librement dans les ateliers et dans les cellules, les nouvelles circulent. Ce sont presque toujours des bobards, mais ça vaut mieux que de ne rien savoir et ça entretient le moral puisque nous n'avons pas le moyen de contrôler la véracité de ces nouvelles. On commente l'avance rapide des Alliés en France et en Belgique et on prédit la fin de la guerre pour un jour très proche... et cela jusqu'au jour où il a fallu évacuer la prison devant les Américains qui arrivaient à Trèves et Aix-la-Chapelle.

Dans toute la prison, le travail a cessé le mardi soir 12 septembre. Des fenêtres des cellules, nous avons assisté au mitraillage et au bombardement de l'aérodrome voisin où neuf avions de chasse flambent au sol. Le moral est très haut car nous sentons que nous sommes sur le point d'être délivrés.

Malheureusement, deux jours plus tard, on nous fait partir précipitamment en costumes de bagnards, abandonnant nos effets civils.

## X - LA FUITE DEVANT L'ALLIE

---

### 1 - Tourisme forcé

Le vendredi 15 septembre 1944, c'est donc le départ précipité de Rheinbach avec l'évacuation totale de la prison. Nous partons comme nous sommes, avec une couverture et un morceau de pain avec du saucisson. Tout ce qui nous a été enlevé à notre arrivée : vêtements et objets personnels, reste là et nous ne le reverrons plus.

Après une série d'appels et de contre-appels dans la cour du Zuchthaus, nous partons en colonne pour la gare. A la gare, chacun essaie de retrouver des copains. Je retrouve seulement Guyomarc'h et nous montons dans un wagon qui a contenu des engrais chimiques et qui est couvert de poussière blanche à l'intérieur. Nous sommes une cinquantaine, ce qui fait que nous sommes assez serrés. Il y a un vieux gardien boche à la seule ouverture qui est la porte par où nous sommes entrés. Comme nous voulons avoir de l'air et voir le pays, nous défonçons plusieurs planches à coup de pieds, surtout à l'avant. Le gardien proteste en disant qu'on abîme le matériel du Grand Reich. On lui fait constater que les inscriptions sont en italien. Alors il se calme instantanément : ce n'est pas le Grand Reich qui subira le dommage !

Le voyage commence vers le milieu de l'après-midi. Tout de suite, nous voyons le long de la voie les effets des bombardements des jours précédents. Un train complet de munitions a sauté et se trouve en pièces détachées. Les champs environnants sont couverts de douilles de cuivre, douilles d'obus et d'armes automatiques de tous calibres. Des ferrailles provenant des wagons sont accrochées aux arbres. Toute la végétation a brûlé à 500 mètres de chaque côté de la voie. Nous sommes joyeux.

Nous voilà de nouveau à **Bonn**, et nous remontons toute la vallée du Rhin jusqu'à **Coblence** par un trajet que j'ai fait en sens inverse le 24 août. Là, nous quittons la vallée du Rhin pour nous enfoncer vers l'Est dans la vallée de la Lahn. Il paraît que nous traversons la ligne Siegfried, mais nous ne voyons aucune fortification.

Cette vallée de la Lahn est superbe. Couché à plat ventre avec Guyomarc'h à l'avant du wagon, nous regardons le paysage par un trou que nous avons fait en enlevant une planche au ras du plancher. La position n'est pas trop fatigante pour faire du tourisme. La voie ferrée suit le cours de la Lahn, petite rivière peu profonde, aux eaux ferrugineuses qui lui donnent par endroit une teinte rougeâtre. Cette vallée, profondément encaissée, est très sinueuse. Le train traverse de nombreux tunnels pour couper les méandres. Nous admirons au passage **Bad-Ems**, la célèbre ville d'eaux, avec sa colonnade bordant la rivière. Nous avons plus tard un arrêt à **Limbourg** et je pense à mon frère Pierre qui y fut prisonnier au début de la guerre.

Durant la nuit, je dors très bien malgré le vent qui s'engouffre par le trou du wagon. Nous sommes serrés les uns contre les autres. Une couverture sert de matelas pour deux sur la poudre d'engrais, et l'autre couverture nous recouvre. Au matin, la couverture-matelas est devenue blanche, et, au milieu du wagon, le fût de tôle qui sert de "tinette" a débordé en arrosant les voisins !... Petits malheurs !...

A un arrêt dont j'ai oublié le nom, le train est coupé en deux, et une grande partie s'en va vers le sud. Nous, nous remontons vers le nord. Nous passons à **Cassel** et nous continuons à rouler durant une seconde nuit. Au réveil, nous sommes arrêtés en gare de Hameln-sur-Weser, dans le Hanovre. Nous sommes au dimanche matin 17 septembre. Il fait un temps splendide.

### 2 - Hameln-sur-Weser

En descendant du wagon, nous nous secouons énergiquement et nous secouons les couvertures car tout est recouvert de la blanche poussière de l'engrais italien. Nous descendons aussi les "tinettes" qu'il faut vider car notre voyage s'arrête ici. Il y a d'ailleurs un bon groupe de schupos qui nous attend. Comble d'attention, comme à Bonn, il y a une

voiture pour les éclopés et les malades. Seulement, la voiture est traînée par des prisonniers venus avec les schupos et habillés comme nous en bleu marine à bandes jaunes : je n'en profiterais pas. Nous sommes environ 200 à descendre à Hameln. Je ne sais pas où les autres sont partis. Sur un ordre donné par les schupos, nous nous mettons en colonne par quatre et nous défilons dans la ville.

La ville de Hameln, assez grande, est située sur le bord de la Weser, dans un site très joli, entouré de hauteurs boisées. Nous suivons un long boulevard (rue des S.A.) qui aboutit à une sorte d'esplanade plantée d'arbres (boulevard des S.S.) qui borde un stade fort bien aménagé. En face, c'est le "Rathaus", qui est l'hôtel de ville, en style munichois assez lourd. Un peu plus loin, nous arrivons près d'un pont sur la Weser qui semble une rivière assez large. En face, sur l'autre rive, est un grand coteau boisé qui monte à pic et qui est surmonté d'un château dont la tour dépasse les arbres : c'est très beau. Mais nous ne franchissons pas le pont. En tournant à gauche, nous sommes devant le portail de Zuchtaus, grand ouvert pour nous recevoir. Tout près, avant d'entrer, j'aperçois une église assez belle qui, je le saurai plus tard, est une église catholique.

Les schupos nous laissent dans la cour d'entrée de la prison sous la surveillance d'une équipe de réservistes qui nous amuse bien. Ces terribles guerriers seraient bien mieux en pyjamas dans un asile de vieillards que sous l'uniforme dans une cour de prison. Heureusement qu'ils ont un fusil pour leur servir d'appui !...

Le Zuchtaus de Hameln est une vieille prison que l'on a agrandie en y ajoutant de nombreux ateliers. En ce moment, elle est comble. On ne sait donc pas où nous loger. Les malades et les infirmes sont d'abord enfermés dans les cellules du rez-de-chaussée. Les autres, dont je suis, sont parqués dans un couloir du sous-sol fermé d'une grille à chaque extrémité, sans fenêtres. Un seul éclairage douteux nous vient par trois larges trappes vitrées basculantes qui ouvrent dans le sol du couloir du rez-de-chaussée, au-dessus de nous. C'est pourquoi l'électricité reste allumée jour et nuit dans le couloir.

Ce couloir est bordé de portes donnant dans des cellules individuelles habitées, la nuit seulement, par des prisonniers employés le jour, à divers travaux ailleurs : cuisiniers,

serruriers, électriciens, etc. A l'extrémité sud, se trouvent les lavabos-douches, habituellement fermés et les W.C... Les W.C. sont le dernier salon où l'on cause. C'est là qu'il fait le plus clair. On peut y coudre un bouton ou y chercher ses poux. On peut fumer en cachette du gardien. On peut se raser ou se laver puisque les lavabos-douches sont fermés. Je dis se raser car certains ont reçu tout leur bien en évacuant la prison de Rheinbach et ont même pu se mettre en civil. C'est ce qui fait que huit Tchèques et Polonais se sont évadés du train en cours de route : nous l'apprenons maintenant. Le tabac est très recherché et sert de monnaie d'échange quand nous empruntons un rasoir, un blaireau ou une aiguille avec du fil pour coudre. Mais on ne peut pas avoir de pain car la ration est trop mince.

Notre première occupation a été de trouver une place le long d'un mur, place que nous défendrons mordicus contre les empiètements des voisins. Je m'installe entre Guyomarc'h et un Belge qui travaillait avec moi à la table tournante de Rheinbach : Pierre Hysmans dit "Vital", de Jemappes-lès-Mons. Un peu plus loin se trouve un curé du Nord, monsieur l'abbé Vanderberghe, qui a regroupé autour de lui six de ses paroissiens, condamnés comme lui pour faits de résistance. Nous sommes 150 dans ce couloir, entassés le long des murs. A l'extrémité sud, près des W.C., il y a un tas de paille. A l'extrémité nord, par où nous sommes entrés, se fait la distribution de la soupe. Et voici la scène que nous avons chaque soir.

Au signal, rassemblement colonne par quatre près de l'extrémité nord. Nous faisons face à gauche pour l'inspection par le gardien armé d'une matraque en caoutchouc. Il nous compte et nous recompte et comme il ne trouve jamais le même nombre, il recommence jusqu'à ce que l'interprète (un Hollandais qui parle quatre langues) lui dise que le compte est exact. Alors, deux prisonniers allemands apportent la marmite de soupe au milieu du couloir. Nous défilons un par un à la grille qui ferme le couloir au nord pour toucher une écuelle en faïence et nous revenons dans le même ordre chercher la soupe. On doit s'arranger avec un copain car il y a une écuelle pour deux mais chacun à sa cuiller. On va à sa place et on mange en vitesse cette soupe liquide pour avoir du

rabiot, s'il y en a. Quand nous avons fini, nous reportons notre écuelle à la grille où des volontaires font la vaisselle. Puis, de nouveau, rassemblement comme avant la soupe. Le gardien nous recompte évidemment, puis recommence. Enfin il donne le signal pour aller prendre la paille pour la nuit à l'autre bout du couloir. Comme il n'y a que très peu de paille pour chacun, c'est une ruée indescriptible où les premiers arrivés se servent à brassées tandis que les derniers n'ont que quelques poignées ou rien du tout. Cette paille remuée violemment par 150 hommes, produit une poussière intense qui voile la faible clarté des lampes. Comme résultat, les trois trappes basculantes sont fermées par les gardiens du rez-de-chaussée qui ne veulent pas que leur couloir soit envahi par la poussière. Et nous restons ainsi dans cette poussière que nous respirons et qui met trois heures environ à tomber !...

Pourvus de paille, nous arrangeons notre litière. Les chaussures servent d'oreiller. Nous mettons sur les quelques brins de paille une couverture pour deux et l'autre couverture est étendue sur nous. Et nous nous endormons dans l'atmosphère empoussiérée. Comme cette paille a servi à d'autres avant nous, elle est habitée par des légions de poux qui élisent domicile sur nous. Nous serons dévorés pendant tout notre séjour.

Le matin, au réveil, on reporte sa paille au tas et on balaie à sa place. Nous essayons rapidement de laver la poussière sur la figure, puis c'est le rassemblement pour le jus, une eau noirâtre, à peine chaude, sans aucun goût, et la petite ration de pain pour la journée, environ 250 grammes. Quand il fait assez jour, on fait la chasse aux poux puis on bavarde. Je fais les cents pas en disant mon chapelet.

Le midi, nous avons la soupe liquide avec la même abondance et le même cérémonial que le soir. Puis c'est la promenade. Nous sortons par la grille du sud pour tourner en rond, en silence, dans le jardin, sous la surveillance de deux gardiens armés de matraques et d'une sentinelle qui a son fusil chargé. Pendant cette promenade d'une demi-heure, je dis mon chapelet la main dans ma poche et fais ma visite au Saint-Sacrement que je suppose dans l'église dont j'aperçois le clocher. Puis nous

retournons dans la demi-obscurité de notre couloir. Et cela pendant 15 jours !...

Autre petite brimade, on nous tond les cheveux à ras. Moi qui venait d'être coiffé convenablement à Rheinbach après avoir désiré le coiffeur pendant plus de trois mois ! Cette fois-ci c'est de trop. Nous protestons énergiquement, mais il faut céder. Après, quand le gardien est parti, nous rions comme des fous des têtes que nous avons. Le R.P. Robert, cet oblat, curé dans le Calvados, était doté d'une longue et très belle barbe blanche : les Boches lui en coupe la moitié. Il a été très vexé, bien plus que s'ils l'avaient rasé complètement.

Ce brave père Robert, qui n'est pas dans notre sous-sol, mais au rez-de-chaussée, a réussi à contacter le pasteur protestant qui visite la prison. Ce pasteur est très charitable et il promet de prévenir l'aumônier catholique qui, dit-il, est son meilleur ami. De fait, dès le lendemain, l'aumônier de la prison de Hanovre, qui dessert également la prison de Hameln, vient voir le père Robert qui lui parle des autres prêtres catholiques prisonniers. Avec le père Robert, il descend dans notre sous-sol pour nous dire qu'il va s'occuper de nous. De fait, il nous prend l'un après l'autre hors de la grille nord, dans l'escalier qui monte au rez-de-chaussée, afin de parler avec nous dans un français suffisamment intelligible. Je me confesse à lui et il prend mon nom et mon adresse en France.

Le dimanche 24 septembre, il vient nous chercher, seulement les prêtres, pour assister à la messe. Nous sommes sept dont un vieux prêtre belge et quatre Français ; le R.P. Valton, jésuite ; le R.P. Robert, oblat de Marie-Immaculée ; l'abbé Vanderberghe et moi. Il me semble que les deux autres étaient un Polonais et un Allemand mais je n'en suis pas sûr.

L'aumônier, qui est assez jeune, se nomme Heinrich Schlüter. Il nous raconte que le directeur de la prison où nous sommes vient d'abjurer le catholicisme, il y a un mois, pour adopter le culte nazi du Soleil. Il est ennemi de toute pratique religieuse et de tout emblème religieux. Mais nous n'aurons pas d'ennuis avec lui, car il affecte d'ignorer les aumôniers catholiques et protestants et leur activité.

DER KATH. PFARRER

BEI DEM STRAFGEFÄNGNIS  
UND DER UNTERSUCHUNGSHAFTANSTALT  
IN HANNOVER

(20) HANNOVER, DEN 21. juin 1946  
LEONHARDSTR. 1  
FERNRUF 23443 (GEFÄNGNIS)  
Privat: Gellertstrasse 3

Kévérendissime  
Monsieur l'Évêque de Nantes.

Votre Excellence!

En 1944, au prison de Hameln/Weser, je pris soin spirituel de Monsieur Henri Ploquin, prêtre catholique, ancien curé (vicaire) de Bouvron-/Loire inf., si bien que possible. Mais il a été seulement peu du temps à Hameln. De Hameln Monsieur Ploquin fut déplacé à un lieu inconnu.

Jé serais extrêmement obligé à Votre Excellence de savoir si Monsieur Ploquin a été repatrié à présent.

Bien dévoué à Votre Excellence  
in Christo

L'envoyeur:

Pfarrer Heinrich Schlüter  
(20) Hannover 0  
Gellertstrasse 3  
Provinz Hannover/Britische Zone  
Deutschland

*Heinrich Schlüter*  
(Heinrich Schlüter)  
Strafanstaltspfarrer.  
Curé du prison a Hannover.

La chapelle de la prison a été désaffectée, mais les deux aumôniers, qui s'entendent très bien, ont aménagé pour leurs cérémonies l'ancienne salle d'école de la prison, également désaffectée, faute de place

pour les jeunes délinquants. Nous attendons la fin du culte évangélique qui célèbre aujourd'hui un service de bénédiction pour les biens de la terre. Le pasteur, vêtu de sa robe noire avec un rabat, comme un avocat,

portant une petite barbiche grise, vient nous serrer la main amicalement.

Nous le remercions de nous avoir mis en relation avec l'aumônier catholique et il nous dit que c'est tout naturel de s'aider entre chrétiens. C'est très beau de sa part.

Nous assistons donc à la messe et nous communions. L'aumônier viendra nous communier une autre fois sans cérémonie dans l'escalier du sous-sol. Mais le dimanche 1<sup>er</sup> octobre, nous n'aurons pas de messe et nous partirons sans revoir ces deux sympathiques aumôniers.

Le samedi 30 septembre, je quitte le sous-sol pour aller dans une grande salle du premier étage qui est l'ancienne chapelle transformée en dortoir. Il y a encore une grande croix, sans Christ, sur le mur du fond. Nous sommes une trentaine. Mon camarade *Guyomarc'h*, le Belge *Vital Hysmans*, le R.P. *Valton*, l'abbé *Vanderberghe* partent pour une destination inconnue (ce sera *Dachau*). Seul, le R.P. *Robert* reste avec moi. Je ne connais personne parmi les autres.

Le lundi 2 octobre, nous quittons nous aussi la prison de *Hameln* où l'on m'oblige à laisser ma couverture, ma cuiller et mes souliers de caoutchouc de *Rheinbach*, qui sont remplacés par des sabots à dessus de toile qui me blessent les pieds parce qu'ils sont trop grands. On ne voit pas bien ce qu'ils pourraient nous enlever encore !...

De nouveau, c'est la gare et le train, et le wagon de marchandises mais sans les engrais pulvérulents. Nous ne savons pas où nous allons. Le train passe près de **Berlin** que nous apercevons à l'horizon à la tombée de la nuit. Les bombes des alliés ont fait beaucoup de dégâts tout le long de la voie et, le long d'un canal, nous voyons une immense usine qui est complètement ravagée par les bombes et l'incendie. Cela nous renseigne sur l'intensité des bombardements alliés.

### 3 - **Prenziau**

Le lendemain, vers midi, nous arrivons en gare de *Prenziau*, à 101 kilomètres au nord de *Berlin*, et à 61 kilomètres au sud de *Stettin*, au bord d'une rivière qui va à la

*Baltique*. Nous sommes donc au mardi 3 octobre.

Nous quittons le train et, accompagnés des *schupos*, nous déambulons par la ville. Je n'en ai que peu de souvenirs. Je vois, sur une place, une belle cathédrale de style gothique, entièrement en briques rouges. C'est maintenant une cathédrale protestante. Devant la grande porte, se dresse une très grande statue de *Luther* (2,50m) en bronze. Un peu plus loin, sur cette même place, se trouvent deux autres statues, de même taille, également en bronze, représentant *Frédéric Le Grand* et *Bismarck*.

Un boulevard très ombragé nous amène à la prison de la ville, derrière le palais de justice. Nous entrons dans la cour où les gardiens nous servent un bouillon chaud qui est très apprécié, car nous n'avons rien pris de la journée et il est deux heures de l'après-midi. Un petit morceau de pain noir et une rondelle de saucisson ersatz complètent le repas. Et nous quittons la prison pour un camp situé à trois kilomètres de là, hors de la ville. Cette marche est très pénible pour moi, à cause de mes sabots qui m'écorchent le dessus des pieds. En arrivant au camp, mes deux pieds saignent.

Le camp est constitué par un enclos de barbelés où se trouvent neuf baraquements disposés de chaque côté d'une large allée. L'un des baraquements sert de W.C. : il y a d'un côté une longue banquette percée de quinze trous !... Pendant les opérations, on peut lire sur la paroi en face toutes sortes d'inscriptions en allemand, en russe, en polonais et en italien. Nous y avons ajouté des inscriptions en français. Le camp a été occupé par des prisonniers de guerre italiens, plus ou moins ralliés au gouvernement *Badoglio*. Il en reste encore quelques uns qui occupent deux baraques mais ils travaillent ailleurs et on ne les voit que rarement.

Nous, nous sommes répartis dans quatre baraques. Dans la mienne, nous sommes douze Français dont le R.P. *Robert* et 18 Allemands. Nous faisons assez bon ménage mais, pour ne pas être confondus avec eux, nous dessinons aux crayons de couleur de petits drapeaux bleu-blanc-rouge sur le bois de nos couchettes, couchettes superposées deux par deux. Les prisonniers allemands sont étonnés de notre audace mais ne protestent pas. Les gardiens qui les remarquent ne disent rien.

Nous sommes toujours dévorés par les poux et, pour comble de bonheur, nous constatons que nos lits sont infestés de punaises. Le lendemain matin, il y a des figures enflées et des bras couverts de piqûres. Certains prétendent pourtant que les punaises mangent les poux ... Je trouve plutôt que toutes ces bestioles ont l'air de prospérer à l'aise !...

Au réveil, nous allons aux lavabos installés dans une baraque en face de la nôtre où, obligatoirement, nous devons nous mettre le torse nu pour nous laver, mais sans savon et sans serviette. Il fait froid. Il y a une forte gelée blanche et toutes les flaques d'eau sont glacées et ce n'est que le 4 octobre. En volant du bois autour des baraques, nous faisons un feu d'enfer dans notre poêle, ce qui rendra les punaises plus agressives et les poux plus enragés. Je couche au-dessus du père Robert qui, assailli par les punaises, ne dort presque pas. Il m'entend me gratter toute la nuit bien que je réussisse à dormir quand même.

Le jour, nous faisons l'exercice à l'allemande et nous faisons exprès de ne pas comprendre les commandements et de prendre notre droite pour notre gauche et inversement, mais les pieds s'écorchent davantage.

Pour éviter cet exercice idiot, la plupart sont volontaires pour une corvée en dehors du camp. J'y vais aussi et, à 5 ou 600 mètres du camp, près de la gare, nous déchargeons un wagon de briques. Le lendemain, nous déchargeons des poteaux de ciment : il faut se mettre huit par poteau et c'est lourd. Tout près de la gare, est une usine où l'on fabrique des bombes. Beaucoup de prisonniers y travaillent. C'est peut-être pour cela que les avions alliés, sans doute russes, nous survolent chaque jour mais ils bombardent loin de nous. A nos moments libres, nous faisons la chasse aux poux au grand soleil, car s'il y a de la glace le matin, il fait chaud dans la journée.

Le troisième jour de notre séjour au camp, le vendredi 6 octobre, on appelle sept condamnés à mort dont je suis, et on nous ramène en camion à la prison de la ville où on nous enferme en cellule, sans doute de peur que nous nous évadions. Je suis mis, seul Français, dans une cellule où il y a déjà huit Allemands et un Belge qui parle français, allemand et portugais, car il habitait

l'Angola avant la guerre. Il me sert d'interprète.

Le samedi, je reste seul dans ma cellule car les autres vont travailler dans un atelier d'ajustage installé dans une salle de la prison. Le dimanche, je me plains des poux et des écorchures aux pieds. Le Belge traduit et aussitôt le gardien m'insulte en allemand et me frappe parce que je n'avais rien dit. Après explications données par le Belge qui dit que je ne sais pas l'allemand et qu'on ne m'a rien demandé, le gardien m'emmène à la salle de bains où je prends tranquillement un bon bain chaud dans une baignoire. Le prisonnier de service dans cette salle de bains me saupoudre ensuite de poudre insecticide. On emporte mes vêtements à l'étuve et on me donne de nouveaux habits qui sont des "bleus" de travail. Et le gardien, très radouci, me panse les pieds avec de la pommade et des bandes de toile.

Le lundi, je vais à l'atelier où l'on me donne des pièces de duralumin et d'acier à ébarber et à rectifier de quelques dixièmes de millimètres. C'est la première fois que je me sert d'un palmer mais c'est aussi la première fois que je vais passer dix heures debout devant un étai avec une lime en mains. C'est très fatigant, bien que je ne travaille pas vite. Le mardi, je travaille encore dix heures et cinq heures le mercredi matin. Mais mon rendement n'a pas augmenté car, sous prétexte de me montrer à travailler, un prisonnier français prestidigitateur m'enseigne quelques tours. Néanmoins, il faut rester debout et mes pieds me font mal. C'est donc avec joie que je quitte la prison le mercredi à midi, revêtu de nouveau de mon uniforme à bandes jaunes qu'on m'a rendu bien nettoyé.

Comme il a plu pendant la nuit, je suis obligé de garder mes sabots et la marche jusqu'à la gare rouvre les plaies à mes pieds. Je reprends le train avec une vingtaine de prisonniers, donc cinq Français en me comptant. Nous sommes en wagon cellulaire. Il y a avec moi, entre autres, un Alsacien de Mulhouse, de mon âge, Marcel Grébert. Il avait été condamné à mort puis gracié à la condition de déterrer les bombes non éclatées. A Aix-la-Chapelle, une des ces bombes a éclaté, tuant ses quatre camarades et le blessant grièvement. Il est toujours en traitement après avoir été évacué de Rheinbach comme moi.

#### 4 - Berlin

Le train nous débarque à Berlin dans l'après-midi de ce mercredi 11 octobre, dans les restes d'une gare à peu près détruite par les bombardements alliés. Nous avons fui devant les Américains en quittant Rheinbach. Maintenant, nous venons de fuir les Russes qui, paraît-il, approchent de Stettin. C'est toujours la fuite devant les Alliés. Nous croyons que la guerre est sur le point de finir et qu'à Noël nous serons rentrés chez nous !...

En attendant, sur le quai de la gare, nous trouvons les schupos qui nous mettent les menottes une fois de plus. Comble de luxe, il y a un schupo par prisonnier qui nous tient en laisse comme des caniches. C'est cela notre entrée triomphale à Berlin, la capitale du Grand Reich. Pour nous consoler, nous admirons les effets terribles des bombardements alliés sur Berlin pendant le trajet d'une heure qui nous amène à la grande prison centrale, le "Praesidium-Polizei", à Alexander-Platz.

Nous faisons d'abord un quart d'heure à pied. Je demande à mon schupo, par signes, l'autorisation de quitter mes sabots qui me font mal et, pour avoir moins mal, je marche sur mes pansements, avec mes sabots dans la main droite, la gauche étant enchaînée avec mon schupo. Au bout d'un quart d'heure environ, nous prenons le tramway ou "Strassbahn", qui nous débarque juste devant la prison. Au passage, j'ai vu le grand immeuble de la D.N.B. (Deutches Nachrichten Büro), officine de Goebbels, fortement endommagée, au coin de la Wilhelmstrasse. D'ailleurs il n'y a pas une rue sans ruines. Pour nous, c'est réconfortant.

La prison elle-même a souffert des bombes. D'un côté, il y a deux étages détruits et les murs sont lézardés jusqu'au rez-de-chaussée. C'est justement là que nous logeons dans une salle commune où nous serons de cinquante à cent environ, pendant une semaine, avec des arrivées et des départs tous les jours. Il y a eu de tout : des juifs allemands avec leur étoile jaune, d'autres Allemands de droit commun, des Allemands détenus pour

délits d'opinion, des Tchèques, des Français, des Polonais, des Belges, des Hollandais, des Luxembourgeois, un Suisse, des Chinois, des Italiens, un Yougoslave, un Grec et j'en oublie ... Une vraie Tour de Babel !...

Pour les repas, tout est simplifié : une seule écuelle dans laquelle on met une eau tiède, noirâtre et sans goût, appelée café, pour le matin ; puis une sorte de brouet liquide, appelée soupe, que l'on boit de la même façon, pour le midi et pour le soir ; pas de pain. Il n'y a donc pas besoin de cuiller, de fourchette et de couteau !... C'est l'idéal pour ceux qui font la vaisselle ...

A notre arrivée, les vêtements passent à l'étuve et nous, à la douche. On me soigne les pieds très bien à l'infirmerie de la prison mais ça me fait toujours mal et ça ne veut pas guérir. Je garderais les cicatrices jusqu'à ma mort.

Nous couchons en principe sur des lits superposés, comme dans les prisons précédentes, mais les deux premières nuits je n'ai pas pu trouver de place sur les lits et j'ai dû coucher à même le ciment, sans couverture, avec une quarantaine d'autres prisonniers. Il ne fait pas chaud. Après, je me suis débrouillé avec le bel égoïsme des prisonniers. Les couchettes n'ont ni paille ni couverture !

Somme toute, j'ai gardé un assez mauvais souvenir de cette prison, de la maigre nourriture et du couchage rudimentaire. Les promenades elles-mêmes, dans une cour étroite entourée de hauts murs, au pas accéléré et en silence, étaient sans intérêt. Mais dans la cellule, on pouvait parler aux nombreux allants et venants et avoir des nouvelles de toutes sortes.

Le mercredi suivant, 18 octobre, je quitte Alexander-Platz à pied, avec un petit convoi escorté de schupos comme à l'aller et, bien sûr, avec les menottes. Nous allons prendre le train à la gare de Postdam, ou plutôt à ce qu'il en reste, c'est à dire quelques pans de murs et quelques poutrelles tordues. Les avions alliés sont passés par là.

Un petit voyage en wagon cellulaire : ce sera la dernière fois. J'aperçois le palais de Postdam, le Versailles allemand, et nous arrivons en gare de Brandenburg.

## XI - LA PRISON DE BRANDENBURG-GÖRDEN

---

Nous descendons du train et un tram sur route nous emmène à dix kilomètres de là, au Zuchthaus de Brandenburg-Görden où je vais séjourner un peu plus de six mois tout seul dans la même cellule.

En descendant du tram, nous nous trouvons avec nos gardiens devant une prison immense toute neuve qui ressemble plutôt à un ensemble industriel. Une grande grille, largement ouverte, donne sur une longue allée bordée de champs cultivés. Au bout de l'allée se trouve un premier corps de bâtiment sans étage qui renferme la conciergerie et d'autres dépendances. Un porche donne dans une cour intérieure entourée de murs et de bâtiments élevés. En face, c'est la prison proprement dite, le Zuchthaus ou maison de force : nous dirions en français le bagne.

A la façade, il y a un haut-relief "Kolossal" en ciment représentant Saint Georges foulant le dragon sous les pieds de son cheval. Il est flanqué de chaque côté par d'immenses statues stylisées représentant, si je ne me trompe, la Force, la Justice et quelques autres vertus ... C'est assez imposant comme décoration, mais l'allégorie n'est pas claire. Nous ne savons pas si ces vertus sont les vertus des gardiens, ou celles souhaitées pour les délinquants, pensionnaires habituels de l'établissement. Pour nous, le Saint Georges représente la puissance nazie et le dragon sous son cheval, tous les prisonniers dont nous sommes. La date de construction, inscrite sur la façade, est 1942. Il y a donc deux ans seulement que cet ensemble a été mis en service, en pleine guerre. C'est donc bien fait exprès pour les détenus politiques et les déportés des pays occupés.

Il y a ici environ cinq mille prisonniers de toutes sortes de nationalités, avec au moins la moitié d'Allemands, répartis en quatre "Haus" ou "divisions" indépendantes. Chaque division, qui comporte des bâtiments cellulaires à quatre étages, possède ses ateliers spéciaux et son genre de travail particulier. Il y a aussi un grand "Lazaret" ou hôpital et, au rez-de-chaussée du bâtiment central, une

grande infirmerie ou "Revier", fort bien conditionnée.

Autre détail qui nous frappe dès notre entrée, c'est les murs qui prolongent à droite et à gauche la conciergerie, et qui font sûrement le tour de la prison. Ils sont hauts de cinq mètres et précédés, du côté intérieur, d'un fossé large de quatre mètres et plein d'eau. Ces murs, toujours du côté intérieur, sont blanchis à la chaux, absolument lisses, et éclairés la nuit par des projecteurs. De place en place il y a une tourelle avec un guetteur armé. Les évasions ne doivent pas être faciles.

Nous entrons dans le hall et la grille se referme sur nous. A gauche, une autre grille s'ouvre et un civil, qui est, paraît-il, le directeur de la prison, nous fait un petit discours de bienvenue en allemand, auquel je ne comprends pas un mot. A sa mimique, il paraissait très aimable ... ou ironique ...

Nous entrons ensuite au greffe pour l'inscription au registre d'écrou, avec tous les renseignements déjà fournis à l'entrée de chaque prison, puis nous allons à la salle d'habillement. Nous sommes une quinzaine. Un interprète nous ordonne, en plusieurs langues, de nous dévêtir entièrement, et un gardien nous examine ensuite sous toutes les faces, dans les cheveux, les oreilles, le nez, la bouche, entre les doigts des mains ou des pieds, sous les ongles jusque dans l'anus et les autres replis du corps, pour voir s'il n'y a pas quelques chose de caché : couteau, lame de scie, pierre à briquet, allumette, crayon, ou simple mine de crayon, ficelle, etc... Après cette inspection plutôt vexante, on nous donne une chemise et un caleçon, que nous gardons sous le bras, et une serviette de toilette et nous allons aux douches chaudes.

Après la douche, nous revêtons chemise et caleçon et nous revenons à la salle d'habillement où l'on nous donne le reste de notre habillement et de notre matériel de prisonnier de droit commun, dont voici la liste détaillée : un pantalon bleu marine à bandes jaunes sur la couture extérieure, avec une seule poche ; une veste assez épaisse, grise,

qui remplacera le pull-over pour le froid ; un petit gilet sans manches bleu marine ; une veste bleu marine avec le brassard jaune à la manche droite ; une veste de toile gris-blanc, plus large et plus longue, avec le même brassard jaune, dite "veste de travail" ; un béret bleu marine, genre béret de marin, mais sans rubans ; une paire de chaussettes de laine grise ; une paire de socques à semelle de bois garnie de caoutchouc et à dessus de cuir recouvrant un peu plus que les orteils, et sans garniture au talon, comme les religieuses de la Sagesse, ce qui nous oblige à une crispation des orteils pour qu'elles ne quittent pas le pied ; une cravate à carreaux bleus et blancs ; un mouchoir gris-bleu ; un torchon pour essuyer la vaisselle ; un autre torchon pour la toilette ; un petit sac de coutil à carreaux bleus et blancs qui contiendra pour la nuit le traversin ; et un autre sac plus grand, de coutil à carreaux bleus et blancs également, qui servira de sac de couchage. Pour l'instant, ce grand sac de couchage va servir à renfermer tout le reste du barda, c'est à dire tout ce que je viens d'énumérer, sauf les vêtements revêtus et, en plus cuiller, fourchette, couteau à bout arrondi, brosse à dents, poudre dentifrice, savon, cuvette de faïence pour les repas, verre à dents qui servira aussi pour boire et peut-être que j'oublie encore quelque chose !... Minutie de l'organisation allemande !...

Chargés de nos sacs, nous allons au bureau de répartition de la main d'œuvre ; dans une salle vitrée où nous entrons un par un. Un civil me demande ma profession et paraît fort embarrassé quand je lui dis « *Pfarrer* », c'est à dire "curé". Il médite un moment, puis me demande si je sais me servir d'une machine à coudre. Sur ma réponse négative, il dit quelque chose en allemand à son secrétaire et me renvoie. J'ai retenu la phrase « *Zelle hundert acht und achzig ! Prenner !* » En sortant, j'en obtiens la traduction de Marcel Grébert, l'Alsacien de Mulhouse retrouvé. Cela veut dire « *Cellule 188. Découseur* » Ce mot là n'est pas français, mais on comprend quel métier il désigne. Marcel Grébert, à la cellule 185, fera le même métier. Nous serons donc presque voisins.

Cependant, la dite cellule n'est pas libre encore, ou pas en état. En attendant, je suis enfermé pour le reste de la journée et pour la nuit suivante dans une cellule où nous sommes quatre : moi, un Yougoslave communiste et catholique non pratiquant, et

deux Hollandais protestants et très pieux, qui disent prière du matin et du soir, et prière avant et après le repas. Le Yougoslave parle italien et nous arrivons à nous comprendre suffisamment pour que je lui fasse un peu de morale, après lui avoir dit qui j'étais. Il a de bons sentiments et parle de s'amender pour la pratique religieuse mais je ne le reverrai plus. Il est de race slovène.

Le lendemain matin, 18 octobre, un jeudi, je suis conduit à ma nouvelle cellule, qui sera aussi la dernière, la cellule 188, de la Division 1. Je m'y installe sous l'œil du gardien et avec les explications d'un prisonnier allemand qui parle français. Puis la porte se referme et je reste **tout seul**. J'y resterai, **tout seul**, six mois et dix jours !... Jusqu'à ma libération !

Ma cellule à 3,50 mètres de long sur 1,50 mètre de large et 3 mètres de hauteur. Le sol surélevé de dix centimètres par rapport au couloir extérieur, est entièrement recouvert de linoléum rouge foncé et ciré. En partant de la porte, à droite, il y a d'abord, accroché au mur du couloir, le tableau des consignes pour le prisonnier, écrit en allemand et, par conséquent, incompréhensible pour moi ; au-dessous du tableau, également accroché au mur, la bassine de zinc pour la toilette ; sur le sol au-dessous, il y a la cruche à eau, pour la boisson et la toilette, il y a aussi le pot de chambre muni d'un couvercle, le sceau en zinc pour les eaux sales, et la balayette (ou, du moins, ce qu'il en reste !...)

Au mur de droite est fixée la table qui est munie de deux pieds à l'opposé, et qui se relève contre le mur où un crochet la maintient appliquée pendant la nuit. Au-dessus de la table est la lampe électrique, dont l'interrupteur est à l'extérieur dans le couloir. Il y a devant la table une chaise carrée au fond de bois et à dossier. En face de la porte, se trouve la fenêtre, à deux mètres du sol, haute de 90 centimètres et large de 80, fortement munie de grilles en dehors. Cette fenêtre, articulée à sa partie inférieure autour de deux charnières, se rabat à l'intérieur grâce à un système rudimentaire, mais elle ne s'ouvre normalement que de 30 à 35 degrés. Une clé spéciale que je n'ai jamais vue, permet cependant de l'ouvrir à l'horizontale, soit 90 degrés. Cette fenêtre donne au nord sur une cour intérieure carrée où nous irons en promenade.

Sur le mur de gauche de la cellule, après la fenêtre, il y a, à 1,50 mètre du sol, un petit placard-étagère à deux compartiments pour ramasser les objets de table et de toilette. Sous le placard, sont fixées des patères pour accrocher les vêtements qui ne servent pas et les serviettes et torchons. Ensuite, c'est le lit de fer, fixé au mur par des charnières et muni de deux pieds à l'opposé. Il se relève contre le mur dans la journée, comme la table pendant la nuit. Quand il est rabattu, il encombre d'un mètre en largeur et de deux mètres en longueur. Après le lit, toujours le long du mur, c'est le radiateur du chauffage central sous lequel je place mes sabots. Enfin, au mur du couloir, est accrochée la pelle à balayures, puis nous retrouvons la porte de fer, peinte en gris clair, avec un petit trou grand comme une pièce de deux francs par où le gardien surveille après avoir soulevé un petit volet à l'extérieur.

Un cadre spécial, sur le côté du placard, renferme la carte ci-jointe. Elle porte mon

nom, suivi d'un K (katholic) et du prénom qui est surmonté du mot étranger. Après il y a le numéro d'inscription au registre d'écrou, puis le numéro de ma cellule (188). Sous mon nom, est la date d'entrée à la prison. Sous le texte imprimé, se trouve mon numéro de matricule, gravé également sur une plaque ovale en zinc que je porte à mon cou, attachée par une ficelle. Les lignes du bas et du verso devraient enregistrer les dates de mes correspondances et les destinataires : elles n'ont jamais servies car je n'ai jamais eu l'autorisation d'écrire, ce qui, d'ailleurs était rendu impossible par les événements.

Autant que je puisse me le rappeler, voici le contenu de mon placard. Casier de droite : une petite glace rectangulaire pour la toilette ; un peigne ; une brosse à dents ; un verre ; un sachet de poudre dentifrice ; un savon dans une soucoupe. Casier de gauche : une planchette pour le pain ; un couteau de table à bout arrondi ; une cuiller ; une

|   |  |             |            |
|---|--|-------------|------------|
| <i>Proquin</i> <i>K</i>   |  | <i>188</i>  | Seite      |
| Name  |  | Vorname     | <i>188</i> |
| Eingeliefert am<br><i>17. 10. 44</i>  | Jeder Eingelieferte erhält auf Antrag einen Ausgangsbrief. |             |            |
| Nach sechs Monaten 1. Freibrief (Schreibfrist: sechs Wochen) und zwar am: _____ nach der im Hause geltenden alphabetischen Ordnung. |  |             |            |
| Diese Karte ist jedesmal bei Beantragung eines Briefes dem Abtsg. Beamten zu übergeben.   |  |             |            |
| <i>821</i>  |  |             |            |
| Geschriebene Briefe   |  |             |            |
| Datum   | Anschrift  | Bemerkungen |            |
|   |  |             |            |
|   |  |             |            |
|   |  |             |            |
|   |  |             |            |

fourchette ; une salière avec du sel ; un verre à boire cylindrique en grès avec une anse, genre chope à bière. Le pain, s'il y en a, est sur la planchette. Ces casiers ferment avec deux portes. Sur le dessus du placard se trouvent, à gauche, la cuvette de faïence qui sert de gamelle et le petit plat de faïence qui sert d'assiette ; à droite, les livres prêtés par l'aumônier ou fournis, chaque semaine, par la bibliothèque de la prison.

Le règlement de la prison est des plus simples. Lever à cinq heures, annoncé par une sonnerie électrique dans le couloir. Il faut se lever rapidement, faire sa toilette, relever le lit le long du mur, puis abaisser la table. Si j'ai le temps, je fais ma prière du matin. Puis le gardien ouvre la porte et l'on sort avec les eaux sales que l'on va vider dans les W.C. au bout du couloir : c'est l'occasion de causer en cachette avec les Français, s'il y en a, car mes voisins de cellule changent constamment. Au retour, on sert le jus, qui n'a qu'un seul mérite, celui d'être chaud. Le pain pour toute la journée est donné en même temps : environ 300 grammes qui se réduiront peu à peu jusqu'à 150 grammes les trois derniers mois. J'achève ensuite la mise en ordre de la cellule et le balayage.

A six heures commence le travail, jusqu'à onze heures et demie. A midi environ, soupe sans pain, une dizaine de pommes de terre bouillies en robe des champs, et un quart de "goulash" (sauce de débris de viande, sans viande), ou un quart de "sauce verte" (sorte de purée d'orties ou de feuilles de betteraves délayées dans un liquide acidulé) ou un quart de sauce faite avec de la pâte de poisson. Pour la facilité de la distribution, les pommes de terre sont enfermées, bouillies et livrées dans un filet fermé d'une ficelle comme les ballons des enfants.

Après le repas, comme le matin, on va au bout du couloir vider les eaux sales, les balayures, les épiluchures, ou chercher de l'eau potable dans la cruche. Le travail reprend à une heure jusqu'à cinq heures et demie. Je balaie de nouveau, et le gardien ouvre pour que l'on aille vider les balayures aux W.C. Je rentre ensuite pour la soupe qui est servie vers six heures. La soupe du soir est quelquefois la répétition du repas de midi, mais, le plus souvent, les pommes de terre avec sauce sont remplacées par des légumes cuits à l'eau : choux-pommes, rutabagas, rarement haricots. Nous avons aussi de temps en temps le "repas froid". Au lieu de

bouillon de soupe, il y a le jus comme le matin, puis un morceau de pain supplémentaire avec une rondelle de saucisson et un petit cube de margarine.

A sept heures, c'est l'appel du soir. Je mets cuiller, fourchette, couteau de table, couteau à découdre, ciseaux, dans un petit sac de toile grand comme la main, que je suspends à un piton fixé à la porte. Je relève la table contre le mur, je quitte la veste blanche de travail et je me mets au garde-à-vous sous la fenêtre. Le gardien ouvre la porte et je dois dire « *Zelle hundert acht und achtzig ! ein mann ! gute nacht !* », ce qui veut dire « *Cellule 188. Un homme. Bonne nuit.* » Le gardien répond ou ne répond pas, il prend le petit sac qu'il accroche à l'extérieur dans le couloir et il ferme la porte à double tour. Alors je rabats mon lit et je me couche tout habillé sur le sac de couchage en me couvrant des deux couvertures. Il n'y a pas de draps. Au bout de deux mois seulement, j'aurai un traversin. L'électricité est éteinte aussitôt.

En principe, il y a promenade tous les jours pendant une demi-heure, soit le matin, soit l'après-midi. Mais souvent la promenade est supprimée s'il fait beau et toujours supprimée le dimanche, car les gardiens en profitent pour se promener eux-mêmes.

A l'heure de la promenade, un "Kalfat", (abréviation pour Kalfactor, c'est à dire domestique), prisonnier allemand de droit commun chargé de l'entretien des couloirs, escaliers et W.C., passe dans les couloirs pour l'annoncer. Je quitte ma veste blanche, je reprends mes sabots et mon béret. La porte s'ouvre et je sors dans le couloir. Puis nous descendons dans la cour où nous déambulons au pas accéléré à un mètre l'un derrière l'autre et en silence, sous la surveillance de deux ou trois gardiens. Ceux qui sont pris à parler sont punis : station immobile, le nez au mur, les mains derrière le dos ; coups ; privations de nourriture !... Il en est de même pour ceux qui arrachent de l'herbe comme supplément de nourriture !... Et cependant cette promenade fait du bien et, pour ma part, je la désire même quand il fait froid. D'ailleurs, quand il fait très froid et quand il y a de la neige, on nous distribue à chacun une paire de mouffles en étoffe à l'entrée de la cour : on les rend en rentrant. Je m'habitue assez vite à marcher avec mes sabots qui ne tiennent pas aux pieds, mais au début c'est assez difficile.

Parmi les gardiens, il y a de tous les genres. La plupart ne disent pas grand'chose. Certains sont brutaux. Pour ma part, je n'ai pas été brutalisé, sauf une claque une fois ou deux, une forte engueulade une autre fois parce que j'avais parlé, et deux fois une demi-heure de piquet le nez au mur et les pieds dans la neige pour la même vétille. Mais les gardiens perdaient leur salive et leur rage, car je ne comprenais pas les gentillesse qu'ils me *disaient si véhémentement*. J'ai vu maltraiter des camarades très sauvagement, en particulier un grand hetman de cosaques, si maigre et si affaibli qu'il avait de la peine à tenir debout !...

Dans la prison, il y avait un certain confort. D'abord, une propreté méticuleuse dans les cellules, les salles communes et les couloirs. Les couloirs, comme à Fresnes, étaient de simples galeries d'un mètre de large le long des cellules, laissant le milieu libre du rez-de-chaussée jusqu'au toit, pour faciliter la surveillance. Des passerelles réunissent les deux galeries à chaque extrémité. Partout il y a le chauffage central qui chauffe très bien mais qui a cessé subitement de fonctionner, faute de charbon, vers la mi-janvier 1945. A partir de ce moment, on gelait dans les cellules et j'ai bien souffert du froid, d'autant plus qu'il y a eu de la neige dehors pendant tous les mois de février et de mars.

On changeait chemise, chaussettes, mouchoir, cravate, serviette de toilette et torchon pour la vaisselle chaque semaine et le caleçon tous les quinze jours. Toutes les quatre semaines, on allait aux douches (douches chaudes mais très rapides) et toutes les six semaines environ, au coiffeur pour les cheveux coupés courts mais pas à ras. Chaque mardi, on allait aussi trouver le coiffeur pour la barbe, ce qui nous permettait assez souvent d'avoir des nouvelles, vraies ou fausses, mais toujours bien accueillies, car **la solitude et l'absence de nouvelles étaient très pénibles à supporter**.

Il y avait cependant une ombre au tableau : nous n'avons pas tardé à apprendre que la guillotine fonctionnait en permanence dans la prison. Chaque mardi et chaque vendredi on guillotinaient, selon le système français du couperet à déclenchement électrique, de vingt à cinquante prisonniers. La veille, c'est à dire les lundis et jeudis, on entendait assez souvent les cris des victimes désignées pour le lendemain et qu'on enferme dans des cellules spéciales pour y passer leur dernière nuit ! Je me suis demandé bien

souvent si ce n'était pas mon tour quand j'entendais ces jours-là ma porte s'ouvrir en dehors des heures habituelles.

Le lundi matin et le mercredi matin, au réveil, il est possible de demander à aller à l'infirmerie si l'on se sent malade. Les autres jours, il faut patienter. Je suis allé à l'infirmerie les deux premiers mois, octobre et novembre, pour faire soigner mes pieds écorchés. J'ai été bien soigné mais les cicatrices sont toujours visibles comme je l'ai déjà écrit. Malgré mon état de santé, qui m'avait prévalu d'être réformé en 1939, je n'ai jamais été malade, pas même enrhumé, durant toute ma détention. L'amaigrissement dû à la nourriture insuffisante m'avait, bien sûr, enlevé des forces : j'ai perdu trente kilos en dix mois et, à ma libération, je pesais 42 kilos seulement. Si la situation s'était prolongée, je ne sais pas ce qui serait advenu, mais c'est un fait que la maladie ne m'a pas arrêté. Et c'est heureux, car les vrais malades, les malades graves, étaient tous des condamnés à mort et pas un n'en a réchappé.

J'ai signalé la propreté des cellules : les gardiens y veillaient avec soin. Trois fois la semaine, il y avait une revue au retour des W.C., vers une heure. Je ne me rappelle plus les jours, mais la première revue était celle de la literie. Je mettais le lit en place avec les couvertures pliées séparément et la balayette et la pelle à ordures posées sur le matelas. Le gardien vérifiait si tout était complet et si tout était propre.

La deuxième revue était celle de la toilette. Je devais placer la chaise devant la porte et disposer, dessus ou devant, le seau, le vase de nuit, la cruche, le peigne, le miroir, la brosse à dents, le verre à dents, la poudre dentifrice, le savon dans sa soucoupe, le bassin à toilettes. Tous les ustensiles en zinc devaient être passés au papier de verre (on en donnait) et brillants comme neufs. Le tout devait être placé dans un ordre immuable qu'on avait appris et qui facilitait l'inspection.

La troisième revue était celle du matériel des repas : plat, gamelle, verre, cuiller, fourchette, couteau de table, salière, et les torchons et serviettes, le tout également placé dans ordre immuable.

Quelquefois s'ajoutait une inspection de la cellule pour voir si elle était balayée, s'il y avait de la poussière sur le radiateur, sur l'abat-jour, sur la fenêtre, sur le placard, etc...La poussière était l'ennemi numéro un. Elle était

pourchassée dans les couloirs et les escaliers qui étaient astiqués et cirés chaque jour par les "kalfats". Cela faisait une belle prison !... Le trottoir cimenté où se faisait la promenade autour de la cour était également balayé chaque jour, même les jours de pluie ou de neige. L'Allemand est né frotteur ... et même lécheur de bottes quand il n'est pas le plus fort, mais cela est une autre histoire...

Sans qu'on me l'ait jamais dit, ma peine de mort avait été commuée en celle de **travaux forcés à perpétuité**. Dans ma cellule, je fus donc obligé de travailler. J'ai écrit, page 58, que j'étais d'abord "Prenner", c'est à dire "découreur". Huit jours après mon installation, j'ai donc commencé à découdre des vêtements de draps de la cavalerie tchéco-slovaque, culotte de cheval et vestes, bénéfiques de guerre ! Cela devait être décousu proprement, les coutures nettoyées, tous les fils enlevés, les pièces de drap rangées par grandeur, et les pièces de doublure mises à part. Je devais découdre dix vêtements par jour : il ne fallait pas perdre de temps, mais cela n'était pas intéressant. Cela a duré deux semaines, y compris les dimanches. Ensuite, pendant tout le reste du mois de novembre, je n'ai rien eu à faire. Je m'ennuyais dans ma cellule avec seulement mon bréviaire et les quelques livres, lus très rapidement, prêtés par l'aumônier. Cela faisait partie du programme de dressage, pour faire désirer le travail par les prisonniers qui auraient pu se montrer récalcitrants.

Au mois de décembre, j'ai de l'avancement et je passe au service des tailleurs. En conséquence, le mot "Prenner" disparaît de la porte et est remplacé par le mot "Schneider" qui veut dire "tailleur". Ma carte de visite est donc faite des trois cartons ci-joints, placés dans des rainures métalliques à l'extérieur de la porte. La première ligne "Arbeitet in der zelle" veut dire : "travaille dans la cellule", ce qui veut dire que je ne devais pas aller à l'atelier comme les autres. La deuxième ligne, sur carton rouge, porte le numéro de mon linge, pour la lessive, 388 ; il y a, après, deux barres noires qui indiquent que je suis catholique (une seule barre pour les protestants) pour les visites de l'aumônier ; après, c'est le mot "tailleur". La troisième ligne, sur carton gris, "Bleibt allein !" se traduit par "reste seul", ce qui indique que personne ne pouvait me tenir compagnie dans ma cellule. D'ailleurs, il n'y aurait pas eu la

place suffisante pour deux sur les cinq mètres carrés de cellule !...



Comme tailleur, j'ai d'abord réparé deux cents pull-overs et autres lainages provenant des récupérations sur les victimes des bombardements. (Il y avait encore du sang sur certaines pièces, malgré les lavages). Je dois les repriser, ou coudre des morceaux quand le trou est trop grand, de façon à les rendre sans trous ni déchirures. Et, comme paiement, je reçois une cigarette par jour, ce qui constitue une monnaie d'échange appréciable. Le travail est facile et agréable. Mais ensuite je découds de nouveau et cette fois le travail n'est pas drôle. Il faut découdre des vêtements de toile blanche de la Kriegsmarine qui écorchent les doigts et cassent les ongles car il faut aller trop vite. Je me plains et on me menace d'une suppression de nourriture !... Comme si on en avait de trop !... Au bout de huit jours, heureusement, j'abandonne les vestes de toile pour redevenir tailleur.

Cette fois le travail est celui que je vais avoir à faire jusqu'à ma libération. Un prisonnier belge vient dans ma cellule, où on l'enferme pendant une demi-heure, pour me montrer la façon de travailler. Une demi-heure d'apprentissage et me voilà ouvrier qualifié ! Quelle promotion sociale !...

Il s'agit de terminer les capotes militaires destinées à l'armée allemande : coudre les boutons, les crochets, la doublure intérieure, faire les barrettes d'arrêtements, etc., c'est à dire tout le finissage. J'apprends à me servir d'un dé, et je me débrouillerai suffisamment après deux mois, en trichant un peu sur la solidité, pour terminer mes cinq capotes par jour, chiffre imposé sous peine de suppression de nourriture et de cigarettes. Le froid dans la cellule, par suite de l'arrêt du chauffage central à la mi-janvier, rendra plus pénible ce travail qui ne serait pas difficile sans cela. Par contre, le stock de capotes, 7 à 10 à la fois, que j'ai constamment, finies ou à finir, me permet de me couvrir davantage pendant la nuit.

Deux fois par semaine, j'ai droit au "Soulag", petit supplément de nourriture pour ceux qui travaillent suffisamment. Il comporte un morceau de pain, deux cent grammes environ (peu à peu il diminuera de moitié environ !), un petit cube de margarine et une rondelle de saucisson ersatz. Avec trois cigarettes, lors des visites quotidiennes aux W.C., et en cachette des gardiens, on peut acheter le soulag des fumeurs invétérés : cela fait un supplément apprécié. Par contre, je donne pour rien mes épiluchures de pommes de terre, car je ne peux pas les avaler. Pour nous embêter, pendant le dernier mois (mars-avril 1945), les gardiens apportaient le soulag la nuit. Ils nous réveillaient vers dix heures pour prendre le travail fini, vers minuit pour donner le soulag, vers trois heures pour donner du travail à faire. C'était très fatigant d'avoir le sommeil coupé de cette façon mais, rien à dire, évidemment !...

Au point de vue des distractions, à part les promenades dont j'ai déjà parlé, il y avait la lecture. A partir du mois de décembre 1944, quand j'ai repris le travail régulièrement, j'ai eu chaque semaine un ou deux livres de la bibliothèque de la prison : livres français fournis par la Croix-Rouge ou l'aumônerie des travailleurs ; livres, en français aussi, fournis par la Croix-Rouge belge ou suisse ; livres allemands, superbement illustrés, avec traductions en français et en anglais. A la bibliothèque de la prison, se trouvait un vicaire de Berlin qui avait été condamné à mort pour *reconstitution d'un groupe de Jeunesse catholique*. Rhénan d'origine, parlant bien le français, il me glissait quelquefois un mot d'amitié dans les livres qu'il choisissait exprès pour moi. Je lui ai parlé deux fois à Noël et au

1<sup>er</sup> de l'an, lors des seules fois où les prisonniers catholiques ont été réunis pour assister à la messe. J'ai toujours été bien servi par lui. Les livres étaient lus rapidement le midi ou le soir après le travail et les rares dimanches sans travail. A certains jours, je n'avais pas le temps de lire. L'aumônier de la prison me fournissait également, et cela dès le début, outre un bréviaire, des livres en français (spiritualité, hagiographies, missions) fournis par l'aumônerie française des prisonniers de guerre. Tout cela aidait à supporter **l'isolement et l'absence de nouvelles** qui se faisaient de plus en plus durs au fur et à mesure que les jours s'écoulaient.

Un autre soutien, et non des moindres, était la visite de l'aumônier allemand, à laquelle j'ai fait allusion plusieurs fois déjà, et grâce à lui, les communions et les messes. Il se présentait dans la cellule dont il avait la clé et posait sur la table sa serviette de cuir contenant des livres et, parfois, le Saint Sacrement. Ces jours là, un petit disque blanc au revers de son pardessus indiquait qu'il portait le Bon Dieu. Il me confessait, si nécessaire, et il me communiait. Il m'apportait la Sainte Communion une fois tous les quinze jours au début. A partir du mois de janvier, il m'apportait la communion plus souvent et me faisait sortir pour lui servir la messe.

Curieuse physionomie que cet aumônier, paraissant bon prêtre, et pourtant nazi 100% et portant l'insigne du parti. Il parlait un français suffisant avec, de temps à autre, des mots et des expressions latines. Il n'admettait aucune critique d'Hitler, approuvait le régime nazi, niait la persécution religieuse malgré les prêtres emprisonnés et l'exécution de prêtres allemands guillotiné dans la prison même. Cependant, il disait sa messe avec piété et administrait les sacrements de pénitence et d'eucharistie consciencieusement. Aimable avec moi et le R.P. Robert, qui montait des jumelles Zeiss dans la division 2, il nous donnait des nouvelles réciproques, et il nous a fourni des livres français très intéressants.

Officiellement, les prisonniers catholiques furent autorisés deux fois seulement, pendant tout mon séjour, à assister à la messe dans la chapelle de la prison : le jour de Noël et le jour du 1<sup>er</sup> de l'an, qui arrivaient le mardi. Ces deux jours, on nous conduisit à la chapelle munis d'une couverture, car il n'y avait pas de chauffage central. Avant la messe, j'ai pu converser avec d'autres

Français, en particulier avec un certain Marceau Camus, communiste de Gonesse en Seine-et-Oise, qui m'a écrit plusieurs fois après son retour en France. C'est à ce moment que j'ai parlé au vicaire de Berlin employé à la bibliothèque. L'office comprenait la messe basse avec chants de cantiques en allemand, absolution générale et communion. Pour toutes nos communions, dispense totale de jeûne eucharistique. Le jour de Noël, j'étais à l'orgue, un orgue excellent de 18 jeux, pour guider l'organiste protestant afin qu'il suive convenablement la liturgie catholique. Les "évangélistes", autrement dits les protestants, ont eu leur culte religieux ces mêmes jours, dans l'après-midi, dans la même chapelle.

A partir de janvier, plusieurs fois l'aumônier me fit sortir de ma cellule afin que je lui serve la messe qu'il célébrait à la sacristie de la chapelle, mais jamais il ne m'a laissé la célébrer. Et pourtant la porte de la sacristie était fermée à clé, nous n'avons jamais été

dérangé, et l'aumônier disait trois messes le dimanche : deux dans une paroisse de Brandenburg et l'autre à la prison avec un seul servant de messe comme assistance ! Si les situations avaient été inversées, je suis bien certain que je lui aurais facilité la célébration de la messe. Mais il était trop formaliste, trop esclave du règlement de la prison. Malgré tout, c'était un grand réconfort pour moi d'assister à la messe et de communier.

L'aumônier me ramenait ensuite à ma cellule et il fallait travailler un peu plus vite pour rattraper le temps passé au dehors. Je n'ai jamais eu d'ennuis à cause de cela, bien que les gardiens aient protesté plusieurs fois auprès de l'aumônier pour ces sorties contraires au règlement de la prison.

A partir de mars, l'aumônier me donnait quelques nouvelles brèves sur l'avance alliée, surtout du côté de la Bavière, ce qui me faisait espérer une prochaine délivrance.

## XII – LA LIBERATION

---

Vers la mi-avril, les nouvelles de l'avance alliée, à l'Est et à l'Ouest, sont beaucoup plus nombreuses, bien que souvent contradictoires. Nous n'avons aucun moyen de contrôle et nous acceptons tout ce qui est dit. J'essaie de faire parler l'aumônier, mais il est assez réticent.

A cette époque, arrive au Zuchthaus un fort contingent de déportés français et belges évacués de la prison de Wolfenbüttel, via Magdebourg. A les entendre, car ils logent dans les cellules en face de la mienne et crient les nouvelles sans que les gardiens protestent, à les entendre les troupes américaines sont entrées à Magdebourg sur leurs talons et doivent être ici en quarante huit heures tout au plus. Magdebourg n'est qu'à trente kilomètres de nous et, de fait, nous entendons le canon qui s'approche de jour en jour. Mais huit jours, dix jours se passent et il n'y a pas d'Américains.

Nous assistons, un dimanche après-midi, à un magnifique raid de trois bombardiers en piqué anglais qui attaquent le terrain d'aviation et les usines à quinze cents mètres de la prison. Malgré une D.C.A. assez nourrie, ils arrosent le terrain à la bombe et à la mitrailleuse ou au canon pendant trois quarts d'heure. Tout flambe. La fumée monte en colonnes imposantes et des débris enflammés tombent sur les toits de la prison. On applaudit à toutes les fenêtres.

Devant l'approche des alliés, que l'on croit toujours Américains, la direction du Zuchthaus prend quelques précautions. Un beau jour, on nous fait sortir des cellules et on nous rassemble dans le couloir où nous pouvons parler impunément aux voisins et échanger nos impressions. Puis on nous fait descendre dans les sous-sols où nous nous asseyons sur des caisses de ravitaillement. Cela dure une heure, puis un haut fonctionnaire (le directeur de la prison, me dit-on) nous adresse la parole en allemand. Un voisin belge me traduit l'essentiel : «*Soyez calmes. La guerre va bientôt finir. Vous rentrerez chez vous. Vous direz comme*

*nous vous avons traités humainement. S'il y a du danger de bombardement, vous reviendrez vous abriter ici.*» Et nous remontons dans nos cellules.

Maintenant je travaille au ralenti. Le maître-tailleur m'a apporté vingt capotes à finir mais je ne le reverrai plus. Je m'occupe tranquillement pour passer le temps et le travail n'avance pas bien vite. Je sens que c'est la fin. On attend les Américains d'un jour à l'autre quand, nouvelle stupéfiante, on nous raconte que ce sont les canons russes que nous entendons ... Encore un nouveau bobard !... Mais le lendemain la nouvelle se précise et nous entendons très bien le tir des mitrailleuses et armes automatiques. Les Russes ne seraient, paraît-il, qu'à quatre ou cinq kilomètres ... C'est la joie qui nous gagne et que nous ne cachons même plus aux gardiens.

L'aumônier vient me voir une dernière fois et me confirme la nouvelle de l'approche des Russes en me disant que c'est très mauvais pour nous. Je lui réponds que les Russes sont les alliés de mon pays et que je n'ai rien à craindre d'eux, ce qui n'a pas l'air de lui faire plaisir. Il s'en va, je ne l'ai pas revu, je ne sais pas son nom et je ne sais pas ce qu'il est devenu depuis.

Cependant, nous attendons encore plusieurs jours dans l'impatience et un certain énervement. Par la fenêtre de ma cellule, que j'atteins en montant sur la table, je tiens des conversations avec mon voisin de gauche (de droite en regardant la porte). C'est un Belge dont la porte est marquée du sinistre NN (*Nicht Name*, sans nom, ou encore *Nacht und Nebelung*,<sup>(1)</sup> nuit et brouillard) qui le voue à l'oubli le plus complet dans sa cellule d'où il ne sort jamais s'il y a d'autres prisonniers dans le couloir. C'est pour lui la fin de ce cauchemar. Il me dit son nom.

---

(1) En réalité, il s'agit du mot nébel (brouillard)

Mais je connais ce nom-là : Van de Castele ! Il y avait un coureur cycliste belge qui portait ce nom-là et qui a participé à plusieurs "Tours de France" entre les deux guerres. Il me dit que c'est bien lui. Curieuse coïncidence qui nous rapproche tout de suite, bien qu'il parle assez mal le français : il est Flamand.

*Le vendredi 27 avril 1945*, nous sortons de très bonne heure pour la promenade. Il ne fait pas chaud mais le temps est très beau. De tous les côtés, sous l'œil impassible du gardien de service, on chuchote à mi-voix, ce qui était jusqu'alors formellement interdit. Depuis vingt quatre heures, nous n'entendions plus de bruit de combat et, sur les demandes de renseignement, une explication circule : les Russes sont arrêtés à trois kilomètres par une rivière infranchissable !... Nous sommes déçus... Comment pourrions-nous savoir que c'est faux ?... Je ne perds pourtant pas confiance et j'ai raison car voici qu'à midi, aussitôt la maigre ration distribuée et avalée, on entend des cris et des acclamations. Je saute à ma fenêtre et j'entends la nouvelle tant attendue : les Russes viennent d'entrer dans la prison avec leurs blindés. La joie est délirante et je parle avec mon voisin Van de Castele. Nous savons maintenant que la délivrance est proche. Les acclamations et les cris augmentent ... Mais qu'est-ce qu'ils font ?... Pourquoi n'ouvrent-ils pas les portes ?... La fièvre monte au fur et à mesure que les minutes passent. Par les fenêtres, on réclame des nouvelles. On nous dit que le rez-de-chaussée est libéré ... Ça ne va pas tarder : je suis au premier étage ... Et vers quatre heures, j'entends une rumeur dans le couloir !... Un cri : les Russes ouvrent les portes ! Je me précipite à la fenêtre : c'est exact !... Je saute à la porte et j'écoute. Sur la galerie en face les portes s'ouvrent et les cris de joie s'élèvent. Je frappe sans arrêt à coups de poing dans la porte de ma cellule de peur qu'on ne m'oublie !... Le bruit vient de la droite, passe en face, s'éloigne vers la gauche, tourne au bout de la galerie, revient vers moi ... Merci mon Dieu !... Je continue de frapper comme un sourd et voici le bruit de la clé dans la porte de mon voisin, un Allemand, puis dans ma serrure. Ça y est !... La porte s'ouvre et je vois devant moi un petit soldat russe au type mongol basané, le

mousqueton à la bretelle, et entouré de prisonniers déjà libérés qui lui font une escorte enthousiaste. Je lui saute au cou sans hésiter et je l'embrasse sur les deux joues. Il rit, se laisse faire, et continue. Il ouvre la porte du coureur cycliste Van de Castele. C'est la grande joie. On parle tous à la fois et on comprend toutes les langues dans une unité parfaite : tous libres, enfin !... Finis le cauchemar, la crainte de la guillotine, la présence des gardiens, les restrictions de nourriture ...

A propos ... Où sont nos gardiens ? En circulant dans les couloirs avec quelques Français, nous en voyons un ou deux seulement qui se hâtent de disparaître. D'ailleurs, ils ne nous intéressent pas. Ce qui nous intéresse, c'est de trouver à manger. Comme sur un mot d'ordre donné par nos estomacs, c'est la ruée aux cuisines qui commence. On court, on se bouscule. Déjà, quand j'arrive avec mon plat, il y a autour de l'immense fourneau (10 mètres de long sur 3 de large). La soupe est en train de cuire pour le soir : elle est tout juste tiède, à peine mangeable. Cependant on se bat pour en avoir. Un prisonnier débrouillard a sauté sur le fourneau pour approcher de la marmite. D'autres en font autant aussitôt, d'où nouvelle bousculade, et le débrouillard tombe dans la marmite. Il en sort sans mal puisque ce n'est pas chaud, mais c'est tout juste si les camarades ne le lèchent pas sur toutes les coutures pour ne rien perdre !... Un jeune officier russe saute à son tour sur le fourneau pour nous faire évacuer la cuisine. Il promet par interprète double ration pour le soir si nous sommes raisonnables, c'est à dire si nous retournons dans nos cellules pour l'heure habituelle de la distribution. Nous sommes affamés mais nous obéissons.

Un groupe a découvert non loin de là un local où se trouve une réserve de conserves : haricots verts salés en barils et pâte de poisson en fûts métalliques. Rien de tout cela ne peut être mangé tel quel, mais on se bouscule dans un étroit passage pour en avoir. Cette bagarre me vaut d'être badigeonné de pâte de poisson sur ma veste et mon pantalon par un gars qui en emporte un plein plat. J'essaie d'en manger, mais c'est atrocement salé, infect : je ne peux pas. J'essaie de me rattraper sur des betteraves crues ramassées dans la cour, mais c'est tout

aussi immangeable. Et je rentre dans les bâtiments.

Dans la cellule en face de la mienne, j'entends parler français. Je rentre et je demande s'il y a dans le lot des gars de la Loire-Inférieure. Et je trouve un Nantais, **Roger Nouvel**, évacué de Wolfenbüttel.

Il était cuisinier au "Nantes", rue de Gorges, faisait partie du réseau de résistance Cohors-Asturies, et avait été condamné à mort.

Il est muni d'une magnifique barbe blonde, suite d'un pari. Il fait équipe avec **René Saison**, de Tournehem, (Pas-de-Calais), le plus jeune de la bande ; **Paul Samier**, un grand cultivateur osseux de Sombrin (Pas-de-Calais) ; **Edmond Coolzaet**, cheminot trapu domicilié à Caen (Calvados) ; **Georges Dhédin**, transporteur, à Mont-St-Eloi (Pas-de-Calais). Je me fais adopter par l'équipe. Nous serons donc six à notre sortie de prison.

Pour la distribution de soupe, le soir à huit heures, nous avons une ration abondante. Des ex-prisonniers font la distribution sous la surveillance des Russes et nous dormons la porte ouverte !...

Le lendemain, *samedi 28 avril*, je pense en me réveillant que c'est la fête du Bienheureux père de Montfort. Ce sera le jour de notre sortie de prison. La matinée se passe en conversations, en allées et venues. J'essaie en vain d'entrer à la chapelle ou à la sacristie. Des libérés ont étalé par terre, au rez-de-chaussée, un immense drapeau rouge orné de la faucille et du marteau découpé dans du papier blanc en l'honneur des Russes. Je revois le R.P. Robert, très amaigri et très fatigué. Comme il a de la peine à marcher, il ne peut venir avec nous. Je ne le retrouverai plus. J'ai su qu'il était rentré en France et qu'il est mort à Epron, dans le Calvados, où il était curé, en 1948.

Nous faisons un bon repas à midi et, à quatorze heures, nous avons enfin l'ordre d'évacuer la prison. Nous nous rassemblons à l'entrée avec tout ce que nous pouvons emporter. Je rejoins l'équipe dont j'ai parlé et le convoi s'ébranle lentement. Nous sortons en franchissant la porte d'entrée sous la statue de Saint Georges signalée précédemment.

Nous sommes libres !...

### XIII – AVEC LES RUSSES

---

C'est encore la guerre. Aussi nous traversons les lignes russes avancées qui entourent la prison. Nous acclamons des blindés, chars légers cachés en lisière d'un petit bois. Tous les Russes nous font fête, car nous sommes des victimes des nazis. On ne s'occupe pas de notre nationalité.

Avec l'équipe citée plus haut, nous faisons route parmi les autres prisonniers libérés. Mais où va-t-on ? Nul ne le sait. On constate seulement qu'on s'éloigne du front de combat, vers les arrières russes. Après les bois où les chars russes sont masqués en attendant d'avancer, nous trouvons les soldats au repos et au repas. C'est le repas surtout qui nous intéresse, mais nous n'avons pas à nous inquiéter, car les invitations ne manquent pas. Ce sera un heureux souvenir que cette première hospitalité russe. Soldats et officiers nous offrent ce qu'ils ont : ici, des nouilles grises excellentes qu'on nous sert dans les deux mains en écuelle et qu'on mange en se barbouillant le nez et le menton avec la sauce ; là, on nous donne des fruits au sirop que nous mangeons de la même façon ; plus loin on nous donne de la viande et des gâteaux secs. Un officier âgé et haut gradé distribue des cigares aux passants. Il m'en donne un. Je montre les copains occupés plus loin en levant six doigts : il m'en donne six ! Nous apprenons notre premier mot de Russe : "spaciba", qui veut dire : merci, puis "tovaritch" qui veut dire : camarade.

Je profite de cette bienveillance pour modifier mon costume. Les sabots de la prison me font mal aux pieds et la marche est malaisée dans le terrain sableux. Je demande à un soldat russe, avec force gestes, de me laisser une paire de bottes allemandes qu'il avait près de lui. C'est accordé sans difficulté. J'abandonne les sabots et je chausse les bottes : je marcherai mieux ainsi.

Nous dévorons sans arrêt tout ce qu'on nous présente sur notre passage. Il semble que nous ne pourrions jamais nous rassasier après dix mois de privations. Et pourtant nous avons pris, avant de sortir de la prison, de bonnes résolutions de tempérance !... Il faut manger peu au début, et, lentement pour réhabituer l'estomac à la nourriture !...

Seulement, quand nous avons eu de la nourriture, nous avons oublié nos résolutions...

Nous nous sommes attardés ainsi, et le convoi des ex-prisonniers s'est disloqué. Nous nous retrouvons seuls sur la route et nous nous arrêtons près d'une voiture automobile abandonnée. Elle roule. Si nous pouvions atteler un cheval devant, la route serait moins fatigante, car nous n'avons pas beaucoup de forces. Et justement il y a des chevaux en liberté dans la prairie d'à côté. On va pour en prendre un ... Mais nous voyons que ce sont les chevaux des cosaques : il n'y a rien à faire, et nous repartons à pieds.

Un peu plus loin, nous faisons la pause sur le bord de la route, et nous voyons venir une longue colonne de prisonniers allemands encadrés par des Russes en armes. Et quelle n'est pas notre joie de voir, à la fin de la colonne, nos ex-gardiens de la prison que nous venons de quitter. Ils sont en uniforme, mais quelques uns ont arraché leurs insignes de grade. Ce sont eux les prisonniers maintenant et nous, nous sommes libres. Un seul paraît crâner devant nous, les autres sont moins fiers. Les Russes rient de nous voir applaudir !... Chacun son tour !...

Le soir, il faut bien arrêter de marcher et trouver un gîte pour la nuit. Nous arrivons dans un village nommé *Marzhahne*, occupé par les troupes russes. Nous entrons au restaurant de l'Etoile d'Or (Goldener Stern) occupé par les femmes de l'armée russe. La salle des fêtes où nous pénétrons est encombrée de dormeurs étendus à même le plancher. Le rideau de la scène de théâtre est baissé. Devant la scène, il y a un piano archifaux et tout disloqué. Il est impossible d'y jouer un air quelconque. Mais en visitant les coulisses, j'en trouve un deuxième en assez bon état. Je me mets à jouer la Marseillaise, le God Save The King, Tipperary, l'Internationale, des chansons... On braille, on est heureux, tout à la joie du moment présent et sans inquiétude pour le lendemain. La vie est belle !... Des Russes viennent voir ce qui se passe et rient de notre joie. Ils sont touchés par la pauvre musique que je leur fait et qui n'a rien d'artistique.

Après le concert, les femmes russes nous donnent des grillades de porc, des pommes de terre bouillies, un bocal de pommes au sirop, et des biscuits. Elles parlent abondamment mais nous ne comprenons rien. Notre vocabulaire russe s'augmente des mots "franzouski", qui veut dire que nous sommes Français, et de la formule que je transcris sans orthographe comme nous l'entendons prononcer : "ni pou ni maille !" Aucun rapport avec la chasse aux poux avec ou sans filet !... Cela veut dire : "pas compris !..." ... Nous allons ensuite nous coucher sur la paille dans une petite étable à chèvres où nous rentrons en nous baissant... Mais, dans la nuit, à cause de nos repas inconsidérés, nous sommes pris de diarrhées et nous sortons à tour de rôle !...

Le lendemain, *dimanche 29 avril*, nous repartons vers huit heures après avoir pris le café. Les femmes russes nous donnent à chacun une pleine gamelle de purée épaisse mélangée de boudin. Ce sera pour le repas de midi. Nous repartons vers l'est. Route sans histoire, mais la fatigue se fait sentir, et les intestins sont délabrés.

Nous arrivons vers midi à un autre village plus grand, nommé *Buschow*, et nous installons dans une maison abandonnée. Les camarades essaient de manger. Moi, je n'ai pas faim et je bois seulement du thé chaud. Après un léger repos, nous repartons, mais nous nous arrêtons au milieu du village où un Français rencontré nous indique où trouver du pain. Il était prisonnier de guerre et employé chez le boulanger du pays. Grâce à lui, on touche du pain. Et puis, brusquement, nous décidons de ne pas aller plus loin vers l'est et d'attendre ici les événements. Nous découvrons, au sud du village une grande sablière abandonnée où il y a quelques baraques inoccupées. Nous nous installons dans l'une d'elles, et nous visitons aussitôt les baraques voisines où il y a une quantité d'objets, de vêtements, de literie et de victuailles abandonnés. Nous nous servons abondamment. Autant de pris sur l'ennemi, qui nous doit bien cette compensation. Nous avons trouvé des ustensiles de cuisine, un fourneau. Roger Nouvel nous fait des frites, du café, et on ajoute du saucisson au menu. Puis nous nous endormons dans la belle literie abandonnée : chacun a son lit garni.

*Lundi 30 avril* – Nous avons bien dormi et nous prenons un café bien sucré, car

nous avons trouvé hier plusieurs kilos de sucre roux et un peu de sucre blanc. Nous partons visiter le patelin. C'est une visite intéressée et nous entrons dans plusieurs maisons abandonnées, mais il n'y a rien : les Russes sont passés avant nous. Nous entrons dans la belle maison du bourgmestre, pillée elle aussi. Dans un salon, sur une très belle table vernie, il y a des traces de souliers à clous et la potiche de grès ouvragé qui se trouve au milieu a servi de seau hygiénique. Sur la cheminée, nous prenons un buste de marbre blanc qui s'en va voltiger dans une très belle vitrine de cristaux de Bohême ... C'est idiot !... Mais nous agissons sans réfléchir plus longtemps. Nous détruisons ce qui ne peut pas nous servir. En passant chez le boulanger d'hier, nous réussissons encore à avoir du pain.

Le menu s'améliore. A midi, nous avons du saucisson, un ragoût donné par nos voisins les soldats russes, du confit de dinde, de la confiture de fraises donnée par un Italien, et le café bien sucré. Après déjeuner, je me repose un peu et je dis mon bréviaire. Pendant ce temps-là les camarades ont trouvé, tué et détaillé un petit cochon. Nous sommes entourés de troupes russes qui s'installent plus nombreuses dans le village, mais pas d'ennuis. Au contraire, les soldats et les officiers sont aux petits soins pour nous. Au souper, nous avons du potage Maggi et des frites. Les abats du petit cochon ont été cuisinés mais je n'en mange pas ce soir car je n'ai plus faim.

*Mardi 1<sup>er</sup> mai* – C'est la fête du travail, aussi je me lève tard après avoir pris mon café au lit. Je fais la vaisselle, puis nos voisins russes nous demandent d'aller faire les "pluches" pour eux. J'y vais avec deux autres dans l'espoir d'avoir encore du ravitaillement. De fait, à midi, ils nous nourrissent à la Russe. Voici le menu dans l'ordre où il nous a été servi : soupe, cervelas en gelée, confiture de cassis, porc au riz et boisson chaude aux raisins de Corinthe. Le tout est bon sauf la boisson. Mais le vin est inconnu ici. Dans cette maison où nous mangeons, nous trouvons un grand drapeau noir-blanc-rouge que j'emporte et que nous transformerons en bleu-blanc-rouge. J'adopte aussi un paletot, un pardessus et une chemise pour remplacer mes vêtements de bagnard. Nous rapportons aussi à la baraque cinq kilos de mélasse.

Pendant ce temps là, les camarades restés à la baraque ont tué un bœuf !... Ils sont en train de distribuer de la viande à tous ceux qui en veulent, à d'autres libérés, aux Russes, aux femmes allemandes même. Le soir, au souper, nous avons de la langue de bœuf à la béchamel, des tartines de mélasse et du café. Si je détaille les menus sur un petit calepin que j'ai trouvé, et que j'ai actuellement entre les mains, c'est que nous avons besoin de nous refaire des muscles et de la graisse pour compenser toutes les privations de l'emprisonnement. La question des repas était pour nous la préoccupation numéro un. Et nous allons être ravitaillés abondamment aux frais des Allemands et des Russes, soit en vivres frais, soit en viande sur pied, soit en conserves. Ce qui ne nous est pas donné, nous sommes assez grands pour le prendre puisque nous sommes en pays ennemi et qu'il n'y a aucune raison pour que les Russes accaparent tout.

**Mercredi 2 mai** – Je suis le premier levé, mais il fait grand jour déjà. Je fais le nettoyage des abords de la baraque, puis nous prenons le café. Vers neuf heures, deuxième repas. Je mange une demi-oreille de cochon et un demi-pied de cochon en gelée (fabrication maison), puis une épaisse tranche de foie de bœuf, puis encore du café bien sucré. Comme nous avons trouvé un lapin que nous ne voulons pas manger de suite, je vais aux pissenlits pour le nourrir, ce qui me fait découvrir un champ d'asperges. J'en rapporte un bon kilo que nous mangerons demain.

Aujourd'hui, nous pavoisons notre baraque avec un petit drapeau tricolore fabriqué avec le drapeau allemand trouvé hier. Et, par la même occasion, nous inscrivons à la craie le nom de notre logis : Isba des courants d'air. Au déjeuner : lard rôti froid, beefsteack, purée de petits pois, tartines de mélasse et café.

Dans l'après-midi, nous sommes envahis par des nouvelles recrues russes qui viennent dans les baraques voisines pour les douches et l'habillage. Comme auparavant, ils quittent tout ce qu'ils ont dans une autre baraque, nous allons visiter leurs défroques et nous récupérons tout ce que nous pouvons : pardessus, complets, chaussures, coiffures etc... J'adopte un pantalon qui remplacera le dernier élément de ma tenue de bagnard, et

une casquette. Je prends également des crayons, du papier à lettres, un jeu de cartes et une croix de chapelet que j'ai toujours.

Au souper: potage Maggi, macédoine de légumes (ce sont des boîtes de conserves italiennes) et café. Je passe la soirée à bavarder, si l'on peut dire !, avec un officier russe qui reste à veiller sur nous jusqu'à onze heures et demie. Nous lui réparons sa montre (elle ne marchait pas parce qu'il ne savait pas la remonter !) et, en reconnaissance, il nous apportera, le lendemain, une boîte de Nescafé dont il ne connaît pas l'emploi !...

**Jeudi 3 mai** – Je me lève avec le jour. Il y a une forte gelée blanche et l'air est vif, mais il fera toute la journée un temps splendide, chaud même au soleil. Après le café, nous retournons visiter les défroques des Russes mobilisés hier. Il s'agit de ressortissants russes, ou de pays "adoptés" par les Russes, qui se trouvaient sous régime allemand et qui n'ont été "libérés" que pour être incorporés dans une autre armée !... En tous cas, nous profitons de leur malheur, et je trouve un autre jeu de cartes, usagé, mais complet. Je trouve également l'insigne du ceinturon jaune des pompiers de Buschow, le patelin où nous sommes : ce sera un souvenir très local.

Nous revenons faire un premier déjeuner vers huit heures et demie, car nous avons toujours besoin de manger. Au menu : deux tranches de foie de bœuf aux oignons, deux tartines de miel, et café au lait condensé pour finir. Nous mettons ensuite un peu d'ordre dans notre baraque qui est encombrée par le produit de nos pillages, chacun collectionnant les vêtements et les souvenirs, et tous réquisitionnant toutes espèces de nourriture.

A une heure, second déjeuner où nous avons du bœuf mode, purée de pommes de terre, tartines de mélasse et café. Pour faire la digestion, et pour utiliser nos jeux de cartes, nous faisons une partie de belote où je perds lamentablement.

A quatre heures, nous avons encore faim, et c'est le goûter avec chacun deux crêpes épaisses et larges comme des bouses de vache, mais excellentes car notre cuisinier Roger Nouvel, les a vanillées et enduites de mélasse. On ne trouvera jamais l'équivalent dans un restaurant. On arrose ça avec du café au lait condensé, puis je vais couper du seigle pour nourrir notre lapin.

Il est cinq heures environ quand je pars visiter de nouveau le patelin avec deux camarades. Nous trouvons d'autres Français qui, comme nous, cherchent à s'enrichir aux dépens des Chleuhs. Nous allons jusqu'à la gare, mais nous ne trouvons rien d'appréciable, même pas des nouvelles !... Cependant les Russes ont dû faire une victoire, car ils ont pavoisé partout avec des drapeaux rouges et des banderoles blanches illisibles pour nous. Il y a même, à une façade, un très grand portrait de Staline en couleurs qui n'est pas mal.

Nous soupçons à huit heures avec un épais potage Maggi, des rognons de bœuf sautés aux oignons, mes asperges de la veille en sauce blanche et du café. Nous nous couchons à la nuit.

*Vendredi 4 mai* – Le lait frais s'ajoute à nos menus, car les camarades cultivateurs sont allés au lever du jour traire les vaches des Russes en cachette. Nos voisins russes, d'ailleurs, s'en vont. Nous en profitons pour démonter le poêle d'une baraque voisine pour remplacer le nôtre qui marche mal. A midi, nous buvons du lait au lieu de l'eau habituelle, et nous mangeons saucisson et frites.

Dans l'après-midi, un obus égaré éclate à 50 mètres de nous et blesse un Français. De nouvelles troupes russes arrivent dans le patelin et nous invitent à évacuer notre baraque. Que faire ?,... Nous partons à trois pour trouver un nouveau logement, mais une patrouille russe nous arrête et nous emmène au travail forcé, malgré nos explications et nos protestations. Nous allons travailler sous surveillance de soldats armés, de quatre heures à onze heures du soir !... Sept heures de travail de manœuvre, dont certains travaux assez pénibles pour des hommes comme nous, affaiblis par les privations antérieures. Nous déchargeons d'abord des sacs d'avoine : comme c'est le début, ça peut aller et nous pensons partir aussitôt. Mais on nous emmène décharger un camion de balles de farine qu'il faut transporter à travers un couloir jusqu'à la boulangerie. Là, c'est lourd, parce que les sacs sont au moins aussi lourds que nous et qu'il y a une quinzaine de mètres de transport. Je ne veux pas me montrer moins fort que les autres, mais c'est épuisant. Nous déchargeons ensuite des cageots de volailles vivantes : c'est bien plus facile parce qu'on se met deux par cageots et qu'on ne se

presse pas pour venir chercher le suivant. Nous partons ensuite au bout de la cour intérieure d'une grande ferme pour aider à descendre de plusieurs camions des chevaux blessés ramenés du front. Je n'aime déjà pas approcher les chevaux normaux, mais je me méfie des réactions des chevaux blessés et qui souffrent, et je suis bien plus spectateur qu'acteur. Voyant que je ne fais pas grand'chose, les Russes m'envoient décharger du sel, puis du pain. Le pain, hélas ! est aussi surveillé que nous et nous ne pouvons pas en chaparder. Comme il y a encore d'autres choses à débarquer et que la nuit approche, nous réclamons à souper, mais en vain. Ces nouveaux Russes nous prennent soit pour des Allemands, soit pour des travailleurs volontaires au service des Allemands et ne veulent pas nous lâcher. Ça va mal !... Je me réfugie dans une grande écurie où je fais semblant de m'occuper des chevaux, puis je sors pour redresser un tas de fumier qui n'en avait pas besoin, mais ça me permet de voir ce que font les autres. D'ailleurs ça se termine. Il fait nuit et on nous rassemble pour nous distribuer un pain pour trois : c'est une miche de deux kilos. Edmond Coolzaet réussit à en obtenir une deuxième en resquillant, et on nous laisse libres de sortir de la ferme. Mais en rentrant à la baraque qui est à plus de huit cents mètres, nous sommes arrêtés tous les cinquante mètres par des patrouilles russes. Alors nous crions à tue-tête : « *Franzouski, Pabota !* » ce qui veut dire « *Français, Travail !* » S'ils insistent avec forces gestes, nous ajoutons : « *Da Dom* », ce qui veut dire, paraît-il, « *A la maison* ». Et on nous laisse passer. Il pleut assez fort maintenant.

A la baraque, les copains sont couchés, sauf René Saison qui nous a attendus et nous a gardé à manger : bouillie de froment, gâteau, riz au caramel, lait et thé comme boisson. Quand nous nous couchons, bien lassés, notre horloge sonne minuit. Car nous avons aussi une horloge que nous avons prise chez le coiffeur du patelin. Je m'endors aussitôt.

*Samedi 5 mai* – J'ai bien dormi quand je me réveille à sept heures. Comme la pluie a cessé, les trois camarades qui étaient restés à la maison hier s'en vont traire les vaches comme d'habitude, mais ils sont pris par les Russes à leur tour et restent au travail jusqu'à dix heures. Il devient dangereux de sortir

avec ces nouveaux venus. D'autres Russes, pendant ce temps, viennent démolir les baraques de la sablière. Nous commençons à déménager, mais en voyant notre drapeau tricolore et en entendant nos protestations, ils nous laissent une pièce et nous réemménageons. Nos relations sont moins cordiales qu'avec leurs prédécesseurs, mais on ne perd pas l'appétit : lait au réveil, deux beefsteaks à neuf heures avec du lait et du café !...

J'ai lavé et fait sécher au soleil une paire de chaussettes neuves que j'ai trouvées hier. Je la mets quand les camarades reviennent du travail, furieux d'avoir été pris également. Si seulement nous avions des renseignements sur la situation ! Nous pourrions partir à la *rencontre des Anglais ou des Américains*, car ça commence à devenir mauvais par ici !... Mais nous ne savons pas de quel côté aller...

Pour oublier nos ennuis, Roger Nouvel nous fait un repas soigné : bœuf et pommes de terre avec de la sauce tomate, puis un pudding maison aux pommes et à la vanille qui reçoit des compliments et le café dont nous avons un petit stock.

Après déjeuner, je me couche pour faire la sieste, mais je ne me sens pas bien. C'est les résultats des efforts faits la veille au service des Russes ! Vers six heures, j'ai un peu de fièvre et je ne mange pas le soir, mais je dormirai bien toute la nuit. Les camarades mangent des crêpes.

**Dimanche 6 mai** – Courbaturé, je reste couché toute la journée. Toute la nuit, le canon a tonné, et toute la journée, nous entendons à droite et à gauche, et pas très loin, une forte préparation d'artillerie. Nous sommes dans un secteur avancé du front et les Russes continuent de se battre.

Ce matin, les camarades sont allés traire et ils ont ramené un peu de lait. Mais les Russes emmènent les bêtes et bientôt il n'y aura plus rien. Nous avons adopté un chien, genre *berger allemand*, qui nous sera utile quand nous partirons pour nous aider à traîner une petite charrette à quatre roues que nous avons également réquisitionnée. Mais actuellement, il est impossible de partir et ceux qui ont essayé ont été refoulés par les Russes.

A midi, je me lève pour manger cinq crêpes qu'on m'a gardé de la veille. Les camarades mangent des rillettes et des frites.

Je me recouche, bien que la légère fièvre soit disparue. Notre lapin, que j'oublie de nourrir, passe à son tour à la casserole et paraît le soir sur la table avec un potage Maggi et des nouilles. Il y du thé comme boisson.

Après souper, comme dimanche dernier à notre arrivée ici, nous faisons ensemble la prière du soir et je donne ma bénédiction.

**Lundi 7 mai** – Je me lève à sept heures et demie, au moment où les camarades reviennent avec un grand seau de lait et un magnifique veau. Après avoir pris un petit déjeuner substantiel, je fais le nettoyage de la baraque. Ma courbature de la veille s'est atténuée mais j'ai encore de la peine à me baisser. Je vais ensuite assister au dépeçage du veau que les camarades ont abattu. Des femmes allemandes viennent nous demander de la viande. Nous leur en donnons à condition qu'elles nous donnent du pain : c'est d'accord.

Evidemment, le veau fait la base de notre repas de midi : foie, cœur, rognons avec de la purée de pommes de terre et du lait sous toutes ses formes !... Dans l'après-midi, les Russes nous enlèvent la moitié du veau que nous leur avons enlevé le matin, mais ils nous laissent deux kilos de pain en échange. Vers le soir, des Allemands viennent nous demander de tuer leur cochon. Georges Dhédin y va et nous rapporte, en paiement de son travail, tout le devant et les rognons... Nous ne manquerons pas de viande !...

Notre souper est fait des restes abondants du midi.

**Mardi 8 mai** – A mon lever, presque guéri de ma fatigue, je fais presque un grand repas pour commencer la journée : deux tranches de foie de veau, des rillettes, du pâté de tête, des tartines de mélasse, du lait sucré à la mélasse qui lui donne un vague goût de chocolat. Il faut regagner rapidement les kilos perdus et les camarades font comme moi. Quand ils arrivent de la traite quotidienne et clandestine, ils rapportent des asperges cueillies dans un champ d'au moins trois hectares qu'ils ont découvert près du pâturage. Comme Edmond Coolzaet en a cueilli aussi hier soir dans le champ non loin de notre baraque, je me mets à éplucher le tout, ce qui me prend une bonne partie de la matinée, car il y en a 402, soit 77 asperges chacun !... Nous les mangeons à la sauce

blanche à déjeuner, en y ajoutant une blanquette de veau. Excellent repas.

Comme il fait un temps splendide, et en même temps très chaud, je mets à bouillir, dans la marmite aux asperges, ma chemise et mon caleçon où les poux commençaient à pondre. Je fais tranquillement ma lessive, sans savon, suivant la formule de la marine : "mouillé c'est lavé ; sec c'est propre". Mais c'est la disparition définitive des poux.

A quatre heures, goûter avec des rillettes, puis je me mets à écrire, comme chaque jour, les événements de la journée. En fait d'événement, les copains ont appris que les Boches ont capitulé et que la guerre est finie ! Si c'était vrai, enfin ! Mais l'attitude des Russes ne marque rien d'anormal. Attendons patiemment pour savoir des choses plus précises. Notre chien, moins patient, a disparu.

Avant souper, Edmond Coolzaet me coupe les cheveux, et je remets ma chemise déjà sèche. Le caleçon finira de sécher pendant la nuit au-dessus du fourneau qui reste allumé car, si les journées sont chaudes, les nuits sont fraîches.

D'un excellent appétit, après un potage Maggi, nous mangeons des côtes de porc aux choux et un entremet maison inventé par Roger Nouvel et fabriqué avec des restes de semoule, de féculé, de flocons d'avoine et de mélasse. Coulé dans des plats graissés au saindoux, cet entremet se démoule très bien et il est trouvé excellent.

On se couche dès neuf heures pour bien digérer.

**Mercredi 9 mai** – Quand les camarades reviennent de traire les vaches, après le petit-déjeuner, nous décidons de repartir vers la France demain jeudi, jour de l'Ascension, car il semble certain que la guerre soit finie, bien que les Russes ne donnent aucune confirmation de la nouvelle.

Pour le dernier jour, les camarades ont rapporté au moins 25 litres de lait et des asperges en quantité. Après la vaisselle, je me mets à éplucher les asperges : il y a en bien plus qu'hier, 660 soit 110 chacun ! Jamais de ma vie je n'en ai épluché et tant mangé. Je les mets à cuire dans le chaudron où j'ai fait ma lessive : c'est le seul que nous ayons. Des Allemands viennent encore nous demander de la viande et nous leur en donnons. A midi, beefsteak et asperges. Nous mangeons les

asperges à la fourchette, il y en a de trop pour les manger une à une.

Après le déjeuner, nous faisons transformer le reste de notre drapeau allemand noir-blanc-rouge par une femme allemande qui enlève le noir et coud une bande bleue à la place. Nous avons donc un drapeau français que nous mettrons demain sur notre charrette de déménagement. Pendant ce temps-là, je fais les "pluches" pour avoir des frites ce soir.

Le soir, un soldat russe tue le boulanger russe d'un coup de fusil à côté de notre baraque et s'enfuit. Motif : jalousie au sujet d'une femme allemande. Les autres soldats russes le rechercheront toute la nuit, le fusil à la main.

A la nuit, les Russes fêtent l'armistice par un grand feu d'artifice (balles traçantes, obus éclairants, fusées, projecteurs). C'est très joli, mais ça nous encourage à déguerpir au plus tôt.

**Jeudi 10 mai. Fête de l'Ascension** – Nous prenons une tasse de lait chaud au lever et nous faisons toilette et préparatifs pour le départ. Nous mangeons les derniers restes de lait, de charcuterie et de mélasse. Chacun emporte une bonne ration de riz au lait et de bouillie de froment, un assez gros morceau de viande rôtie et deux kilos de pain environ. Sur notre petit chariot à quatre roues, nous chargeons nos paquets individuels de vêtements et de souvenirs et tout le ravitaillement général : saindoux, rillettes, thé, sucre. Le tout est surmonté du grand drapeau tricolore. J'ai aussi les couleurs françaises sur ma casquette et sur ma manche gauche et j'emporte en souvenir le petit drapeau français qui flottait à la porte de notre baraque. Nous partons, joyeux et décidés, à huit heures et demie.

En arrivant à **Barnowitz**, après trois kilomètres, nous demandons des renseignements et on nous confirme que la guerre est réellement finie. Alors on continue. Nous voyons près d'un campement de chars, les préparatifs d'une revue : les soldats s'exercent au pas de parade.

Nous passons de nouveau à **Marzahne** où nous déjeunons avec nos provisions dans la salle du restaurant "Goldener Stern" où je me mets encore au piano après déjeuner. Je trouve dans les coulisses du théâtre une partition française de "l'Auberge du Cheval

Blanc" que je rapporterai en France comme souvenir.

Nous repartons ensuite en direction de la ville de Brandenburg. A quatre kilomètres plus loin, nous ramassons du muguet, le premier muguet de mai. Et nous entrons dans un village nommé *Brielow*. Sur place, nous saluons militairement des tombes de soldats russes ornées d'une planchette supportant une étoile rouge. Une patrouille nous arrête et nous conduit devant un gradé. Nous ne parlons pas la même langue, mais nous faisons savoir que nous sommes des partisans français rentrant en France. La formule : "Franzouski, Partisan !" produit un effet formidable : on nous serre les mains et on nous laisse repartir. Nous emploierons encore bien des fois cette formule si appréciée des Russes. Un soldat nous fait comprendre que la guerre a fini le 9 mai, à six heures, ce qui n'est pas exact puisque l'armistice a été signé à Reims le 8 mai, comme nous l'apprendrons plus tard. Nous lui prêtons un rasoir pour qu'il se rase, et nous nous reposons en attendant. Quand il a fini, il nous donne à chacun un sac de biscuits et une boîte de conserves.

Nous repartons bon train mais nous nous arrêtons fréquemment pour boire de l'eau car il fait très chaud sous un soleil radieux : le soleil de la victoire !... Nous arrivons rapidement sur les bords de la Havel, la rivière qui arrose Brandenburg. Le pont métallique est coupé, mais les Russes ont fait une passerelle en bois. On traverse et nous sommes aussitôt dans la ville de *Brandenburg*, l'ancienne capitale de la Prusse. 200 mètres plus loin, nous tournons à droite dans une rue toute pavoisée de drapeaux divers où le français domine. Un bureau russe prend nos noms, âges et adresses, et nous trouve un logement au premier étage d'un immeuble où nous mettons aussitôt notre drapeau à la fenêtre. On nous a promis un départ en convoi pour Magdebourg demain matin. On verra bien ...

Il est sept heures. Trois camarades sont partis faire un tour en ville, un autre dort sur le plancher, l'autre met ses affaires en ordre, et moi j'écris mes notes de voyages, puis je m'installe pour dormir un peu car j'ai les pieds endoloris par les 22 kilomètres que nous avons faits à pied, en plein soleil, en tirant notre charrette à bagages.

*Vendredi 11 mai* – Réveillé à six heures, je mange un peu de riz et de rillettes et je bois un verre de café qui a goût de lessive. Comme il n'y a rien dans la chambre, nous partons en reconnaissance et nous trouvons deux récipients : une marmite et un pot de chambre. La marmite est trop grande et le pot de chambre trop petit pour leur usage habituel. Alors nous changeons cet usage : la marmite servira de seau hygiénique et le pot de chambre va être utilisé pour faire cuire des petits pois que les camarades ont trouvés hier.

On nous apprend que les Russes distribuent du ravitaillement : après une queue interminable, nous arrivons à toucher trois croûtes de pain et une cuillerée de sucre !... Un essai de chapardage pour augmenter le ravitaillement me vaut un accrochage avec un policier chleuh, mais sans autre ennui que de revenir les mains vides. Aussi, pour éviter d'être confondu avec les travailleurs volontaires pour le travail en Allemagne et les déportés pour marché noir, je couds sur ma manche gauche, sous le drapeau tricolore, une bande blanche où je marque au crayon à copier : "F.F.I. – Maquis – Nantes ", encadré de deux croix de Lorraine. Et comme il fait très chaud, j'abandonne mon caleçon et mon dernier paletot de prisonnier qui me servait de pull-over.

Malgré le manque de distribution de vivres, nous avons trouvé des conserves ici et là et, à midi, nous avons du pâté de foie gras et un plat de légumes de conserve (petit pois, carottes, asperges, navets) que nous cuisons et servons dans le pot de chambre préalablement bien lavé ! Comme boisson, seulement de l'eau sucrée. Puis nous faisons la sieste jusqu'à trois heures, car il fait un temps orageux, très chaud et très lourd. Nous avons de l'eau très fraîche et du sucre, mais il manque le rhum et le citron pour faire des grogs glacés !...

Le soir, distribution de soupe, soupe très claire qui nous rappelle celle de la prison. Mais Roger Nouvel nous en fait une autre avec des oignons et les croûtes de pain qui est bien meilleure. Nous avons appris que nous partons demain en convoi et à pied pour faire une centaine de kilomètres ! Si c'est vrai, nous ne sommes pas à la veille d'arriver en France !... Mais il circule tant de

bobards ... Nous nous couchons d'assez bonne heure.

*Samedi 12 mai* – Levés de bonne heure, nous avalons notre reste de pain avec du pâté et nous le faisons descendre avec un café d'orge assez fadasse, puis nous allons au ravitaillement. Les Russes donnent deux pains pour cinq hommes. Le sixième se joint à un autre groupe pour avoir sa part.

A huit heures vingt, c'est le démarrage du convoi où nous prenons place avec notre charrette surmontée du drapeau tricolore. C'est un embouteillage formidable de tous les moyens de transport routier sans carburant.

Ce qui domine, ce sont les petites charrettes à quatre roues, comme la nôtre, mais il y a aussi des charrettes attelées, des remorques de tous genres, des voitures d'enfants, etc. Peu à peu la colonne s'étire. Nous traversons toute la ville de Brandenburg sur les pavés, sur les passerelles de bois qui remplacent les ponts coupés. La ville est très abîmée par les bombes, les obus et les incendies, et les Allemands, prisonniers à leur tour, travaillent au déblaiement sous la "protection" des fusils russes.

Il paraît que nous prenons la route de Magdebourg, mais il n'y a pas de poteaux indicateurs, et notre seule certitude c'est que nous marchons vers l'ouest et que ça nous rapproche de chez nous. En attendant, nous traversons des sapinières en feu. Ça brûle de tous les côtés, même sous nos pieds si nous quittons la route. C'est la politique de la terre brûlée, chère aux Russes. Et quand nous nous arrêtons pour nous reposer ou pour casser la croûte, il faut faire attention pour bien choisir son emplacement. Vers midi, nous déjeunons et nous faisons une petite sieste. Il fait une chaleur torride, en plus de la chaleur des incendies. Nous repartons dans une poussière intense. Nous dépassons des groupes, d'autres groupes nous dépassent. Dans les rares villages que nous traversons, les pompes et les puits sont assiégés. Les habitants, pour éviter que nous entrions chez eux, nous versent de l'eau au seuil de leurs portes sans que nous ayons besoin de demander.

En route, nous traversons un vallon où se trouve un moulin à eau au pied d'un coteau boisé qui n'est pas incendié. En remontant la côte, des poules traversent la route devant nous, près d'une ferme. Un camarade en tue

une d'un coup de bâton. La fermière sort en hurlant et veut reprendre son bien, mais des soldats russes, arrêtés à l'ombre sur le bord de la route, prennent parti pour nous et la fermière n'insiste plus, de peur de choses plus graves. La poule disparaît dans notre charrette.

Il est peut-être sept heures du soir quand nous arrivons à *Ziesar*, après plus de trente kilomètres de marche. Notre charrette est fatiguée aussi et une roue arrière casse comme nous arrivons. Nous faisons une réparation de fortune en amarrant un diable à la place du train arrière.

Nous sommes parqués, c'est le cas de le dire, dans le parc municipal où les camarades vont établir notre campement près d'un massif d'arbustes, en plein air, sur de la paille de seigle. Pendant ce temps, je vais chercher de l'eau pour boire et je trouve un sabre de cavalerie qui nous servira de broche pour cuire notre poule. J'allume le feu de bois, et la poule, plumée et vidée par les camarades, est embrochée sur le sabre. A tour de rôle, nous tenons la poignée du sabre et nous faisons rôtir notre volaille. Mais le sabre est courbe ce qui fait qu'un côté sera juste cuit quand l'autre commencera à se carboniser. Enfin pour notre souper, nous avons du poulet flambé Marengo : c'est bien la première fois que ça nous arrive. Et nous nous endormons en plein air, enveloppés dans nos pardessus et couchés sur la paille au moment où la nuit est tombée.

*Dimanche 13 mai* – Dès cinq heures, nous sommes réveillés par le chant des oiseaux et nous constatons que nous avons dormi sous des lilas en fleurs : nous ne l'avions pas vu hier soir. Derrière nous, sur une vieille tour romantique à souhait, une cigogne sur son nid claque du bec. Nous faisons une toilette et un petit déjeuner rapides et nous sommes prêts pour le départ du convoi à sept heures. Le départ est très lent et coupé de nombreux arrêts. Nous passons à *Paplitz*, à trois kilomètres de Ziesar, puis trois kilomètres plus loin, à *Tuchheim*. Nous traversons encore d'autres villages dont je n'ai pas noté les noms. Nous déjeunons vers midi, avec un peu de bœuf de conserve et du sucre, près d'un garage incendié, à un carrefour de routes. L'eau de la pompe à un goût d'essence : impossible d'en boire.

Quand nous repartons, il fait terriblement chaud, aussi nous nous arrêtons à un petit ruisseau pour prendre un bain de pieds et nous laver la figure et les mains, malgré la multitude de sangsues que nous voyons dans ce ruisseau.

A quatre heures, nous arrivons à **Genthim**, où le convoi des rapatriés se rassemble. Nous avons fait aujourd'hui environ 25 kilomètres. Nous allons camper, toujours en plein air, dans un champ de seigle vert qui sera complètement piétiné. Nous sommes entre une petite rivière peu profonde mais large de quatre mètres et un grand chantier à bois avec des ateliers de scierie. Je me suis logé avec les camarades le long de la palissade du chantier qui nous abritera un peu. Les Russes sont invisibles mais je trouve une cuisine roulante abandonnée où la soupe est à point. Je me sers une bonne ration avec de la viande et des pâtes. Je vais faire un petit somme et je me réveille à sept heures pour manger encore du boudin en boîtes de conserves avec du pain. Nous trouvons comme matelas une botte de paille pour deux et nous nous endormons tranquillement alors que le vent commence à se réveiller.

**Lundi 14 mai** – Dans la nuit, je suis réveillé par le vent qui a augmenté et je vois à deux kilomètres d'ici, une forêt qui brûle attisée par le vent devenu violent. Au matin, le vent est devenu très fort et il fait un peu frais après la chaleur de la veille. Nous cassons la croûte avec une demie boîte de sardines portugaises chacun.

Nous voyons passer, très lentement, une locomotive qui essaie la voie en sifflant éperdument. Peut-être va-t-on partir d'ici par le train ? On dit que les Américains sont à sept kilomètres. Un ordre, venu d'on ne sait où, nous fait nous grouper par nationalité et les faux départs vont se succéder toute la journée. On nous distribue de la soupe vers dix heures, et, un peu plus tard, alors que nous avons commencé une partie de belote, du pain et du sucre. Nous mettons sac au dos, car nous abandonnons notre charrette hors d'usage. Mais nous ne partons pas. Il y a un premier départ que nous ne voyons pas, puis un deuxième départ par camions de 150 hommes. Alors nous revenons à notre campement le long de notre chantier.

On nous distribue de la soupe et des pommes de terre bouillies à huit heures. Nous

avons tant de soupe que nous en gardons pour le lendemain mais j'ai la surprise de voir mon plat et ma cuiller disparaître presque sous mon nez, "piqués" par quelqu'un qui a opéré rapidement et que je ne retrouverai pas. Je garde quinze patates dans mon sac et, parce que nous avons une légère dispute entre nous, je vais me coucher dans un des ateliers de scierie, sur de la sciure, entre deux scies circulaires. Dans cette scierie, il y a des femmes et des enfants qui pleurent et qui piaillent, mais je m'endors très vite et je dors bien.

**Mardi 15 mai** – Levé à cinq heures, j'avale du chocolat à l'eau et la soupe conservée d'hier. Le temps est légèrement couvert et, si le vent a baissé, la température a baissé également. Le départ s'organise mais nous piétons sur place jusqu'à onze heures et demie, puis nous partons lentement à pieds. Nos sacs sont sur une voiture tirée par un cheval. Le passage des ponts coupés, à la sortie de Genthim, est très difficile. Nous traversons ensuite des forêts en flammes. Il fait maintenant presque aussi chaud qu'hier et nous faisons des arrêts fréquents. Notre déjeuner, à une halte, vers trois heures et demie, se compose uniquement de pain et de sucre, puisque nous avons mangé tout le reste en attendant le départ.

Nous arrivons à **Ferchland** vers cinq heures et demie après avoir fait une vingtaine de kilomètres. Nous sommes sur les bords de l'Elbe, une rivière très large, au courant très rapide et aux eaux très limoneuses. Nous abandonnons la charrette et le cheval et nous nous embarquons sur une grande péniche à moteur pour traverser la rivière. Nous sommes bien quatre cents et plus, serrés à la limite du possible. La rive que nous quittons est escarpée et boisée, mais la rive que nous abordons est basse, marécageuse, et sablonneuse. Nous y trouvons cependant quinze camions américains "tous terrains" où nous montons, joyeux d'avoir enfin quittés les Russes. A six heures, par **Tangermünde**, nous arrivons à **Stendal** où nous sommes logés dans une école professionnelle par un comité d'accueil français. Nous avons des lits avec paillasses, de la soupe avec du "singé". Nous sommes heureux d'être enfin avec des gens plus civilisés que les Russes !...

*Mercredi 16 mai* – Dans la chambre où nous nous couchons tous les six, il y a vingt autres déportés politiques dont deux femmes. Café, casse-croûte, visite médicale occupent une bonne partie de la matinée. Après, nous allons faire un tour en ville, ville intacte où les Allemands ont toujours le haut du pavé car les Américains, qui nous laissent tomber, sont aux petits soins pour eux.

Cependant, nous avons le plaisir de voir sur une grande place, le "Gauleiter" de la région, en tenue de S.S. en train de cirer les bottes et les souliers des Américains avec une pancarte au cou et un œil au beurre noir. Au fur et à mesure qu'il a ciré une paire, on la lui salit pour qu'il recommence !... On lui fait faire le tour de la place à quatre pattes avec une corde au cou et le portrait d'Hitler sur le dos. Les Américains photographient et les civils allemands, toujours plats devant les vainqueurs, rigolent et applaudissent.

Après, le déjeuner, servi à trois heures seulement, où nous mangeons des nouilles et du "singe" à la sauce tomate, j'ai la joie de découvrir une chapelle catholique où je fais une visite au Saint Sacrement et mes prières à la Sainte Vierge devant un joli "Mois de Marie" décoré de tulipes rouges. Je vais voir le curé-doyen et lui demande dans un mélange franco-latin l'autorisation de dire une messe le lendemain, ce qui m'est accordé chaleureusement. Mais, en rentrant à la chambre où nous logeons, les camarades m'apprennent que le départ aura lieu dès cinq heures et demie du matin : ce sera donc impossible d'aller dire la messe.

Le soir, après le "singe" sauce tomate et le riz du souper, c'est la distribution laborieuse des colis pour le voyage : telle boîte est à partager entre six, telle autre en sept, une autre entre deux ou trois ... Enfin on s'en tire et l'on mange immédiatement les bœufs de melon au vinaigre sucré, difficiles à emporter : c'est excellent. Coucher à onze heures.

*Jeudi 17 mai* – Pour ne pas manquer le départ, nous sommes levés à quatre heures. Toilette rapide. Avant le rassemblement, nous prenons un bol de cacao près d'une cuisine roulante, puis à six heures nous prenons le chemin de la gare en colonne par quatre. On nous embarque à sept heures dans un wagon de marchandises fourni gracieusement par nos "amis" américains... Mais le train ne partira qu'à onze heures moins le quart.

Premier arrêt à *Gardelegen*. Il fait chaud. On nous donne un bidon d'eau javellisée et nous repartons dans une autre direction. Je dors un peu sur ma couverture étalée sur le plancher. A *Haldensleben*, nouvel arrêt. Nous trouvons les troupes polonaises alliées. Nous décorons le wagon avec des branches de peuplier, des iris violets et des inscriptions à la craie de couleur : Vive De Gaulle – Prisonniers politiques – Matériel récupéré – etc. avec des croix de Lorraine et des drapeaux français. L'arrêt se prolonge jusqu'à cinq heures et demie et nous repartons en sens inverse.

A *Cebisfelde*, nous croisons un train de prisonniers boches gardés par des noirs américains. A la tombée de la nuit, un orage éclate et il pleut dans le wagon dont le toit est percé par des balles de mitrailleuses. On s'endort tout de même malgré la "flotte".

*Vendredi 18 mai* – Nous sommes toujours au même endroit sous la pluie, mais à une heure et demie du matin, le train repart. Je me rendors et me réveille à sept heures en gare de *Hildesheim* où le train est encore arrêté. Avec quelques copains je cours en ville au pas de gymnastique pour acheter du pain. On paie deux marks le pain de deux kilos qui coûte seulement soixante pfennigs, mais nous avons des marks plein les poches, venus d'un peu partout. Nous faisons faire du café dans une maison où les Allemands ne se font pas prier longtemps. J'en bois deux

tasses et nous rejoignons le train qui part à dix heures et quart avec deux locomotives, une à chaque bout.

Mais à midi, nouvel arrêt un peu avant la gare de *Lehrte*. Nous mangeons un peu, et nous repartons à trois heures et demie. Une demi-heure plus tard, nous traversons *Hanovre* qui est complètement détruite : pas une maison intacte dans le paysage que nous voyons du train. Nous croisons des trains de troupes américaines, des trains de rapatriés russes et nous nous arrêtons encore pendant trois heures à la sortie de la ville !... Faux départ puis nouvel arrêt. A la nuit, on nous distribue du pain, du saucisson, du fromage, du beurre et de la confiture. On me propose de faire le partage qui s'avère difficile. Je fais *une partie du partage puis je me couche pour ne pas entretenir une violente discussion avec les deux femmes et leurs chevaliers servants.*

*Samedi 19 mai* – Je me réveille à six heures. Il paraît que le train roule depuis deux heures. Nous sommes à *Minden*, en Westphalie. A sept heures, nous passons à *Herford*. Je termine le partage interrompu hier soir : il n'y a pas de protestations. A onze heures, nous nous arrêtons à *Bielefeld*. La ville est très bombardée. Juste avant la ville, un viaduc est coupé par les bombes. Nous repartons assez vite.

Nous passons à *Hiltrup* où la voie a été violemment bombardée. Il y a une belle salade de wagons démolis ou renversés. Nous arrivons à *Münster* à quatre heures et quart. La ville est détruite complètement sauf deux ou trois clochers qui émergent des ruines. Nous n'entrons pas dans la ville mais nous repartons en sens inverse après deux heures d'arrêt. Nouvel arrêt à *Mecklenbeck* où nous touchons enfin du ravitaillement, d'ailleurs un peu maigre : potage au tapioca, patates, biscottes, biscuits, bonbons, café et tabac. C'est l'U.N.N.R.A. qui nous offre ça !... Nous repartons à dix heures et quart et je m'endors aussitôt.

*Dimanche 20 mai – Pentecôte* – Je me réveille à six heures au moment où nous arrêtons à *Krefeld*. Il y a deux heures d'arrêt qui nous permettent un peu de toilette à la prise d'eau des locomotives et le balayage du wagon. Départ à huit heures et nouvel arrêt trois ou quatre kilomètres plus loin, à *Vierfen*. Tout autour, nous ne voyons

qu'usines bombardées et brûlées, voies coupées, wagons et locomotives détruits. Les Allemands ont écopé durement à leur tour !

Cependant, des civils allemands nous donnent du café au lait et nous repartons à dix heures et demie pour nous arrêter encore presque aussitôt avant une ville détruite. Nous allons passer là, dans l'ennui et l'impatience, en causeries ou en ronflements, notre dimanche de Pentecôte !... Pourquoi nous fait-on traîner ainsi à travers l'Allemagne ?

Faux départ et nouvel arrêt à l'entrée de la gare. Cette ville complètement détruite où nous sommes ainsi immobilisés, c'est la ville de *München-Gladbach*. Notre ravitaillement étant très limité, nous grignotons quelques biscuits avant de repartir enfin ! à huit heures du soir. A neuf heures nous passons à *Rheyd*, entièrement détruit. Et l'on s'arrête encore vers dix heures tout près de *Baal* ... C'est bien long !...

*Lundi de Pentecôte 21 mai* – Nous sommes toujours immobiles au même endroit quand je me réveille. Il y a eu un orage hier soir et il a plu toute la nuit. Il pleut encore. L'eau coule dans le wagon par les trous du toit. Ma couverture est trempée ainsi que mes chaussettes et le bas de mon pantalon. Les camarades ne sont pas mieux que moi. Ça sèchera ! Ce qui importe, c'est d'avoir à manger et de repartir. Je viens de manger mes six derniers biscuits en me réveillant. Et, dans le wagon, il y a quelques uns qui ont des réserves en trop, surtout les deux femmes qui mangent moins. Les réflexions peu charitables, les allusions aux égoïstes et au profiteurs, s'entendent à mi-voix dans les groupes : ça va mal. Enfin on repart à six heures.

Une heure après, nous passons à *Heilenkirchen*, puis c'est *Palenberg* et nous nous arrêtons encore à huit heures dix à *Herzogenrath*. Au départ, une demi-heure plus tard, les deux femmes du wagon se décident à partager leur pain avec ceux qui en manquent. (L'une des deux est Elisabeth Kramer qui a fait partie de R.T.F., si je ne me trompe.) Elles ont dû penser que leur pain était trop dur !...

Peu de temps après ce départ, nous entrons aux Pays-Bas à *Kerkrade-Rolduc* où les maisons sont pavoisées aux couleurs

néerlandaises. Nous passons à *Heerlen* à dix heures et nous nous arrêtons à *Maëstricht* où les scouts hollandais nous distribuent de la soupe, des biscuits, du pain d'épices, des bonbons et des cigarettes. Ils prennent nos adresses pour envoyer des télégrammes d'arrivée à nos familles. Ça commence à aller mieux.

La traversée de ce coin de Hollande ne dure que quatre heures, car nous entrons en Belgique à une heure trois quarts, à *Vise*, où il y a un court arrêt. Nous arrivons à *Liège* à trois heures. Toute la ville est pavoisée aux couleurs alliées et nous avons à la gare un accueil chaleureux. On nous ravitaille abondamment en toutes sortes de choses. Nous avons même des glaces à la vanille ou au chocolat !... De quoi rêver !...

Quand nous avons fini de manger, de remercier les Belges, d'admirer la citadelle perchée sur la colline rocheuse, nous partons à quatre heures et demie par la splendide vallée de la Meuse que nous longeons avec admiration. Nous arrivons vers sept heures et demie à *Namur* où l'accueil ne le cède en rien à Liège sinon par un enthousiasme croissant. Au buffet de la gare, on nous sert à nous, les déportés politiques seulement, des pommes de terre, des petits pois, des œufs sur le plat, du pain (on en pleurerait de joie !), de la bière et du lait ... Inoubliable sympathie des Belges qui nous fait oublier les lenteurs du retour.

Nous partons de Namur, bien lestés, à dix heures environ. Je passe la nuit sur une chaise car le plancher de notre wagon est tout mouillé. Et à minuit nous nous arrêtons à *Charleroi* où les Belges nous réveillent pour nous donner pain, confiture et café. Bravo les Belges pour votre excellent accueil !...

*Mardi 22 mai* – Je m'endors au départ de Charleroi mais nous sommes réveillés par un arrêt à une heure et quart : nous sommes en France, à *Jeumont*. Mais nous continuons aussitôt. A trois heures environ, nous sommes à *Maubeuge* où quatre camarades de notre équipe descendent : Coolzaët et les trois autres du Pas-de-Calais. Vers six heures, nous arrivons à *Hirson* où nous quittons notre wagon-écumoire. Nous sommes reçus au centre d'accueil de la ville, situé dans une

salle de spectacle. Vers dix heures, on nous sert le déjeuner : potage, "singe", pommes de terre, confiture et, pour la première fois depuis dix mois, je bois du cidre et du vin. Pendant le repas, des amateurs nous disent ou nous chantent leur répertoire sur la scène : je retiens surtout "la messe", de Champi, assez bien mimée.

Au début de l'après-midi, nous allons à la "régulation", bureau qui nous fournit des papiers, de l'argent et un colis. On nous change aussi les marks restants. La ville est beaucoup moins enthousiaste que les Belges mais l'accueil est bon. Muni d'argent français, je vais boire un verre de rouge dans un bistrot et je suis indigné de le payer dix francs. Est-ce qu'on me vole ou est-ce que le vin a tellement augmenté ?

Le départ d'Hirson, en wagon de voyageurs cette fois, a lieu à cinq heures et demie. Le train va plus vite que celui qui nous a baladés depuis l'Elbe. Nous passons à *Avesnes*. A *Aulnoye*, il y a un arrêt et un changement de train. J'en profite pour monter dans le fourgon à bagages avec Roger Nouvel car nous serons plus tranquilles et nous avons la place de nous allonger pour dormir pendant la nuit. Nous passons à *Le Quesnoy*, et nous arrivons à *Valenciennes* à huit heures trois quarts. Nous repartons après deux heures d'arrêt.

*Mercredi 23 mai* – Le voyage va se terminer plus rapidement. A minuit, nous passons à *Arras*. A *Longueau*, à une heure et demie, on nous donne un casse-croûte. Vers neuf heures et demie, nous recevons du bouillon à *Versailles* et nous repartons à dix heures en sens inverse. Nous passons par *Chartres*, déjà visité à l'aller. Nous traversons *Nogent-le-Rotrou*, puis *Le Mans* et *Angers* où nous n'arrêtons pas. Ça fait plaisir de revoir ces villages où je suis passé au mois de juillet et août de l'année dernière dans d'autres conditions.

Enfin, par *Ancenis*, j'arrive à *Nantes* à cinq heures trois quarts avec Roger Nouvel, mêlés à la foule des rapatriés, nous sortons de la gare entre deux haies de curieux. Roger retrouve sa femme. Moi, je retrouve mes parents et mes frères et sœur venus à ma rencontre. Le cauchemar est fini.



**L'abbé Henri Ploquin à son retour de captivité (mai 1945)**



**Paul Ploquin, frère de Henri Ploquin  
« Mort pour la France »  
le 13 juin 1940 à Condé-sur-Marne**

## Biographie de Monsieur l'abbé Henri PLOQUIN

\*\*\*

Né le 23 décembre 1904 à Rezé

Ordonné prêtre le 20 décembre 1930 à Nantes

Première nomination au Pouliguen, puis à Bouvron d'où il partit au maquis

A son retour, nominations à Saint-Léger-les-Vignes, Thouaré, Le Croisic et enfin Massérac

Décédé dans un accident de voiture à Massérac le 6 juin 1968.

### Décorations et citations

1° - **Médaille de la Résistance Française**, par décret du 26 mars 1945, signé Charles de Gaulle

2° - **Citation à l'ordre de la brigade**, par le commandant de la IIIème Région Militaire,  
le 24 avril 1947

"Aumônier de la Résistance, a rejoint dès sa formation le Maquis de SAFFRE, pour assister et soutenir le moral de ses camarades"

"Le 28 juin 1944, lors d'une attaque allemande à Saffré, a fait preuve du mépris le plus complet du danger, en participant à la lutte acharnée qui permit le repli de 250 hommes non armés du groupe de Résistance"

"Encerclé avec son groupe par un ennemi supérieur en nombre et en armement, a combattu jusqu'à l'épuisement complet de ses munitions et n'a dû d'avoir la vie sauve qu'à son calme courage qui intimida l'ennemi"

Cette citation comporte l'attribution de la **Croix de Guerre avec étoile de bronze**.

3° - **Chevalier de la Légion d'Honneur**, par décret du 25 février 1949, signé Vincent Auriol.

Cette citation comporte la **Croix de Guerre avec palme**.

"Patriote ardent, animateur énergique et infatigable de la Résistance à Bouvron et Fay de Bretagne, a constitué et entraîné militairement son groupe de maquisards avec lequel il a rejoint le Maquis de Saffré (L.I.) le 15 juin 1944. Lors de l'attaque allemande sur ce Maquis, le 28 juin 1944, a été encerclé par des forces numériquement supérieures. Fait prisonnier avec 30 de ses camarades, il fût conduit à Nantes pour comparaître devant une cour martiale. Condamné à mort comme franc-tireur avec 29 de ses camarades, a donné un haut exemple de courage et d'énergie en soutenant, comme prêtre et comme patriote, le moral de ses camarades jusqu'au moment de leur exécution. Gracié in extrémis, a été déporté en Allemagne et maintenu en cellule jusqu'à sa libération par l'Armée Russe, le 28 avril 1945, à Brandebourg".

4° - **Médaille des déportés de la Résistance**, en date du 3 mai 1952

5° - **Croix du Combattant Volontaire de la Résistance**, en date du 12 novembre 1952

6° - **Croix du Combattant 1939-1945**, en date du 22 novembre 1952

7° - **Médaille de la Victoire 1945**, avec la barette "Libération"



**Bouvron le 20 mai 1951**

... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...



... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...  
... of the ...

## TABLE

|   |    |
|---|----|
| AVANT-PROPOS .....                          | 5  |
| 1. Le maquis de Bouvron .....               | 7  |
| 2. Le maquis de Saffré .....                | 11 |
| 3. La journée du 28 juin 1944 .....         | 13 |
| 4. La journée du 29 juin 1944 .....         | 19 |
| 5. La prison Lafayette .....                | 28 |
| 6. Les prisons françaises .....             | 33 |
| 7. La déportation .....                     | 39 |
| 8. Les premières prisons rhénanes .....     | 44 |
| 9. Le Zuchthaus de Rheinbach .....          | 48 |
| 10. La fuite devant l'Allié .....           | 53 |
| 11. La prison de Brandenburg-Görden .....   | 60 |
| 12. La libération .....                     | 68 |
| 13. Avec les Russes .....                   | 71 |
| 14. Le retour en France .....               | 80 |
| Biographie de monsieur l'abbé Ploquin ..... | 84 |

## INFORMATIONS DIVERSES

### Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC

Contact : M. KERVAREC, président – tél 02 40 75 47 60

Adresse internet : [lesamisdereze@laposte.net](mailto:lesamisdereze@laposte.net)

### Reprographie

*Mairie de Rezé*

### Mise en page

**PROFESSIONNAL SECRETARIAT**

*La solution administrative pour*

**L'Entreprise – L'Association – Le Particulier**

5, Chemin des Coteaux – 44340 BOUGUENNAIS

Tél : 08 75 78 65 47 & 06 80 12 20 51

E.Mail : [profess.secretariat@orange.fr](mailto:profess.secretariat@orange.fr)

<http://pro.secretaria.free.fr>

Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Les articles de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs et de l'association Les Amis de Rezé.

